



3 1761 07839500 1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

on n'en
NOUVEL APPEL

A

LA RAISON;

DES

ECRITS ET LIBELLES

PUBLIÉS

PAR LA PASSION

CONTRE

LES JESUITES DE FRANCE.

*Ecce iterum Crispinus, & est mihi sapè vocandus
ad partes.* Juvenal. Sat. 4.



A BRUXELLES,

Chez VANDENBERGHEN, Imprimeur-
Libraire.

M. DCC. LXII.

194A-17100

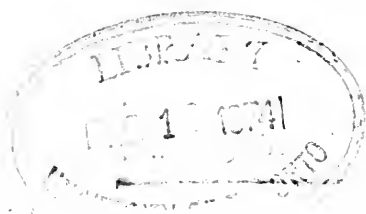
100 100 100

100

100

100

100



100 100 100

100 100 100

100 100 100

100 100 100

BY
3731
N 68

LETTRE

DE

L'EX-JÉSUITE BRETON,

*A tous ceux qui seront curieux
de la lire.*

Facit indignatio versum.

MESSIEURS,

J'ÉTOIS dans le triste Galetas
où les Arrêts m'ont confiné, &
j'y demandois à Dieu la patience,
quand un *nouveau Compte rendu*,
est venu me la faire perdre. Je
l'ai lû & j'ai vû que partout où
l'Auteur n'étoit pas bon Copiste,

a ij

il étoit mauvais Original, j'ai vû qu'il se répétoit fans pudeur, & qu'il se contredisoit fans scrupule. J'y ai trouvé des prétentions à côté de l'ignorance, un faux air de modération auprès de l'invective, la diffimulation se cachant sous le masque transparant de la vérité, la cruauté s'enveloppant de quelques dehors d'humanité, j'y ai vu enfin la Philosophie du siècle affecter l'intérêt de la Religion.

J'ai vû toutes ces choses d'un coup d'œil & j'ai dit d'abord, il n'est pas possible que cet Ouvrage tel qu'il est, soit sorti du Cabinet d'un Magistrat respectable, moins encore qu'il ait été pro-

noncé dans le Temple de la Justice ; on n'y voit point ce caractère impartial de vengeur public , ni cette tournure honnête dont M. l'Avocat Général *Jolly de Fleury* , qu'on devroit toujours prendre pour modèle , s'est servi dans la même affaire ; Messieurs les Gens du Roi de Province , qui vont prendre le bel air du Monde dans la Capitale , en rapportent sûrement aussi le bon ton de la Magistrature ; cette réflexion m'a fait aussi-tôt conclure que cet Ecrit clandestin n'étoit pas du Magistrat auquel on l'attribue , & j'ai dit , il faut nécessairement qu'il y ait quelque méprise dans le titre , *une seule lettre*

suffit pour défigurer un nom, le célèbre M. Dofier a été trompé plus d'une fois de cette matiere.

Cette seconde réflexion, faite fans malice, & appuyée sur d'autres conjectures que mes Conci-toyens les braves Armoriques savent bien, m'a enhardi à répondre à l'Auteur quelque'il soit. J'ai donc pris ma plume, je l'ai taillée un peu fin, & je me suis mis à écrire, fans trop faire d'attention que le tems étoit court, & que je n'avois point de Livres; heureusement je vis très-bien avec Messieurs les Curés de mon voisinage, ils m'ont envoyé tous les Casuistes qu'ils avoient, & il pleuvoit chez moi des *Hurtado*,

des *Sanchez*, des *Suarez*, des *Tolet*, des *Antoine*, &c. Cependant on ne va pas loin avec ce secours quand on a plus de quatre cens infidélités à relever, aussi n'ai-je prétendu qu'entamer la besogne, d'autres l'acheveront, je puis donc écrire encore une fois, *tout n'est pas dit sur cette matiere.*

Je me rappelle dans ce moment que j'ai oublié de répondre aux reproches que l'Auteur du *Compte rendu* nous fait d'avoir eu recours il y a cent. cinquante-neuf ans, à la protection de la *Varenne*. Messieurs si vous l'entendez répéter, ayez la bonté de dire seulement pour nous excu-

ser, que les Jésuites ont bien pu s'adresser sans crime à un homme en faveur auprès de son Prince, quand un Magistrat de Province ne s'est pas fait scrupule de faire sa cour à la fameuse *le Couvreur* & de recevoir ses derniers soupirs.

J'ai l'honneur d'être avec respect & une reconnoissance anticipée,

MESSIEURS,

Votre très-humble, &c
l'Ex-Jésuite Breton.

*De mon galetas treize jours après
le second compte rendu à Paris.*

DUPLIQUE

D E

L'APPEL

A LA RAISON;

D E S

ÉCRITS ET LIBELLES

P U B L I É S

PAR LA PASSION

C O N T R E

LES JESUITES DE FRANCE.

VOTRE Empire n'est donc pas entièrement détruit chez les François, Raison humaine , puisqu'ils nous ont vu avec plaisir porter notre cause à votre Tribunal ; profitons de cet instant lucide

A

& ne négligeons rien de ce qui peut, si-non nous garantir de la ruine qui nous menace, du moins rejeter sur nos adverfaires tout l'opprobre dont ils voudroient nous couvrir. Prêts à fuccomber fous le poids des Arrêts, & n'ayant prefque plus rien à efpérer, il ne nous reſte plus qu'à venger notre honneur. Nous nous renfermerons dans les bornes étroites d'une défenſe meſurée. Et ſi notre deſtin eſt de périr, le dernier ſoupir de la Société en France fera une leçon de modération pour les François.

F A I T.

Perſonne n'a jamais pu diſputer à un Souverain le droit de ne point admettre un Corps Religieux dans les terres de ſa domination; mais lorsqu'il eſt admis avec toutes les ſolemnités requiſes, qu'il a pour lui la poſſeſſion & la pref-

cription, il n'est pas plus permis de le dépouiller de son état, par l'effet d'une volonté arbitraire, & sous le prétexte d'un abus idéal, que d'enlever son propre bien à un particulier. Ceux qui ont juré la perte des Jésuites ont reconnu la vérité de cette maxime; & sentant la force qu'elle a toujours eue sur les cœurs droits, ils ont craint qu'elle ne réclamât trop puissamment en notre faveur & à leur honte, s'ils ne nous chargeoient de torts capables de suspendre au moins les sentimens d'humanité, & d'excuser leurs procédés aux yeux des gens équitables. Il a donc fallu qu'ils supposassent que nous violions toutes les loix divines & humaines, pour ne pas en paroître eux-mêmes les violateurs. Il a fallu nous attribuer des systèmes qui n'ont jamais existé que dans l'imagination déréglée de ceux qui les ont enfantés. Il a fallu nous charger de

desseins criminels , dont nous n'avons que l'horreur qu'ils inspirent. Il a fallu allier dans des hommes une cupidité effrénée , avec la privation de toute propriété ; dans des François , un attachement gratuit à des maximes étrangères , avec le penchant naturel que tous les hommes ont pour les loix de leur patrie ; dans des Sujets , une haine intérieure pour leur Souverain , avec les marques extérieures du plus grand amour pour sa personne ; dans des Chrétiens , des vues ambitieuses , avec l'abnégation de soi-même ; dans des Ecrivains , une doctrine versatile , & cependant *constante & perpétuelle* ; dans des Religieux , des richesses imaginaires , avec une pauvreté réelle ; une morale relâchée pour les autres , avec des mœurs austères pour eux-mêmes ; des projets infernaux , avec des travaux apostoliques ; dans des Prêtres , une révolte continuelle contre

les premiers Pasteurs, avec un asservissement incroyable à leur volonté ; dans des Catholiques , trop de dévouement pour le Saint Siège, & point de déférence aux ordres de celui qui y est assis ; trop de zèle pour l'Eglise , & nulle soumission à ses décisions. Il a fallu peindre d'un même trait les Jésuites intolérans en France, tolérans en Chine, idolâtres chez les Malabares & martyrs de la Divinité au Japon. Il a fallu en un mot allier Dagon avec l'Arche.

Si ceux qui ont supposé dans la Société ce monstrueux mélange de vices & de vertus contraires , avoient mieux connu le cœur humain , ils eussent senti que l'homme ne se sacrifie pas sans sujet , n'est point esclave , pauvre & méchant , pour le plaisir de l'être. Mais pourquoi croire que ces vérités de sentiment leur ont échappé , ce seroit leur accorder une bonne foi que leur passion

dément , & que la raison veut qu'on leur refuse. Ils ont donc connu l'inconséquence de leur système d'attaque ; mais ils en ont reconnu en même-tems la nécessité ; peut-être aussi se sont-ils flattés de faire illusion à la multitude. Laissons-les s'abuser à ce point, pourvu que nous désabusons les autres ; c'est l'unique objet de ce Mémoire.

Pour le remplir d'une manière qui ne laisse à désirer à la Raison que le retour de ceux qui, en déraisonnant, sont autant de transfuges de son Empire, nous examinerons les derniers Ecrits, qui viennent de paroître. Nous distinguerons les Libelles des Ouvrages Anonymes, & ceux-ci des Discours qui sont revêtus du sceau respectable de la Magistrature. Les premiers n'entreront dans notre plan, que comme un épisode ; ce seroit leur faire trop d'honneur, que de s'arrêter long-tems à les réfuter ; nous

toucherons aux derniers avec les ménagemens que les noms qu'ils portent exigent ; quant à celui qui n'a ni le courage de se montrer bien à découvert , ni la sagesse de se cacher entièrement , nous supposerons toujours que ce n'est point l'Ouvrage d'un Magistrat. Tout nous confirme dans cette idée.

Le Magistrat s'appuie sur les Loix ; celui-ci n'en cite aucune : il ne connoît que le triste Code d'un Huissier, Assignations, Délais, Défauts, &c. Le Magistrat fait observer les Ordonnances ; celui-ci apprend à les enfreindre, en s'enveloppant dans la clandestinité. Un Magistrat est le Curateur né des Mineurs , celui-ci en est l'oppresser : Il intime le Général de la Société, & il rend ses inférieurs responsables de son silence : un Magistrat use des moyens ; mais il n'en abuse pas : or un moyen légitime de trouver la vérité , c'est de

mettre sous les yeux des Juges les accusations ; mais c'est un devoir pour lui d'instruire à charge & à décharge. On verra bientôt que l'Ecrivain, auquel nous prétendons répondre, s'est dispensé sans pudeur de cette obligation. Un Magistrat ne connoît ni respect humain, ni détour, ni crainte ; celui-ci, en donnant son Ouvrage au Public sans nom d'Imprimeur, s'est ménagé la ressource de le désavouer, si le blâme qui doit rejaillir sur lui de l'examen que nous en ferons, le réduit à cette extrémité deshonorante. N'attendons pas davantage à le pousser dans ce retranchement honteux. Eh ! qu'il n'attribue pas à *ignorance* ou à *politique* (1) la clandestinité de nos Ecrits. On n'est point ignorant, quand on démontre les erreurs de son

(1) Second Compte rendu au Parlement de Bretagne, pag. 6.

adversaire ; on n'est point politique , quand on ne craint point de l'irriter en l'humiliant. Si nous avons , comme lui , la liberté de paroître , nous l'attaquerions de front. On ne recule pas devant la chimere , quand on a la Raison pour égide.

Pénétrés de reconnoissance pour l'intérêt que le Public a paru prendre à notre cause portée au seul Tribunal où nous puissions espérer d'être écoutés , nous n'avons garde de la porter ailleurs. Vous serez donc toujours notre ressource & notre Juge, Raison humaine, c'est vous qui déciderez du mérite de notre réponse ; nous allons vous rendre compte d'un second Ecrit publié, non par *ignorance* , mais par *politique* , sans nom d'Imprimeur. Nous démontrerons jusqu'à l'évidence ,

Que son Auteur ne tient pas ce qu'il promet,

Ne prouve pas ce qu'il avance,
 N'entend pas ce qu'il traite,
 Ne répond pas à ce qu'on lui objecte.
 Qu'il est inconfidéré dans ses allé-
 gations,
 Fautif dans ses calculs,
 Infidèle dans ses citations,
 Téméraire dans ses défis:
 Tel fera le plan méthodique de ce
 Mémoire.

*L'AUTEUR QUEL QU'IL SOIT NE TIENT
 PAS CE QU'IL PROMET.*

Le célèbre Isocrate débuta dans une
 de ses Harangues, par une période si
 étrangère à ce qu'il vouloit prouver, qu'il
 en devint ridicule à toute la Grèce, au
 point de n'oser plus parler en public; le
 Rhéteur Breton aura sans doute le même
 sort que l'Orateur Athénien, puisqu'il
 tient à peu près la même route. A quoi
 sert en effet ce bel éloge de la Société,

placé à la tête d'un Discours destiné à la charger d'opprobres? Croit-il que les Jésuites soient fort touchés d'un témoignage forcé, qu'il rétracte presque avant que d'avoir achevé de le rendre. Né pour grossir la liste des inconséquences humaines, il représente la Société naissante comme le bouclier de l'Eglise, & le boulevard de la Foi, il convient (1) qu'elle parut dans un siècle où l'Eglise étoit déchirée au dedans & au dehors, par des ennemis puissans, & par des enfans rebelles. Il répand subitement les Jésuites chez toutes les Nations, & leur accorde l'honneur d'avoir contribué à confirmer la foi chancelante de quelqu'uns, à ramener quelques autres au giron de leur mere, & à diminuer le progrès des Sectes. Mais comme s'il se repentoit d'avoir rendu à la Société un hommage que la vérité lui

(1) Pag. 7.

arrache, il le détruit aussitôt, en ne mettant presque aucun intervalle entre le moment, où, de son aveu, ce Corps Religieux fut utile à l'Eglise, & celui où il prétend qu'il a commencé de lui devenir pernicieux & funeste.

S. Ignace forma le dessein de sa Compagnie en 1534; mais elle ne reçut sa première consistance qu'en 1540: elle étoit même alors si peu nombreuse, que Paul III, pour se rapprocher des vues du Fondateur, & ne point aller au-delà de ses espérances, fixa d'abord le nombre de ses Profès à soixante; ce ne fut qu'en 1543 que ce même Pape jugeant de l'utilité future des Jésuites, par leurs services préens, voulut que le nombre des Profès fût indéfini; & ce changement, s'il faut appeler de ce nom, ce qui ne fut que l'effet de l'intérêt mieux connu de l'Eglise, n'augmenta pas subitement cette Milice chrétienne. Les Jésuites

suïtes n'étoient donc jusques-là qu'une poignée de gens plus zélés, que capables de remplir toute la Terre du bruit de leur zèle.

L'Ecrivain auquel nous répondons, impatient de faire l'étalage des imputations calomnieuses dont on a accablé les Jésuites pendant deux siècles, précipite leur marche, grossit leurs pelotons, & ne met presque point d'intervalle entre ces premiers momens, où il est forcé de les représenter comme (1) des gens *courageux & savans*, & celui où il en fait des hommes intrigans & ambitieux, habiles à conduire les affaires, faciles dans la direction des consciences, instruits dans la science des Arts libéraux, Médecins, Astronomes, Maîtres de Langue. Quelques hommes à peine rassemblés sous l'étendart de la Croix, deviennent tout-à-coup, sous

(1) Page 7.

les heureuses mains de l'Auteur, une République des plus étendues. Le Héros fabuleux, qui ferra les dents du dragon, ne vit pas naître si vite ses soldats armés de toute pièce. Rapprochons les dates des faits, tels que l'Ecrivain les rapporte, son affectation à les resserrer décélérera son intention.

Depuis la Bulle de Paul III, jusqu'à la mort de S. Ignace, il ne s'écoula que 12 ans : c'est dans ce court espace de tems que, s'il en faut croire le rapide Armorique (1), les Jésuites « porterent leurs missions en Amérique, en Chine, en Abissinie, au Japon, aux Indes; qu'ils se rendirent utiles aux Souverains; qu'ils le furent surtout à ceux d'Espagne & de Portugal dans des continens éloignés, pour la conservation & l'augmentation de leurs conquêtes; & qu'en

(1) Page 7.

» faisant de nouveaux Chrétiens, ils ac-
 » queroient de nouveaux sujets à ces
 » Princes ; qu'enfin protégés par les Pa-
 » pes, dont ils soutenoient les préten-
 » tions avec zèle, ils parvinrent à s'insinuer dans les Cours, & prirent la place
 » des Dominicains, qui avoient gouverné long-tems la conscience des Rois. »

Il y a dans cet étalage affecté de talens, de travaux & de services une foule d'anachronismes, qu'il seroit trop long de relever, nous nous contenterons d'en marquer deux, ce sera assez pour rendre l'Auteur suspect d'infidélité ou d'ignorance.

Selon lui, les Jésuites ont succédé aux Dominicains dans l'emploi de Confesseurs des Princes : veut-il parler de ceux de la Maison d'Autriche ; les Freres Prêcheurs viendront cette fois-ci sans conséquence à notre secours : les deux hémispheres retentissent encore des cris

qu'ils poufferent , lorsque Philippe V prit un Jésuite pour Confesseur : ils crièrent à la nouveauté , à l'injustice , ils publièrent une liste des RR. PP. Dominicains qui avoient eu l'honneur de confesser les Rois d'Espagne , long-tems même avant que cette Monarchie fût entrée dans la Maison d'Autriche par l'héritiere de Ferdinand & d'Isabelle. Or , en ne datant que de Charles V , jusqu'au premier des Bourbons qui a régné sur les Espagnols , cette brave Nation compte six Rois de la Maison d'Autriche , auprès desquels les Jésuites n'avoient pas supplanté les RR. PP. Dominicains : donc il est faux qu'ils leur aient succédé si rapidement dans l'emploi de Confesseur des Princes Autrichiens.

Il est encore moins vrai qu'ils leur aient succédé immédiatement auprès des Rois de France : ils n'ont commencé à être appelés à la Cour pour cette fonction que

sous Henri IV ; & les Dominicains en avoient été renvoyés sous Charles VI. A dater de ce moment, ils cessèrent de diriger la conscience de nos Souverains ; & si cette confiance est un avantage, ils le perdirent, en s'obstinant à refuser à la Mere de Dieu la prérogative exclusive d'avoir été conçue sans la tache originelle. Or il y a entre Charles VI & Henri IV une chronologie de dix Rois, & une lacune de plus de cent soixante ans, que le Computateur Armorique fait disparaître : il la dérobe adroitement pour rapprocher le moment, où, selon lui, les Jésuites ont commencé d'ambitionner & d'obtenir la confiance de nos Rois.

Nous ne dissimulerons pas qu'ils eurent quelque tems celle du dernier des Valois : mais elle leur fut bientôt enlevée, & nous pouvons dire avec vérité que ce fut un malheur pour la France. Si Edmond Auger eût continué à diriger

Henri III, ce Royaume auroit eu moins de malheurs à déplorer, & la Société plus d'ingratitude à lui reprocher : mais le destin de la Nation Françoisse, voulut que les Ligueurs parvinssent à chasser ce Jésuite de la Cour : ils le soupçonnoient avec raison de détourner le Roi des partis violens & destructifs qu'ils lui inspiroient contre ses propres Sujets.

Si le Rhéteur Breton eût pris plus de soin de justifier les Jésuites, il auroit rapporté cette anecdote ; elle est consignée dans une Requête que le P. Barny, dont il défigure le nom, présenta au Parlement de Paris (1). Personne n'osa s'é-

(1) Elle est intitulée : *Défenses de ceux du Collège de Clermont 1594*. Celui qui la présenta au Parlement se nomme *Pierre Barny, Prêtre-Procureur des Prêtres-Régens & Ecoliers du Collège de Clermont*. On a donc tort de dire, pag. 18. *le Frere Barry, sous le nom de Préfet des Confreres de Clermont, les mit au jour en 1594* ; ou plutôt, on en parle sans le connoître.

lever alors contre un fait auquel on tou-
choit, pour ainsi dire, avec la main; il
n'est donc pas permis à présent de le ré-
voquer en doute, & nous avons droit
de reprocher au prétendu *défenseur de*
l'innocence de l'avoir omis. Mais l'objet
de ce redoutable adversaire n'a jamais
été de trouver les Jésuites innocens. C'est
en vain qu'il se donne pour le défenseur
de ceux qui n'en ont point. Son minis-
tere lui en fait une obligation; mais
quelque motif plus fort que le devoir,
le lui fait oublier. Pourquoi s'annonce-
t-il donc comme un personnage qui va
remplir toutes les Loix de l'équité natu-
relle? Pourquoi promet-il de tirer des
Ecrits des Jésuites tout ce qui peut con-
tribuer à l'éclaircissement de leur affai-
re? Pourquoi fait-il espérer qu'il y ajou-
tera tout ce qui sera nécessaire pour ren-
dre leur défense pleine & entière? Est-
ce pour insulter à l'humanité, ou pour

surprendre la justice, qu'il prend le maintien & le langage d'un homme impartial? Eh! qu'a-t-on affaire, (nous l'avons déjà dit,) de quelques lignes d'éloges qu'il donne à la Société, s'il les efface par des pages entières de reproches usés, qu'il ne cherche pas à détruire? Ne lui tenez pas compte de ses éloges, Raison humaine, l'évidence des faits, le témoignage des siècles, le cri de l'Univers les lui ont arrachés.

Jugez-le sur son affectation à les affoiblir, en faisant revivre de vieilles imputations sans fondement, de graves accusations sans preuves, en compilant les invectives des Hérétiques, les emportemens d'Arnauld, les plaisanteries de Pascal, en puisant ses rapsodies malignes jusques dans des sources impures, que son ministère, s'il est le vengeur public, auroit dû dessécher par le feu.

Ne craignons pas de les mettre sous

les yeux du Lecteur ces invectives ,
 elles tourneront à la confusion de celui
 qui les a reproduites sans les combat-
 tre. » Les Prédicateurs Jésuites ne
 » suivent ordinairement, (1) selon lui,
 » que les voies violentes de l'Inqui-
 » sition, ils conseillent toujours celles
 » de la contrainte , & de la persécu-
 » tion , ils ne prêchent que pour favo-
 » riser Rome & leur Compagnie : ils
 » allument le feu de la sédition & de la
 » révolte : ils entrent dans des ligues &
 » des conspirations contre les Rois ,
 » c'est ce qui leur a valu des privilèges
 » sans nombre , qui blessent les droits
 » de toutes les Nations, qui attaquent
 » les Souverains mêmes. Les Jésuites
 » ont acquis de grands biens par des
 » Testamens, des Legs, & des Dona-
 » tions suggérées. Ils se sont servis de

(1) Pag. 10 & suiv.

» leur crédit auprès des Princes pour
 » dépouiller les Communautés fécu-
 » lieres & régulières de leurs anciennes
 » possessions.

Telles font les imputations que le Rheteur Breton accumule, elles ne lui ont coûté que la peine de les transcrire du Plaidoyer d'Arnauld, & de quelques Déclamations plus récentes. Cependant, c'est ce qu'il donne au public pour des (1) *préjugés légitimes*. Ils sont sans doute bien puissans sur son cœur, ces préjugés : puisqu'il dit à peine quelques mots pour les détruire, au moment même, où il convient que son Ministère exige qu'il les combatte. Remplissons donc un devoir dont il ne craint pas de se dispenser; & puisque, selon lui, le Public (2) *ne peut compter que sur une suite*

(1) Page 14.

(2) Ibid.

de faits constans, multipliés & notoires, produisons en assez, pour forcer les imputations les plus calomnieuses à disparaître.

Est-ce par les voies violentes de l'Inquisition, est-ce en conseillant la contrainte, ou en prêchant la douceur, que saint François Xavier a soumis les Indes & le Japon au joug de l'Evangile ?

Nunnez & Oviedo, ces Apôtres de l'Afrique, se font-ils fait précéder dans l'Ethiopie par les *familiers* du Saint-Office ? Nos peres ont-ils vu, nous mêmes avons-nous jamais oui dire que saint François Regis ait porté l'Inquisition dans le Languedoc, que Maunoïr & Huby l'aient traînée à leur suite en Bretagne ?

A ces faits *multipliés, constans & notoires*, nous pouvons ajouter l'aveu d'un homme qui n'aimoit pas l'Inquisition, ni le fanatisme, mais qui avoit

assez d'esprit pour connoître les Jésuites
 & assez de droiture pour les louer : c'est
 le célèbre Montesquieu dont le témoi-
 gnage pourra déplaire dans ce moment
 au Rheteur Breton sans qu'il ose suspec-
 ter son autorité : Il est trop souvent
 le Copiste imparfait de ses maximes.
 Voici comme cet Auteur venge les Mis-
 sions du Paraguay : (1) » on a voulu en
 » faire un crime à la Société, qui regarde
 » le plaisir de commander , comme le
 » seul bien de la vie ; mais il fera tou-
 » jours bon de gouverner les hommes
 » en les rendant heureux : il est glorieux
 » pour elle d'avoir été la première qui
 » ait montré dans ces contrées l'idée
 » de la Religion jointe à celle de l'hu-
 » manité. En réparant les dévastations
 » des Espagnols , elle a commencé
 » à guérir une des grandes plaies qu'ait

(1) Esprit des Loix, Liv. 4. Chap. 6,

» encore

» encore reçu le genre humain. Un
 » sentiment exquis pour tout ce qu'elle
 » appelle honneur, & son zèle pour la
 » Religion, lui ont fait entreprendre
 » de grandes choses, & elle y a réussi.
 » Elle a tiré des bois des peuples dis-
 » persés, elle leur a donné une subsis-
 » tance assurée, elle les a vêtus, &
 » quand elle n'auroit fait par là, qu'aug-
 » menter l'industrie parmi les hommes,
 » elle auroit fait beaucoup. « Voilà les
 Jésuites qui prêchent l'Évangile, le fer
 & la flamme à la main. En rapportant
 ce témoignage non suspect, nous ne
 prétendons pas approuver les écarts
 du Philosophe; nous voulons seulement
 confondre le Disciple par le Maître, &
 avertir le public de se défier de ses
 assertions.

Ceux qui sont instruits, ou qui aiment
 à l'être, ne le croiront pas davantage
 lorsqu'il dit que les Jésuites ont *allumé*

le feu de la sédition. Veut-il parler de la France & du tems de la ligue ? Les *Prédicateurs de la Société étoient ceux qui prêchoient avec plus d'ordre , plus de modestie , de gravité & de tempéramment.* L'Historien Mathieu est notre garant ; & si nous remontons au règne précédent, Charles IX. regardoit toutes les Maisons des Jésuites comme autant de forteresses capables de s'opposer aux mouvemens intérieurs & à la jalousie du dehors.

Nous conduira-t-il dans le Portugal ? Les deux grandes révolutions que ce Royaume a souffertes ont toujours vu les Jésuites fidèles à leurs Souverains ; & la mort de Malagrida est aux yeux du Sage une nouvelle démonstration de leur fidélité inviolable.

Il n'oseroit pas sans doute nous accuser d'avoir excité des troubles en Allemagne contre l'Auguste Maison

d'Autriche ; il seroit en ce moment en contradiction avec nos anciens ennemis nationaux, dont il est jusqu'ici le copiste : ces ennemis ne trouvoient rien de pis à nous reprocher, ni de plus capable de nous nuire que de nous appeller *Autrichiens*. Nous sommes & nous avons toujours été ce que nous devons être, soumis, fidèles, affectionnés aux Souverains sous lesquels Dieu nous a fait naître. Nous sommes chacun suivant notre pays, Autrichiens en Autriche, François en France, Espagnols en Espagne, Italiens en Italie, Romains à Rome. Aucun Souverain n'a ni le droit, ni l'injustice de nous en demander davantage comme sujets. Nous faisons plus comme Chrétiens. Accablés d'outrages par nos con-citoyens, dépouillés de nos biens & de notre état par ceux mêmes que nous avons élevés à la piété, nourris dans la vertu, inf-

truits dans les sciences , nous ne nous permettons pas le moindre murmure. On nous persécute & nous prions : on nous maudit & nous bénissons ; & si nous sommes forcés d'abandonner notre chere patrie , nous pleurerons sur nous, & nous prierons pour elle.

C'est ce sentiment pour la Patrie , aussi vif dans les Jésuites que dans les autres hommes , qui leur a valu les marques les plus flatteuses d'estime & de protection d'un Prince, dont on voudroit dans le moment faire entendre , qu'ils ont troublé autrefois les Etats. Ce grand Prince disoit à son fils l'Archiduc : » Je vous
 » recommande infiniment la Société :
 » Protégez-la non-seulement contre
 » ceux qui la haïssent ouvertement , mais
 » même contre ceux qui feignent de l'aimer. Vous découvrirez avec le temps
 » qu'il y a beaucoup de gens qui se vantent de l'aimer & qui ne l'aiment pas.

» quoiqu'ils dussent le faire. (1) «

Ce même Prince consigna dans son dernier Codicile un témoignage d'estime encore plus éclatant. » Nous recomman-
 » dons avant tout & très-sérieusement à
 » nos enfans la Société de Jesus & ses
 » Peres, non-seulement par attachement
 » pour elle, mais sur tout encore, à cause
 » de sa Doctrine, des soins qu'elle prend
 » de l'éducation de la Jeunesse, de la vie
 » exemplaire de ses membres, qui édi-
 » fient l'Eglise Catholique, tant dans nos
 » Provinces d'Autriche & autres Terres
 » de notre domination, que dans tout le
 » Monde Chrétien, où les Jésuites tra-
 » vaillent utilement, fidèlement & plus

(1) Illam (*Societatem JESU*) tibi & etiam atque etiam commendo. Protegas illam non minùs contra hostes apertos, quàm contra fictos amicos. Decursu temporis deprehendes multos in eum ordinem amorem jactare qui non amant, & tamen deberent. *Lamormaini*, *Virtutes Ferdinandi II. pag. 241.*

» qu'aucun autre à conſerver & à aug-
 » menter la Religion Catholique ; &
 » comme le Monde ingrat & pervers les
 » hait & les perſécute par-deſſus tout,
 » ils ont beſoin d'une plus grande pro-
 » tection & aſſiſtance , & ils en ſont di-
 » gnes. Nous eſpérons donc que nos Hé-
 » ritiers & Succèſſeurs la leur accorde-
 » ront ſincèrement ; c'eſt notre dernière
 » intention & volonté. (1)

(1) Ante omnia ſeriò , ſingularique ex zelo
 iſſis commendamus pervenerabilem Societatem
 JESU , ejuſque Patres, vel ob id maximè , quòd
 illi ſuà doctrinâ , charæ juventutis institutione
 vitæque exemplari in Chriſtianâ Catholicâ Ec-
 cleſiâ , non ſolùm in his interioris noſtræ Auſ-
 triæ provinciis , ſed regnis noſtris omnibus ,
 omnibuſque noſtris provinciis , immo toto orbe
 Chriſtiano , multùm , bene , utiliter operantur
 in conſervandâ promovendâque Catholicâ Re-
 ligione fideliter omnino & præ aliis adlaborant:
 contrà verò ingratus hic maluſque mundus eos
 præ ceteris odit , ac perſequitur : ut proinde
 majori protectione , auxilio , aſſiſtentiâ indi-
 geant , dignique ſint. Hæc omnia ſupradictos
 noſtros heredes & ſuccèſſores ſincerè præſtituros

A ces sentimens d'estime d'un grand Empereur , qui excluent tout prétexte d'accuser les Jésuites d'avoir troublé l'Allemagne ; qu'il nous soit permis d'en ajouter un tout récent, qui prouvera & notre fidélité à l'Auguste héritière du nom, des vertus & de l'Empire de Ferdinand, & celle de cette grande Princesse à se conformer exactement aux instructions & aux désirs de son illustre ayeul.

» Je compâtiſ à vos malheurs, « a dit il y a deux mois l'Impératrice Reine au Principal du Collége Thérésien : » foyez sûr que tout ce qu'on fait hors de chez moi contre vous, ne fait & ne fera aucune impression sur moi. Vous n'avez rien à craindre de pareil dans mes Etats. «

Faisons une seule réflexion sur ces pa-

confidimus. Est verò hæc una ultima nostra intentio & voluntas. *Lomarmaini, ibid. page 246.*

roles consolantes. Elle ne pourra déplaire qu'à nos ennemis. L'Impératrice Reine qui a bien voulu rassurer les Jésuites Autrichiens, ne croit donc pas que la Société soit un repaire d'assassins, que son régime soit impie, que son Général soit un despote ambitieux, & ses inférieurs des Esclaves prêts à s'armer au moindre signal pour tuer les Rois. Il faut espérer que les autres Souverains rendront la même justice aux Jésuites, malgré les libelles dont on inonde leur Pays, & les menées sourdes dont on les accompagne. Après ces témoignages authentiques, ne peut-on pas demander hardiment où sont les fédérations que nous avons allumées, quels sont les Royaumes qui nous ont accusé ? Celui de Naples ne trouva pas de moyen plus sûr pour contenir une populace toujours prête à se mutiner, que de multiplier les Maisons & les Congrégations des Jésuites.

Les torts qu'on impute à la Société depuis deux siècles sont supposés ; & à la faveur de ces suppositions , qu'on ne cherche point à détruire , on ne craint point d'insulter à la raison ; on veut lui persuader contre l'évidence des faits , que les Jésuites ont envahi les trésors des deux hémispheres. On représente la Société comme un gouffre où viennent s'engloutir tous les biens ; qui capte les héritages , & fait se procurer des legs & des donations. Ce n'est pas sans doute des richesses actuelles des Jésuites de France qu'on en tire la preuve. Il n'y a pas plus d'apparence que ce soit des trésors de Portugal. Aucun libelle n'a encore osé en faire l'énumération , ce qui est pour les gens sensés une présomption , qui combat cette idée d'opulence.

Mais quand la richesse des Jésuites seroit réelle , quand la supposition des legs , des testamens , des donations , seroit aussi

vraye qu'elle est fautive , ne pourroit-on pas demander par quelle loi il est défendu de recevoir des donations. Les fondations de la plûpart des Maisons Religieuses ne prennent-elles pas leur source dans la libéralité des fideles , & les Jésuites sont-ils exclus d'un privilège dont l'Eglise & l'Etat , le droit des gens & de la nature , la Religion & la Raison se sont accordés à faire jouir toutes les Sociétés ?

S'il en est quelqu'une qui en ait usé avec discrétion , n'est-ce pas celle des Jésuites ? Quels autres Religieux a-t-on vu avant & après eux , venir renoncer publiquement au Parlement de Paris à tous les legs , bienfaits & aumônes qui pourroient leur être faites en reconnoissance des services qu'ils étoient disposés de rendre aux pestiferés , protestant n'en vouloir rien prendre , quand même on voudroit les y contraindre , & ne voulant servir

les malheureux malades qu'à ce prix. Ce premier exemple de désintéressement doit se trouver consigné dans les Régistres du Parlement , à l'année 1580 ; ils l'ont répété de nos jours à la peste de Marseille & dans la maladie épidémique de Brest. Ils exposent , ils sacrifient , ils perdent leurs Sujets , ils épuisent même leurs facultés dans les nécessités publiques , & ne se réservent pour le monde que la gloire d'être utiles & désintéressés.

Comment notre Censeur a-t-il donc le courage de reprocher quelques anciennes dotations légitimes , qui fournissent à peine à la subsistance des Jésuites , & qui sont de la plus grande ressource pour les Provinces.

Mais faut-il en être surpris ? Plutôt que de ne pas trouver des torts à la Société , on va le voir bientôt s'intéresser pour les autres Corps Ecclésiastiques qu'il n'aime pas davantage ; il prétend qu'elle

a dépouillé les Communautés Séculières & Régulières de leurs anciennes possessions ; d'anciens Déclamateurs lui ont fourni cette calomnie ; les actes qui servirent à la détruire nous en fourniront la réfutation. Ils avoient avancé que les Jésuites avoient usurpé un Monastere de Chartreux dans la Boheme. Le Chancelier Loppl de Lobcovics attesta que ce fait étoit faux , que ces Solitaires n'avoient pas même de Maisons dans toute l'étendue de la Boheme. Ils accusoient les Jésuites de s'être emparés de diverses possessions de Religieux dans la Valachie & dans la Moldavie ; le Prince Radvil , Waivode de Valachie , protesta contre la fausseté de ce fait , & qu'au lieu d'usurper les biens des autres , les Jésuites s'étoient empressés avec le plus grand zèle pour que l'on fondât & que l'on dorât de nouvelles Maisons Religieuses. Ils prétendoient que les Jésuites avoient chassé

les Chartreux de leur solitude près de Lucerne en Suisse , Dom Vaissail déclara qu'il n'y avoit jamais eu de Maison de son Ordre dans ce Canton.

A ces prétendues usurpations dont les adversaires des Jésuites plaçoient la scène fort loin , dans l'espérance de les rendre plus croyables , ou plus difficiles à détruire , ils eurent l'imprudence d'en ajouter deux dont la fausseté pouvoit être découverte en moins de temps qu'ils n'en avoient mis à les imaginer. Ils firent pour ainsi dire prendre d'assaut par les Jésuites le Couvent des Carmes de la Ville de Bourges , sans penser que les Magistrats Municipaux viendroient leur donner le démenti sur ce fait ; ils supposèrent aussi que les Jésuites avoient voulu chasser les Jacobins de leur Couvent d'Orléans , & le Provincial de Amore testa le contraire. (1)

On trouve les attestations juridiques de

D

Comme on ne finit point lorsqu'il s'agit de calomnier les Jésuites, nous ne finirions pas également, si nous voulions répondre à tout ce que leurs ennemis ont avancé pour les noircir. Ils se sont perpetués d'âge en âge, ces ennemis, mais leurs impostures n'ont fait que se reproduire, elles ont été réfutées cent fois, & si nous avons entrepris de les réfuter encore, c'est moins dans l'espérance d'arracher du cœur de certains hommes des préjugés qui ont leur racine dans l'Enfer, que pour mettre le Public à portée de juger de la fidélité avec laquelle *le Défenseur né de ceux qui n'en ont pas*, s'est acquitté dans cette occasion du devoir le plus essentiel de son ministère, pour prouver que ce Rhéteur n'a point tenu ce qu'il avoit promis.

tous ces faits & de plusieurs autres à la fin du Plaidoyer de Montholon, imprimé à Paris & à Rouen en 1612.

L'AUTEUR NE PROUVE PAS CE QU'IL
AVANCE.

Nous commençons cet article par le morceau triomphant du Censeur Breton. A l'air de hauteur avec lequel il annonce (1) que le mot *foli* se trouve dans la Bulle de Paul III, on diroit qu'il a fait une découverte comme celle du Nouveau Monde. Eh ! bien , ce *foli* est dans la Supplique de S. Ignace & de ses Compagnons ; qu'en inférerons nous , si ce n'est que le grand Gymnasiarque n'entend pas le Latin de l'Ecriture ? Ceci demande une petite discussion , & exige que nous mettions sous les yeux du Lecteur le texte Latin : nous en donnerons ensuite la traduction , pour la commodité des personnes , qui , par état , n'étant pas versées dans la con-

(1) Pag. 50 & 51.

noissance des Langues, veulent bien par humanité prendre quelque intérêt à notre cause. *Quicumque in Societate nostrâ, quam JESU nomine insigniri cupimus, vult sub crucis vexillo Deo militare, & soli Domino, atque Romano Pontifici ejus in terris Vicario servire, proponat sibi, &c.* Voici la traduction fidèle & littérale de ce texte (1) dont on prétend tirer avan-

(1) Paul III. Bull. *Regimini. Institut. Soc.* Edit. Prag. 1757. Tom. I. pag. 6. On retrouve presque les mêmes termes dans la Bulle de Jules III, *Exposcit.* pag. 22. *Quicumque in Societate nostrâ quam JESU nomine insigniri cupimus, vult sub Crucis vexillo Deo militare, & soli Domino, ac Ecclesiæ ipsius sponsæ, sub Romano Pontifice, Christi in terris Vicario, servire, proponat sibi, &c.* En vain l'Auteur s'autorise-t-il de la Bulle *Ascendente*, où, en parlant des vœux simples des Jésuites, il est dit, *in quibus votis nulli licet, præter Romanum Pontificem, manum apponere.* Cela ne prouve nullement que les Jésuites ne reconnoissent de Souverain sur terre que le Pape; cela énonce seulement que la dispense de ces vœux est réservée au Pape: ce que tout le monde fait, & qu'aucun Catholique ne trouve mauvais.

sage. » Quiconque voudra combattre
 » pour Dieu sous l'étendart de la croix.
 » dans notre Compagnie , que nous dé-
 » sirons être décorée du nom de JE-
 » SUS, & servir celui qui est le seul Maî-
 » tre, de même que le Pontife Romain,
 » qui est son Vicaire sur la terre, doit
 » se proposer, &c. « Comme l'Ecrivain
 auquel nous répondons, & ses partisans
 (dont son second Mémoire a diminué
 le nombre), pourroient bien dire que
 ces mots, *soli Domino servire*, sont mal
 rendus par ceux-ci, *servir celui qui est le*
seul Maître, nous avouons qu'il ne sera
 pas aisé de leur faire comprendre que
 c'est le vrai sens de cette phrase, parce
 que ni lui ni les siens ne paroissent guè-
 res versés dans le langage de l'Ecriture,
 qui est toujours employé dans les Bul-
 les; il ne nous reste donc qu'une res-
 source, c'est de les envoyer à la Grande
 Messe, ils y entendront chanter, *Tu so-*

lus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe. C'est tout ce que nous pouvons faire pour eux.

Quant au Lecteur instruit, ou qui aime à l'être, il n'aura pas de peine à se persuader que le vrai sens de *soli*, est celui que nous lui donnons. Que deviendra notre adversaire avec sa belle découverte ? Americ périt en découvrant le Nouveau Monde, mais son nom durera toujours : le Rhéteur Armorique ne périra pas, mais sa réputation d'Homme de Lettres va s'évanouir à ce seul trait.

Si nous voulions l'accabler sous les trophées qu'il s'étoit élevés avec *soli*, nous le pousserions davantage sur cet article : nous lui démontrerions qu'en lui accordant, (grace faisant,) que le *soli* se rapporte au Pape, comme à Jesus-Christ, l'obéissance exclusive que les Jésuites vouent, selon lui, au Chef visible

de l'Eglise, doit être nécessairement la même qu'ils vouent à son Chef invisible : or oseroit-il dire que cette obéissance exclut celle que les Sujets doivent à leur Prince ? Ce divin modele de la soumission n'auroit-il pas en horreur cet hommage ? Lui qui a dit si hautement que *son Royaume n'étoit pas de ce monde*, lui qui recommande de *rendre à César ce qui appartient à César*. Il faut donc qu'il convienne, ou que le *foli* n'est pas commun à Jesus-Christ & à son Vicaire, ou qu'il n'y a pas d'inconvénient qu'il soit relatif à ce dernier, parce que l'obéissance que les Jésuites se proposent dans ce moment de rendre au Pape ne peut faire ombrage à personne.

Nous dirions encore à notre adversaire, que c'est se jouer tout à la fois de la Raïson & de la Religion, que de vouloir faire passer les Jésuites pour des hommes » qui ne reconnoissent de Sou-

» verain sur la Terre que le Pape seul,
 » qui les affranchit de toute Supério-
 » rité Civile & Ecclésiastique. «

Rappelons ce Philosophe moderne aux principes; rien n'est plus contraire à la Loi de Dieu que de se soustraire à l'obéissance de son Souverain légitime. Or quelle idée donne-t-il aux Fidèles, non-seulement d'un Corps Religieux, mais encore du Saint Siège, qui, selon lui, auroit autorisé ce Corps à secouer un joug que l'Evangile impose à tous les Chrétiens, & que la raison leur apprend à supporter ?

Allons plus loin. L'Auteur ne nous contestera pas que plusieurs Papes ont approuvé l'Institut de la Société, il en est convenu au moins à l'égard de Paul III. On a encore sur ce point les Bulles de Jules III, de Grégoire XIII, de Grégoire XIV, & de Paul V. Or l'approbation que le Saint Siège donne à un Ordre

Religieux, n'est pas une simple permission, c'est un jugement par lequel il prononce que la Regle, qu'il approuve & qu'il confirme, ne contient rien de contraire à la perfection de l'Evangile. C'est ainsi que s'expriment les Docteurs Canonistes & Benoît XIV (1) même, ce *grand Pape*, dont l'Auteur paroît trop admirateur, pour qu'il ose appeller comme d'abus de son témoignage.

Il résulte de ce principe incontestable, que le S. Siège en approuvant la Regle des Jésuites, n'a point scellé de l'anneau du pêcheur un code pernicieux. L'Institut ne contient donc point les principes affreux d'anarchie qu'on lui attribue : les

(1) *Approbatio alicujus ordinis Religiosi, non nuda duntaxat est permissio, sed definitio summi Pontificis quâ nimirum decernit regulam quam approbat & confirmat nihil continere Evangelicæ perfectioni repugnans.*

Lambertini, de Sanctorum Canonis. T. I. pag. 381.

vœux qu'on y fait ne sont donc ni *bisarres*, ni *vicieux*, ni *contraires à l'esprit de l'Evangile*, ni *inconnus à toute l'Antiquité chrétienne* (1).

Si celui à qui nous répondons avoit réfléchi avant d'écrire dans des termes si peu mesurés, il se feroit rappellé sans doute que les vœux ont été faits & inviolablement gardés par S. Ignace, par S. François Xavier, S. François de Borgia, S. Louis de Gonzague, S. Stanislas, S. François Regis : voilà donc dans le Ciel & sur nos Autels des hommes qui se sont sanctifiés par des moyens *bisarrés & vicieux*, qui sont arrivés à la gloire par des voyes *contraires à celles de l'Evangile*, qui sont à côté des Antoinés, des Basiles, & dans les Fastes de l'*Antiquité chrétienne* qui les méconnoît. Abandonnons l'Auteur à ses réflexions,

(1) Page 56.

elles nous vengeront de ses outrages.

Mais dans la crainte qu'elles ne fassent pas sur son cœur les impressions salutaires que nous lui souhaitons, nous allons lui en préparer qui agiront sûrement sur son esprit. Il ne verra point avec indifférence que ses accusations politiques sont aussi dénuées de fondement, que ses raisonnemens en fait de Religion. S'il étoit honnête de donner un défi, nous lui proposerions celui de prouver que dans le tems de la Ligue d'Ausbourg, & dans les guerres suscitées par le Prince d'Orange, « Les malheurs » qui arriverent à des Princes, furent » occasionnés par les conseils des Jésuites à Louis XIV : » (1) que les conseils du Pere Peters causerent la ruine de Jacques II & de la Reine d'Angleterre.

Au défaut de ce défi dont il se trou-

(1) Page 97.

veroit mal, apprenons-lui ce qu'il ignore touchant les brouilleries de la Cour de Rome avec la France ; apprenons-lui que les articles de 1682 entrèrent pour quelque chose dans la guerre qui survint, & qui fut infiniment préjudiciable à la Religion. Apprenons-lui que la Maison d'Autriche profita de ces divisions & de la mauvaise disposition du Pape, pour obtenir en faveur du Prince Clément de Baviere ce fameux Bref d'éligibilité, qui causa tant de troubles dans l'Allemagne.

Apprenons - lui ce que disoit publiquement Jacques II, lorsqu'il arriva en France. « On a grand tort d'imputer ce » qui m'est arrivé aux conseils du Pere » Peters : si je les avois toujours suivis, » je ne serois pas ici. »

N'étendons pas plus loin nos leçons. Notre adversaire, qui n'aimera pas sans doute qu'on le régenté, pourroit bien
nous

nous attaquer comme réfractaires aux Arrêts qui nous interdisent l'enseignement, malgré l'exactitude avec laquelle nous nous y sommes conformés. Attaquons-le lui-même sur des points, qui prouveront qu'il a encore besoin d'être instruit sur d'autres, ou qu'il a oublié ce qu'on a dû lui apprendre à S. Magloire.

L'AUTEUR N'ENTEND PAS CE QU'IL
TRAITE.

NOTRE savantissime adversaire pose un principe que nous n'avons garde de lui contester, il dit qu'il *faut connoître ce que l'on attaque & ce que l'on défend* (1); puis s'égarant dans la définition d'*Institutum*, il prouve clairement qu'il n'entend pas le véritable sens de ce mot. C'est peut-être pour la première fois qu'on s'est avisé d'avoir recours au Sire de Join-

(1) Page 36.

ville & à Guillaume de Nangis, pour trouver la signification propre d'un mot Latin : il étoit bien plus simple d'ouvrir son Robert Etienne, il y auroit vû d'après Cicéron, Plin & Quintilien, qu'*Institutum* signifie la maniere de vivre, & non les Loix qui autorisent à vivre de telle ou telle sorte. En partant de-là, il est vrai de dire que l'Institut & les Bulles sont deux choses bien distinctes, & tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre, de façon que l'une peut subsister sans l'autre, partout où celle-ci répugne aux Us & Coutumes d'un pays. L'approbation que les Papes ont donnée à cette maniere de vivre, n'est donc point de l'essence de l'Institut, de façon qu'on ne puisse en retrancher ce qui blesse les maximes du Royaume, sans détruire la Société. Le Rhéteur Breton a bien senti la vérité de ce principe; & c'est pour le dérober aux autres, qu'il s'enveloppe

dans un verbiage , qui nous rappelle le
 savant Commentateur *Mathanasius* : on
 ne trouva jamais tant d'érudition dans
 le chef-d'œuvre de l'*Inconnu*. Écoutons
 ce nouveau Chrysostôme , & compre-
 nons-le , s'il est possible. INSTITUT vient
 du mot *Latin* Institutum , qu'on rend en
François par celui d'établissement (1). Ce
 mot d'établissement , ainsi que celui de
stabilimenta , est employé dans les Au-
 teurs de France , comme le Sire de Join-
 ville & Guillaume de Nangis , pour signi-
 fier les Ordonnances ou les Edits des Rois.
 Voilà du beau , du merveilleux , du su-
 blime , digne de l'Emule de Mathana-
 sius. *Institutum* dérive donc de *stabili-*
menta , à peu près comme *alfana* vient
 d'*equus*. Quand on réfléchit sur la pro-
 fondeur de cette érudition , peut-on être
 surpris qu'il ne soit pas resté dans la tête ,

(1) Page 39.

qui en est meublée, assez de place pour y laisser entrer la *distinction métaphysique* que les Jésuites veulent mettre entre l'*Institut* ¹ & les *Bulles* qui l'autorisent, & entre les *Bulles* qui précèdent l'*Institut*, & l'*Institut* même ?

Il faut convenir que l'érudition est quelquefois bien funeste ; car rien de plus simple que la distinction des Jésuites. Leur Institut est l'ouvrage de Saint Ignace & le corps de leurs Regles : les Bulles des Papes autorisent ces Regles, & déclarent qu'elles ne contiennent rien de contraire à la perfection évangélique ; elles accordent en même tems certaines graces à ceux qui observeront ces Regles.

Pour mettre plus de clarté à ce que l'Erudit Armorique a embrouillé, nous allons faire défiler ces Bulles par ordre

(1) Page 39.

de date. Paul III en donna une en 1540 ; lorsqu'on lui présenta un essai , ou plutôt une idée de l'Institut. Celle que ce même Pontife accorda en 1543 , n'est , à proprement parler , qu'une ampliation de la première ; jusques-là il n'y avoit encore rien de fixe & de constant dans la Société , à l'égard des Regles. S. Ignace étoit trop sage pour en arrêter définitivement le Code , sans en avoir , pour ainsi dire , essayé : il développa donc son plan , composa le corps entier de ses Constitutions , y ajouta les Déclarations qui en sont comme les interpretes ; & ce ne fut qu'en 1552 que son Institut , ainsi digéré , développé , composé , fut envoyé par ce sage Législateur , dans les Maisons de sa Compagnie , afin que l'usage , qui est la pierre de touche des Loix , lui apprît ce qu'il y avoit à changer & à perfectionner dans ses Constitutions.

Dans cet intervalle ce saint Fondateur

mourut; & ce ne fut qu'un an après sa mort, c'est-à-dire, en 1557, que son Institut, arrivé à son degré de perfection, fut examiné sérieusement par ordre du Souverain Pontife. Paul IV nomma quatre Cardinaux pour travailler à cet examen: ils avoient vieilli dans divers Ordres Religieux, & on comprend qu'ils dûrent porter dans cet examen les préventions inséparables du goût & de l'habitude: mais la sagesse des Constitutions de Saint Ignace vainquit cette prévention naturelle, & ils n'y trouverent rien à réformer: elles parurent donc pour la première fois imprimées à Rome en 1558. Elles étoient répandues partout, lorsque Grégoire XIII leur donna une nouvelle approbation, & la plus solemnelle, en 1582 (1).

(1) Gregor. XIII. *Litteræ Apostolicæ*, dat. Kal. Februarii, MDLXXXII.

Grégoire XIV déclara nuls les plans de réformation qu'on s'étoit avisé de proposer , & ajouta son approbation à celle de Grégoire XIII. Sa Bulle est du 28 Juin 1591.

Paul V confirma de nouveau l'Institut de la Société , & taxa d'*esprits inquiets* ceux qui vouloient déroger à la perpétuité du Général , & faire dans les Constitutions des innovations , qui n'alloient à rien moins qu'à la dissolution & à la ruine de ce Corps Religieux. Sa Bulle est du 4 Septembre 1606.

C'est après tant de confirmations solennelles que parut à Rome la même année 1606 une édition magnifique de l'ouvrage de S. Ignace ; on y trouve le texte original Espagnol , & la version Latine des Constitutions & des Déclarations , qui en sont , comme nous l'avons dit , les sages interpretes.

Depuis cette époque , on a imprimé par toute la terre , dans toutes les Langues , des abrégés & des corps complets de ce Code. L'autographe de S. Ignace existe encore à Rome , on fait souvent jour par jour les différentes parties qu'il en a écrites ; on fait aussi quels étoient ses sentimens intérieurs en les écrivant : ces détails nous ont été transmis par des Ecrivains bien connus , Orlandin , Sachin , Sothwel & les Bollandistes.

On comprend aisément comment l'Auteur Breton a pu ignorer toutes ces choses , il en ignore d'autres qui sont bien plus de son ressort : mais ce qu'on ne comprend pas , c'est qu'il ait osé écrire avec ce ton décisif , qui annonce la plus grande sécurité , & suppose les plus grandes recherches , *on ignore en quel tems les Constitutions ont été rédigées ; ce qui concerne cet ouvrage est enveloppé dans*

*une obscurité qu'il est difficile de pénétrer.
L'autographe Espagnol a disparu (1).*

Voilà des assertions bien hasardées ;
en voici d'autres qui ne le sont pas
moins. Notre Mathanadius moderne
loue » le savant Pere Mabillon , qui a
» suivi dans ses Annales Bénédictines ,
» l'Autographe de S. Benoît , qui étoit
» du sixieme siècle , à travers les guer-
» res , les révolutions & les pillages des
» Monasteres , jusqu'au neuvieme siècle ,
» qu'il périt dans un incendie. « Il est
fâcheux que toute cette érudition n'é-
pargne pas au Doctissime Breton la
douleur d'apprendre de nous quelque
chose. Cet Autographe de S. Benoît ,
consumé par les flammes dans le neu-
vieme siècle , se voyoit encore à Tours
dans le onzieme siècle parmi les Reli-

(1) Pag. 42 & 43.

ques du Monastere (1). A-t-il été conservé miraculeusement ? Il le méritoit, sans doute, par la sagesse de sa texture, & plus encore par la sainteté de son Auteur. Ou seroit-il né de ses cendres, comme l'oiseau fabuleux ? Nous laissons ce problème à résoudre à l'Orateur Breton.

Après tout ce que nous venons d'observer, il est facile de réfuter notre adversaire, ou plutôt de répondre à la mauvaise difficulté qu'il se fait, lorsqu'il dit (2) » qu'il résulte de ces faits, que » les Jésuites ne peuvent désunir leur » Institut des Bulles des Papes ; car si » on ôte les Bulles, il ne reste plus d'Institut. « Voici la solution de sa grande difficulté.

(1) Mabillon, *Annal. Benedictin.* Tom. I. pag. 637.

(2) Page 43.

Si le Pape révoquoit les Bulles qui approuvent cet Institut, il ne seroit plus permis de vivre en Communauté selon cet Institut ; mais il n'en seroit pas moins ce qu'il est, un Code sage, pieux & lumineux. En voilà assez pour son existence physique.

Quant à son existence morale, tout ce que les Bulles des Souverains Pontifes ont accordé de contraire aux droits des Souverains, aux usages & maximes de certains Etats, dans lesquels la Société a pû s'étendre ; ces Bulles ne gênent en rien les Nations, parce qu'elles n'ont de force que pour les Pays où elles ne souffrent aucune contradiction ; ainsi les Jésuites de France ont pû se départir des privilèges accordés par les Souverains Pontifes, sans rien perdre de leur maniere essentielle d'être. Aussi les voit-on payer la dixme, les charges ordinaires, gabelles & autres impôts.

Ils ont pû renoncer au droit de se nommer des Juges Conservateurs ; & en effet , ils n'en ont jamais usé parmi nous. Ils ont pû se soumettre à la Jurisdiction que les Evêques exercent sur tous les autres Corps Réguliers ; & en effet , ils s'y sont soumis. Toutes ces renonciations sont autant de retranchemens faits aux Bulles des Souverains Pontifes ; non pas à l'Institut , qui ne s'est jamais arrogé de lui-même ces privilèges , & n'en a point fait son essence. D'où il est aisé de conclure que si les Jésuites ne peuvent pas vivre en corps de Communauté sans les Bulles qui approuvent leurs Constitutions ; ils peuvent être fidèles à ces mêmes Constitutions , sans jouir des privilèges que ces Bulles renferment.

A-t-on jamais vû , lors de la canonisation d'un Religieux , faire des informations pour sçavoir s'il a usé des privilèges

viléges de son Ordre ; & ne se borne-t-on pas à demander , s'il a suivi sa Regle ? C'est donc la Regle qui constitue le bon Religieux , & non l'usage d'une exemption , qui est une dérogação à d'autres regles primordiales , & dont l'usage doit être toujours très-modéré.

Toutes ces raisons , plus claires que le jour , feront impression sur ceux qui ne ferment pas les yeux à la lumière ; mais elles éblouiront notre adversaire sans l'éclairer ; il voudra toujours que nous ne puissions pas renoncer à nos priviléges. Il veut même que de fait nous n'y ayons pas renoncé. Ne dissimulons pas la preuve qu'il en apporte : elle est risible. » Il est ordonné , dit-il , » à la tête du chapitre *Censuræ & Præ-* » *cepta* , de lire ces extraits à table tous » les ans dans toutes les Maisons de la » Société. Ceux qui écrivent des Ré- » ponses & des Apologies de leurs re-

» nonciations ont, entendu ces lectures.
 » Si c'est ainsi qu'on renonce à ses pri-
 » vilèges, je demande ce qu'on doit
 » faire pour les conserver. « Le Docteur
 Pas-Latin explique donc *censuræ* & *præ-*
cepta par privilèges (1.) Fut-il jamais
 un sort égal à celui des Jésuites, qui se
 voyent condamnés dans un Tribunal,
 sur le Rapport & les Conclusions d'un
 homme qui ne sçait pas que *censuræ*
 signifie censures, & *præcepta* préceptes;
 comme *Collegium*, dans M. Jourdain de
 Moliere, signifie *Collège*? Voilà toute
 la réponse que nous ferons à sa diffi-
 culté. (2.)

(1) Page 70.

(2) L'Auteur Ex-Jésuite a tellement senti
 la supériorité de sa raison, qu'il n'a pas daigné
 lui donner d'étendue. Il est réellement incon-
 cevable que son Adversaire ait confondu les
 censures & les préceptes avec les privilèges qui
 y sont diamétralement opposés. S'il eût seule-
 ment ouvert l'Institut, il en eût aperçu l'é-

On ne feroit pas aujourd'hui cette mauvaise difficulté aux Jéfuites, s'ils avoient eu la fageffe de leurs peres, qui dans la belle Edition de 1606 dont nous avons parlé, n'affecterent point l'étalage de toutes les Bulles. Et en effet, si elles étoient restées cachées dans le corps immense du grand Bullaire, on auroit bien pu jaloufer & hair la Société; c'est son sort depuis qu'elle existe; mais on n'auroit pas trouvé le moyen de la chicaner; car tout ce qu'on écrit aujourd'hui est une vraie chicane de Palais.

Le Censeur Breton a bien dû le juger ainsi, puisqu'il s'obstine à vouloir (1) *que les Constitutions n'aient jamais été*

norme différence; s'il eût consulté les Jéfuites, il eût appris que jamais on n'a lu de privilèges à leur table. *Sutor ne ultra crepidam.*

(1) Page 44.

vues ni approuvées juridiquement par les Papes mêmes. Nous l'avons battu dans ce retranchement : chassons-le de celui où il se croit en sûreté, en disant que le Concile de Trente n'a fait qu'énoncer *incidemmen*, par hasard, sans examen, que l'Institut des Jésuites est un pieux Institut.

On voit ici plus que partout ailleurs que cet Auteur n'entend pas la question qu'il traite ; il n'a pas entendu, ou du moins il feint de ne pas entendre ce que les Jésuites ont dit touchant l'approbation du Concile.

Dans quelle Apologie de la Société a-t-il donc trouvé que ce saint Tribunal avoit prononcé par voie de Jugement ? Les Jésuites ne donnent point l'approbation du Concile pour un jugement ; mais ils opposent ce témoigna-

ge aux qualifications d'irreligieux , d'impie , de fanatique , d'entouffiasie , d'attentatoire à l'autorité de l'Eglise , des Evêques & des Souverains, qu'on a répétées tant de fois ; & s'il faut quelque chose de plus pour un siècle qui ne respecte rien , nous ne craindrons pas de dire que l'éloge donné à l'Institut par les Peres du Concile, ne lui a pas été accordé sans une sorte de discussion : ils connoissoient les mœurs , la doctrine & le zèle des Jésuites. Leur maniere de vivre , leurs services & leurs travaux dépofoient en faveur de l'excellence de leurs Constitutions. Le Cardinal Com-mendon , les Nonces du Pape , les Ambassadeurs des Princes demandoient continuellement des fondations de Colléges de Jésuites ; & ils les propo-soient , comme le moyen le plus sûr de rétablir la Religion en Allemagne. Saint

Charles Borromée (1) écrivit lui même de la part du Pape son Oncle, aux Légats de saisir l'occasion d'obliger la Société, en ce qui leur paroîtroit convenable.

(1) » Hi Patres, præterquam quòd (ut vobis compertum est filii, sunt obsequentissimi Pontifici & Apostolicæ sedì, me sibi patronum habent, quamobrem pro certo habeatis, quidquid favoris ac Beneficii illis conferetur, tanquam proprium à me acceptum iri. Vos Denique Rogo ut eosdem *maximope* vobis commendatos habeatis. *Ep. S. Caroli Borrom.* Apud Reding *Conc. Trid. Veritas*, Tom. V pag. 287 & 288. ce On a publié depuis quelques semaines quelques Lettres de S. Charles Borromée, dont quelques-unes ne s'accordent pas avec les mêmes Lettres publiées par Oltrocchi, Bibliothécaire de l'Ambrosienne. Outre cette marque de supposition, la Préface frénétique qu'on y a mise décele le mauvais génie de l'Editeur. D'ailleurs les faits de l'Histoire sont si constatés, qu'on rougiroit de prouver que Saint Charles Borromée, toujours dirigé par les Jésuites, & Speciano, Fondateur du Collège de Cremona, à qui il a légué tous ses Manuscrits, étoient amis de la Société.

Les Peres ne pouvoient pas ignorer que Paul III. & Jules III. avoient approuvé le Plan de saint Ignace, & que le Clergé de France assemblé à Poissy n'avoit pas été d'abord favorable à cet établissement. Est-il donc à présumer que ces contrastes d'approbations & d'improbations n'eussent pas engagé le Concile à une sorte d'examen. Il n'y a qu'un homme accoutumé à traiter très-légèrement les affaires, qui puisse le penser & l'écrire.

Nous ne finirions pas, s'il falloit suivre pied à pied le Censeur dans tous les écarts où son imagination le conduit. Bornons nous donc à cette dernière réflexion.

Il dit que (1) *présenter en faveur de l'Institut des Jésuites l'approbation des Evêques, & les éloges qu'ils en ont reçu,*

(1) Page 25.

c'est abuser du respect que doivent avoir les fidèles pour les sentimens de leurs Pasteurs. Où est donc le fondement de ce reproche, & quel moment choisit-il pour le faire ? L'instant où le Clergé de France assemblé vient de rendre deux fois le témoignage le plus authentique à l'Institut des Jésuites. Il n'y a qu'un homme accoutumé à appeller de tout comme d'abus, qui puisse en trouver dans l'avantage que les Jésuites veulent tirer de deux témoignages si unanimes & si respectables.

L'AUTEUR NE REPOND PAS AUX OBJECTIONS QU'ON LUI A FAITES.

Le sort des Jésuites est étrange. Se présentent-ils à un Tribunal pour défendre leur cause ? Le vengeur public conclut à la réjection de leur Requête (1). Gardent-ils le silence dans un

(1) Aix.

autre Tribunal (1) ? Le vengeur public leur en fait un crime, & le regarde comme l'aveu de tous ceux qu'il leur impute. Détruivent-ils dans des Ecrits imprimés les accusations formées contre eux ? On voit reparoître les mêmes accusations avec la même sécurité, que si elles n'avoient pas été pulvérisées ; ce sont autant de Prothées, qui ne prennent pas même une nouvelle forme pour se dérober aux reproches d'une ennuyeuse répétition.

On a démontré que les Constitutions des Jésuites n'étoient ni un secret d'Etat, ni un secret de Religion. Celui qui convient d'avoir lu nos Ecrits, qui n'a pas même besoin de l'avouer au public, tant il met d'humeur dans quelques pages de l'Ecrit auquel nous répondons, laisse à l'écart des raisons qui l'accu-

(1) Rennes.

blent , & se répète sans pudeur. Que faire à un homme qui se roidit contre la Raïson. Nous répéterons nous ? Ce feroit une chose inutile pour lui & fatigante pour les autres. Le confondre par un fait , c'est la seule ressource qui nous reste. Nous ne lui dirons donc pas pour la dixieme fois que nos Constitutions ont été présentées au Conseil de deux grands Rois, que le Parlement de Paris a dû en avoir une connoissance légale , puisque d'après les Conclusions de Messieurs les Gens du Roi qui supposent un examen & un rapport , ce Tribunal en a envoyé l'examen à l'Evêque de Paris & à l'Assemblée de Poissy , qu'elles ont été approuvées & enregistrées au Conseil Souverain des Pays-Bas. Nous nous contenterons de le renvoyer à toutes les bonnes Bibliothèques , à la plupart même des Cabinets des Curieux. Il les y trouvera

ces Constitutions tant cachées, c'est un fait que les plus anciens Catalogues des Bibliothèques attesteront. Nous demandons à présent où est le secret & le mystère.

Il n'y a qu'une chose sur laquelle il ne nous est pas possible de satisfaire sa curiosité, il veut qu'on lui montre des Loix qui n'existent pas, & il en a supposé dans son premier Mémoire dix fois plus que l'Empereur Justinien n'en a fait. Comme la curiosité est une maladie de l'esprit, nous laissons aux gens de l'Art le soin de la guérir : pendant qu'ils y travailleront, nous nous occuperons à empêcher que la maladie ne se communique.

On a vengé la mémoire de Laynès & d'Aquaviva. Refute-t-on nos moyens par des raisons plus solides ? Non : on se contente seulement de répéter » que » le fanatisme de Laynès, l'ambition

» démesurée d'Aquaviva , introduisi-
 » rent avec le despotisme spirituel un
 » amour défordonné de la domination
 » & des richesses , & frayerent le che-
 » min à des vues plus hautes , qu'il n'est
 » peut-être pas impossible de pénétrer »
 (1). Que répondre à tous ces mots qui
 cachent un sens plus mystérieux que les
 feuilles de la Sybille. Disons nous que
 le fanatique Laynès a été une des per-
 sonnes les plus distinguées de son siècle
 par sa science , son mérite , son humi-
 lité ? Ce seroit aux yeux de notre Auteur
 une preuve de fanatisme : qu'il a refusé
 la dignité de Cardinal ? Autre preuve
 de fanatisme : qu'il eut douze voix pour
 être Pape ? Si ce ne fut pas l'effet du
 fanatisme , c'en étoit la récompense.
 Il faut donc recourir à d'autres moyens ,
 opposons lui des témoignages qu'il
 puisse respecter.

(1) Page 11.

Le Cardinal de Tournon , dont les François respectent encore la mémoire , faisoit écrire à Laynez (1) qu'il connoissoit sa grande & inaltérable sagesse , sa prudence , ses saintes mœurs.

Le Cardinal Stanislas Hosius écrivoit lui-même à ce fanatique , qu'il n'y avoit rien de plus sûr , de plus salutaire , de plus prudent que ses conseils. (2)

Le Cardinal d'Ausbourg , Othon Truchses porta plus loin l'estime pour ce fanatique ; il le révéra pendant sa vie & après sa mort , & fit lui-même le panegyrique de ses vertus. (3)

(1) Tu pater summè observande , cujus magnam incorruptamque sapientiam , prudentiam & sanctos mores cognitos habeo. Ciaconius, Vitæ Pontif. Tom. III. Col. 511.

(2) Nec fidelius , nec salubrius , nec prudentius à quoquam alio quam à Paternitate vestrâ Consilium dari mihi posse persuasum habeo. Sacchin. Hist. Soc. Jes. Lib. VIII. Cap. Ult.

(3) Vide Sacch. ibid. num. 206 & 207.

Un homme si préconisé par les hommes de son siècle qui se connoissoient le mieux en mérite, doit-il passer pour un fanatique, parce qu'il plaît à un enthousiaste de lui donner cette qualité, en haine de son habit?

Il ne persuadera pas mieux au public qu'Aquaviva étoit un ambitieux, quoiqu'il le répète sans cesse. Où a-t-il donc trouvé des traces de cette ambition demeurée? Est-ce dans son amour pour les dignités Ecclésiastiques? Son illustre naissance les lui assuroit; & il y renonça. Est-ce dans son faste? Il vivoit comme le dernier de ses Religieux, oubliant ce qu'il avoit été, pour ne se souvenir que de ce qu'il étoit. L'Auteur que nous réfutons seroit bien embarrassé, si traduit à tout autre Tribunal qu'à celui de la Raison, on exigeoit qu'il produisît des preuves certaines de ce caractère & de ces projets ambitieux qu'il reproche har-

diment à l'homme le plus modéré & le plus humble de son siècle. Il n'auroit pour garant que des déclamations surannées qu'il copie. Opposons-lui un témoignage d'un autre poids; s'il le rejette, la Raison l'accueillera, c'est celui du Cardinal Duperron. Ce Général étoit, aux yeux de ce connoisseur (1) » un des premiers hommes, des plus prudens, des plus éloquens qu'il eût connus. L'Italie le sçait, disoit-il à Henri IV, & signamment la Cour de Rome, comme il a refusé l'Archevêché de Naples, que Clément VIII lui voulut conferer, pour vivre parmi ceux de son Ordre, comme l'un d'eux, sans train, sans suite, humblement, pauvrement, n'ayant près de soi que ceux qui sont absolument nécessaires à sa charge, lui fils &

(1) Montholon, Plaidoyer, pag. 492.

» frere des Ducs d'Attrie , qui ne pou-
 » voit rien moins esperer demeurant au
 » Monde , que d'être ce qu'est aujour-
 » d'hui le Cardinal Aquaviva , Archevê-
 » que de Naples , son neveu. «

Nous ne nous arrêterons pas à combattre la chimere que l'Auteur le plus chimérique , qui ait existé depuis l'amoureux de la Princesse du Toboso , n'ose pas produire lui-même au grand jour. C'est sans doute le projet de Monarchie universelle , qu'il ne seroit peut-être impossible , selon lui de pénétrer. Nous rappellerons seulement au Lecteur , le ridicule dont se sont couverts ceux qui en ont supposé le projet dans un des plus puissans Princes de l'Europe. Il en conclura sans doute qu'il est bien plus insensé de donner à un Religieux des vues si étendues. Laissons donc l'Auteur se battre tant qu'il voudra contre ce phan-

rome, & battons-le sur des faits plus intéressans. (1)

(1) L'Auteur semble avoir craint le ridicule que nous venons d'annoncer, & s'est corrigé à la page 110 de son Mémoire; mais s'il l'évite ce ridicule, ce n'est qu'en s'exposant à un blâme. Il veut bien ne pas croire que le Régime tend directement à la Monarchie universelle; mais après avoir tout examiné, événemens, mœurs des hommes, conduite soutenue pendant deux siècles, il croit avoir pénétré le secret des Jésuites. Ces hommes si *mystérieux*, qu'ils ont fait imprimer leur prétendu mystère; si *politiques*, qu'ils ont été les dupes des espérances qu'on leur donnoit, tendoient *vraisemblablement*, sans cette dernière catastrophe, à *s'emparer de la papauté*. Voilà une vraisemblance qui blesse tout à la fois l'esprit saint & l'esprit humain. Le premier ne préside donc pas à l'Élection du Chef visible de l'Eglise, comme les Catholiques l'ont cru jusqu'à ce moment; ou s'il y préside, il auroit bien sçu tout seul déconcerter des projets qu'on ne peut comparer qu'aux desseins de ceux qui bâtissoient la Tour de Babel. Quant à l'esprit humain, depuis cette folle entreprise des enfans des hommes, on n'en a pas imaginé une plus insensée. Nous laissons à décider au Lecteur si les Jésuites en sont les Peres, si ce n'est pas plutôt celui que nous réfutons.

L'Auteur renfermé dans un cercle étroit de raisons frivoles , dont il est impossible de le faire sortir , se répète toujours , sans jamais donner la moindre réponse à ce qu'on lui objecte. On lui a dit que les vivans ne pouvoient pas répondre des fautes des morts : Il revient à la charge & veut qu'on nous condamne sur des écrits que nous avons défavoués. Il est convenu dans son premier mémoire que *les motifs & les intentions ne sont pas du ressort des Jugemens humains* ; & dans celui-ci il les juge. On a détruit son système d'unité de sentimens , en produisant une foule d'Auteurs qui ont écrit d'une manière diamétralement opposée à celle de leurs Confreres. Ce moyen péremptoire ne le satisfait pas , mais il n'y répond rien.

Cependant , pour sa gloire , nous dirons que d'autres avoient imaginé ce système il y a plus d'un siècle.

On lui présente le decret d'Aquaviva contre le tyrannicide , il ne le trouve pas assez clair ; & pour le rendre obscur , il s'embrouille lui-même dans un canon du Concile de Constance. On lui dit que le Parlement de Paris s'en contenta en 1610 ; n'osant pas contester des lumieres à un Tribunal qui pourroit en communiquer à tous les Parquets du Royaume , il s'échappe en disant que ce n'étoit pas sans doute le même. Depuis quand répond-on à une difficulté par un *sans doute* ?

On lui démontre que la prétendue édition de Bussembaum de 1757 n'a jamais existé (1) ; il se tait là-dessus & va

(1) Il n'a pas toujours gardé le silence sur la non-existence de cette Edition. Tout Rennes fait que dans le tems où elle fit tant de bruit , il dit à quelqu'un très-respectable , qui ne l'a pas laissé ignorer , qu'il étoit persuadé que ce Livre n'avoit pas été réimprimé , ou que sa réimpression étoit l'ouvrage des ennemis des Jésuites. Il étoit d'accord pour la première

toujours en avant. Il donne aux Juges qu'il est chargé d'éclairer, cette édition idéale, comme un ouvrage réimprimé avec affectation. Il en forme même le dernier chaînon de la tradition constante & perpétuelle d'une doctrine meurtrière dans la Société.

Il se glorifie d'avoir dit aux Jésuites dans son premier rapport, que *s'ils n'ont pas hérité des principes des Jésuites Ligueurs, que s'ils enseignent les maximes du Royaume sur l'indépendance des Souverains & l'inviolabilité de leur personne sacrée, que s'ils ont abandonné le système d'une morale corrompue, il n'aurait pas de reproche à leur faire* (1). Nous avons fait tout cela; nous sommes prêts à le faire; il le fait, mais il feint de

branche de cet aveu, avec celui que Messieurs les Encyclopédistes ont très-bien nommé le *Scélérat obscur*.

(1) Page 713.

l'ignorer. Il y a 150 ans que nous avons fourni là-dessus des Déclarations. Nous en avons signé une en dernier lieu, de notre pur mouvement, & deux sur la demande de Nosseigneurs les Evêques assemblés & des Commissaires de Sa Majesté ; si ce n'est pas assez, qu'il nous dise donc ce qu'il faut faire ; il ne dépend pas des Jésuites que ce qui existe n'ait pas existé : ceux qui les ont précédés ont tort, ils l'avouent ; ceux qui vivent n'en ont aucun, le Censeur Breton en convient. Plus de 60 de leurs Auteurs ont écrit depuis 60 ans contre les maximes dont on leur fait un crime. Quelque Corps de l'Erat s'est-il si bien lavé des justes reproches qu'on pourroit leur faire dans ce genre ? Il y a bien peu de bonne foi dans les moyens que l'on prend pour nous détruire. Le Roi au nom, & pour les intérêts duquel on parle sans cesse, ne peut-il pas notifier ses suprêmes vo-

lontés sur notre sort , sans qu'il soit besoin de nous réduire à l'impossible , pour avoir l'air de nous proscrire sans blesser le droit des gens. Nous serons sans doute les victimes des formes , mais les Nations voisines n'en seront pas les dupes : comme il ne dépend pas de nous de l'empêcher , il ne nous reste que la ressource de la patience , & la consolation de confondre celui qui voudroit se faire un nom , en abolissant le nôtre.

L'AUTEUR EST INCONSIDERE' DANS
SES ALLEGATIONS.

N'avancez rien dans vos disputes , disoit un Philosophe à ses Disciples , si vous n'êtes pas en état de le prouver. Votre réputation en dépend. Il est fâcheux pour notre Philosophe moderne qu'il n'ait pas étudié à l'école de cet Ancien. Il ne se feroit pas exposé au désagrément de voir son Ouvrage déferé

au tribunal de la Raison comme un tissu d'allégations hardies ; & lui-même , comme un Ecrivain inconfidéré , qui fait douter de tout , à force de vouloir qu'on ne doute de rien sur sa parole. Quelques gens crédules, ou qui ont intérêt de croire , peuvent bien se laisser prendre à son ton avantageux, ou y applaudir. Mais la vérité ne perd jamais ses droits ; & dans le siècle le moins ami du vrai , il se trouve toujours quelqu'un qui la venge. Nous allons nous charger de ce soin pour certains faits ; un autre achevera l'ouvrage, ce seroit trop de besogne pour un seul.

Notre Auteur s'étant fait un système qui ne porte sur rien , a été obligé de l'échaffauder de pieces & de morceaux. Il vouloit prouver que l'Institut étoit vicieux , & il trouvoit continuellement

sur son chemin des Papes qui en étoient les approbateurs. Les autorités l'embarraçoient bien plus qu'il ne les respectoit. Il a donc fallu opposer des improbations à des approbations, & mettre le S. Siège en contradiction avec lui-même. Il l'a tenté; mais il n'y a pas réussi. Nous allons le faire voir : qu'on nous pardonne un peu de détail, il est inséparable de la discussion.

Nous prions le Lecteur de faire attention que l'objet de notre adversaire est d'interrompre la chaîne d'approbations que les Saints Peres ont donnée à l'Institut. Il dit (1) « que Paul IV voulut » abolir la perpétuité du Généralat; que » Laynez éluda ses ordres par une supercherie; qu'il désobéit en protestant » qu'il étoit enfant d'obéissance. » Il

(1) Pag. 22 & 23.

ajoute,

ajoute, « le fait est constaté dans la première Congrégation générale. » Consultons cette Congrégation, elle va nous apprendre ce qu'il faut penser de cette allégation. Paul IV, Fondateur des Théatins, vouloit porter les idées de sa Congrégation dans la Société. Il est naturel aux hommes d'aimer leur ouvrage, il avoit surtout à cœur de détruire la perpétuité du Généralat. La mort de Saint Ignace étoit une occasion favorable; mais par un de ces changemens qu'on n'explique que par les dispositions d'une Providence supérieure, tandis que les Jésuites étoient assemblés pour l'élection d'un Général, le Souverain Pontife leur envoya le Cardinal Pacecho, pour leur déclarer que Sa Sainteté souhaitoit qu'ils choisissent plutôt un Général perpétuel qu'un Général amovible. Les Peres profitant d'une si heureuse occasion, réunirent leurs suffrages sur le P. Laynez,

dans qui (1) les Historiens du tems reconnoissent la science alliée à la probité & à la prudence. Le nouveau Général alla avec les principaux de la Compagnie, saluer le Saint Pere, qui les reçut avec des larmes de joye. Dans la suite les anciennes idées revinrent à Paul IV. Il envoya le Cardinal de Trane aux Jésuites encore assemblés, pour les charger d'examiner si la perpétuité du Général étoit absolument nécessaire au bien de la Compagnie. Les Jésuites n'hésiterent pas à reconnoître cette nécessité, & leur suffrage là-dessus fut unanime. Mais en même tems ils protesterent qu'ils étoient enfants d'obéissance, prêts à se soumettre en tout aux ordres de Sa Sainteté. Voilà le fait tel qu'il est rapporté dans

(1) Jacobum Lainium, virum doctrinâ admirandum, probitate & prudentiâ Celebrem, Societatis præsidem Elegerunt. Ciaconius, *Vita Pontif.* Tom. III. Col. 720.

la première Congrégation à laquelle on nous renvoie. Où est à présent la supercherie ? Est-elle du côté de Laynez, ou du compte rendu ? Ce n'est pas un problème.

Pie V, successeur de Paul IV, voulut suivre le même plan (1). Voilà notre Chronologiste en défaut : entre Paul IV & Pie V l'Eglise a eu pour Chef visible Pie IV. Pour suivons à présent.

Nous avons vu que Paul IV avoit voulu faire les Jésuites Théatins, est-il étonnant que Pie V, qui étoit Dominicain, voulût les faire Jacobins ? On dit que les *Jésuites promirent tout & ne tinrent rien*. Il n'a pas pensé sans doute que S. François de Borgia gouvernoit alors la Compagnie, peut-être l'auroit-il un peu mieux traité en considération du culte qu'on lui rend sur nos Autels. S.

(1). Page 23.

François de Borgia ceda au Pape tout ce qu'il devoit, & en cedant il gagna tout ce qu'il vouloit. Les Jésuites respectèrent les ordres & les vertus du saint Pontife; & la consolation de rester Jésuites, fut le prix de leur soumission.

Pie V devint lui même le plus grand panégyriste de la Société. Ses éloges, que nous rougirions de rappeler dans des tems plus heureux, sont nécessaires dans celui-ci, pour instruire & pour confondre (1).

(1) Innumerabiles fructus quos benedicente Domino Christiano orbi Societas JESU, viros litterarum præcipuè sacrarum scientiâ, religione, vitâ exemplari, morumque sanctimoniâ perspicuos, multorum religiosissimos præceptores, ac verbi Divini, etiam apud longinquas & barbaras illas nationes, quæ Deum penitus non noverant, optimos prædicatores & interpretes producendo, felicissimè hætenus attulit, & adhuc sollicitis studiis afferre non desistit, animo sæpius revolventes nostro, &c. *Bull. Pii V. dat. III. Kal. Maii 1568.*

Après le pontificat de Grégoire XIII, que la Compagnie de Jesus révéra toujours comme son second Fondateur, Sixte V voulut faire prendre un froc aux Jésuites, & de Clercs réguliers en faire des Cordeliers. Ce Pape, d'un génie si étendu, & d'une volonté si absolue, qui avoit exécuté tant de projets, mourut sans avoir presque ébauché celui-ci : est-ce la faute des Jésuites s'il l'avoit conçu ? Pourroit-on avec justice les rendre responsables de cet ancien goût monachal, que deux grands Papes portèrent sur la Chaire de S. Pierre, l'un les vouloit blancs, l'autre les vouloit gris ? Ils ne pouvoient pas être tout à la fois ; ou successivement, Jacobins, Cordeliers & Jésuites..

Grégoire XIV, ennuyé de toutes ces idées de métamorphoses, prit l'avis des Cardinaux que Sixte V avoit assemblés

sur cette matiere, & déclara (1) que tous les projets de chapitres, d'habit, de chœur & de changement de nom étoient inutiles & préjudiciables. Il renouvela les approbations données à l'Institut par ses prédécesseurs Paul III, Jules III & Grégoire XIII, & confirma tous les points des Constitutions qu'on avoit eu quelques velléités d'infirmes. Une déclaration si solennelle fait oublier à l'Orateur Breton le respect qu'il doit à un Souverain, & au Pere commun de tous les Fideles. Irrité de trouver sur son chemin un protecteur des Jésuites qui le barre dans sa carrière, il le peint avec les plus noires couleurs. Grégoire XIV devient sous sa plume *ce Pape ligueur, qui consumma avec le despote Aquaviva,*

(1) Bull. Gregor. XIV. dat. IV. Kalend. Jul. 1591.

Ouvrage du despotisme & de la perpétuité du Généralat. C'est sous lui qu'il fixe l'époque de l'empire temporel dans la Société des Jésuites (1). Nous ne prétendons pas excuser la protection que Grégoire XIV accorda à la Ligue. Mais Sixte V. avoit-il été moins ligueur que lui ? Ne reste-t-il pas de Sixte V des monumens plus contraires aux droits & à l'indépendance de nos Souverains ? La prétendue impartialité qu'on nous avoit promise éclate bien dans le moment. Les titres odieux sont réservés à Grégoire XIV, parce qu'il a renouvelé la confirmation de l'Institut : ils sont épargnés à Sixte V, parce qu'il a écouté quelque projet de réforme. Si ce n'est pas une affectation, nous demandons de quel nom on peut appeller la préférence qu'on donne à un Pape sur l'autre, pour insulter à sa mé-

(1) Page 23.

moire sans nécessité. Reconnoît-on à cette humeur qui éclate sans sujet contre un Pape protecteur des Jésuites, le caractère pacifique qui doit distinguer l'homme public des hommes ordinaires?

Ne poussons pas plus loin nos réflexions, & continuons à suivre notre adversaire dans ses allégations inconsidérées.

Il met sur le compte de Grégoire XIV. la perpétuité de ce Généralat qui lui tient tant à cœur, tandis que ce Pape n'en a pas même parlé. Elle a toujours subsisté dans la Compagnie, & ce fut Paul V. qui l'a confirma. Que dira-t-il de ce Pontife? Il n'étoit nullement ligueur. Il déclara pourtant gratuitement « qu'il n'y
 » avoit que des esprits inquiets qui vou-
 » loient changer la perpétuité de cette
 » place, & introduire dans leur pays un
 » Commissaire ou un Visiteur perpétuel.
 » Changement, dit ce Pape, qui n'al-

» loit à rien moins qu'à rompre l'unité.
 » de cette Compagnie, & introduire le
 » trouble (1) ».

Voici une autre allégation sans preuve
 & contre la vérité. Clément VIII, dit
 cet Auteur (2), « voulut réformer le ré-

(1) Nonnulli inquieti Spiritûs, ad suam temeritatem promovendam perpetuitatem Præpositi Generalis dictæ Societatis, in illius Constitutionibus statutam, & perpetuo usu in dictâ Societate, quemadmodum & in Religione S. Dominici, sancitam & approbatam impugnare, atque immutandam fatagere veriti non sunt; & prætextu melioris gubernationis unitatem ejusdem Societatis scindere, nationum collectionem (quæ ingens gloria dictæ Societatis est) dissolvere, atque in partes misere dissecare, nec unam, sed multas Societates statuere cupientes, certum aliquod in suis regionibus caput, & ut vocant Commissarium, aut perpetuum Visitatorem statui desiderarunt, & forte desiderant; & multa alia nova, quæ quietem & tranquillitatem ipsius Ordinis perturbant, regularem disciplinam, Obedientiam, & illius Statuta labefactant, moliti fuerunt, &c. Bull. Pauli V. dat. 4 Septembr. 1606.

(2) Page 24.

» gime ; mais ce fut en vain qu'il or-
 » donna que les Assistants feroient chan-
 » gés tous les six ans , les Provinciaux
 » tous les trois ans , & que les Congrè-
 » gations générales feroient assemblées ».

Ce Pape n'ordonna rien en vain. Il voulut que les Assistants fussent changés , ils le furent ; que les Congrégations se tinssent , & on les a tenues. Ces faits domestiques , dont nous ne fatiguerons pas plus long-tems le Public , sont consignés dans l'Histoire. C'est-là qu'on auroit dû avoir recours , & on ne se seroit pas exposé au reproche d'avoir écrit inconsidérément. Quant au Provincialat triennal , les François en voyent tous les jours la preuve.

C'est donc sans fondement qu'on a voulu attribuer à Clément VIII des projets de réforme , pour former une chronologie de Papes méconitens de l'Institut. Les impressions qu'on voudroit donner

au Public dans ce gente , ne tiendront pas vis-à-vis du témoignage qu'il rendit à la Société. Voci comme ce grand Pape écrivoit à Henri IV , pour le porter à rétablir les Jésuites en France (1). « Votre

(1) Novit optimè Majestas Tua quanto studio atque ardore à nobis expetitur sit , ut in Regno isto Christianissimo , nobisque in visceribus Christi carissimo , fideles vineæ Domini operarii Clerici Societatis JESU retineantur , atque ubi opus est , restituantur. Sæpe enim hoc de genere ad te litteras dedimus , & in formâ Brevis & nostrâ manu sanè efficaciter scriptas. Ac licet adhuc in re hac eos sollicitudinis & sedulitatis nostræ fructus non perceperimus , quos maximè optabamus , quique merito expectandi videbantur , non tamen aut spe destituimur , aut minùs quàm solemus , de tuâ in nos perspectâ pietate nobis pollicemur ; immo verò tantò magis incendimur , ut hoc ipsum à te quantâ possumus contentione flagitemus. Urget enim nos caritas Christi , urget paternus erga Majestatem tuam amor & Regni istius amplissimi spiritualis utilitas , sic enim intelligimus ad Dei ipsius honorem & animarum salutem & ad tuam etiam regiam gloriam magnopere pertinere , ut religiosa Societas , de fide Catholicâ & Ecclesiâ Dei tam præclare merita à tuo isto Franciæ Regno

» Majesté fait avec quelle ardeur je de-
 » sire que vous reteniez dans vos Etats
 » les Jésuites, ces fideles ouvriers de la
 » vigne du Seigneur, & que vous les
 » rétablissiez dans les endroits où ils ne
 » sont pas. C'est la charité de Jésus-
 » Christ, notre affection paternelle pour
 » Votre Majesté, l'intérêt spirituel de
 » votre Royaume, l'honneur de Dieu,
 » le salut des ames, votre Royale gloire
 » qui vous pressent de ne pas exclure de
 » vos Etats une Société Religieuse, qui
 » a si bien servi la Foi Catholique &
 » l'Eglise de Dieu; mais plutôt de l'y
 » retenir avec bonté, comme elle y étoit
 » autrefois avec tant de fruit, & que
 » cette vigne féconde y jette de solides

ne excludatur; quin potius in eo, ut olim fa-
 luberrime factum est, & amanter retineatur,
 & ut vitis fructifera firmiter coalescat, *Litteræ*
Clement. VIII. in Hist. Societ. Part. V. pag.
 121.

» racines.

racines. » Ceux qui voudront bien lire cette Lettre, ne feront pas fans doute beaucoup de cas de l'allégation qu'elle détruit. Pour nous, loin d'en être fâchés, nous remercions l'Auteur de nous avoir fourni l'occasion de la produire.

Les projets de réforme qu'il attribue à Innocent X. & Innocent XIII. sont également faux, & nous prendrons le parti que les deux Pontifes prirent sur quelques plaintes portées à leur Tribunal ; ils les mépriserent : nous mépriserons à notre tour ce qu'on laisse entrevoir d'une mauvaise volonté, qui n'exista jamais. A l'égard de la Compagnie un intérêt plus pressant nous occupe, c'est l'affaire d'Innocent XI. Si l'on avoit pû prévoir qu'elle dût servir d'Apologie à la Société, on se seroit bien gardé sans doute d'en parler.

Innocent XI, vertueux, mais entier dans ses sentimens, protégea les Evê-

ques d'Aleth & de Pamiers dans l'affaire de la Régale. Tout le monde fait l'origine, le progrès & la fin de cette affaire. La Cour de Rome y prit part, mais celle de France n'en fut point déconcertée; & tandis que le Pontife & le Souverain étoient aux prises, les Jésuites sçurent ne s'écarter en rien de leur respect pour le Saint Siège, & de l'attachement pour les intérêts de leur Roi. Contraints par l'ordre du Pape de publier en France un Bref qui y avoit été supprimé, ils allèrent au Parlement rendre compte des Ordres qu'ils recevoient de Rome. Cette démarche leur mérita de la part de M. de Novion, Premier Président, & au nom de tout ce Tribunal respectable, des témoignages de satisfaction. Ils sont sans doute consignés dans les Registres du Parlement, mais ce n'est pas assez pour nous dans le moment; qu'il nous soit donc

permis de les inférer ici. Ils feront baïſſer les yeux de confuſion à celui qui éleve ſi fort la voix pour nous rendre ſuſpects à la Nation entière. M. de Novion dit aux Jéſuites que » c'étoit un bonheur » que le paquet venu de Rome fût tombé en des mains auſſi retenues que les leurs : qu'on ne ſurprenoit point leur ſageſſe, & qu'on ne corrompoit point leur fidélité ». A ces marques ſingulières d'eſtime ſe joignirent les éloges particuliers de tous les Magiſtrats.

La ſatiſfaction que les Jéſuites eurent de voir leur bonne conduite louée ne fut pas bornée à ce Tribunal. M. de Pint, Avocat Général au Parlement de Toulouſe, auquel ils avoient donné la même preuve de fidélité envers le Souverain, dit à cette occaſion, » nous ſommes perſuadés que ſans manquer au reſpect qu'ils doivent au Saint Siège, les Jéſuites ont toujours eu une

» fidélité inébranlable pour le service
» du Roi & de l'Etat.

Tandis qu'ils donnoient des marques si éclatantes de leur dévouement à leur Prince, les affaires se brouillèrent de plus en plus à Rome. Innocent XI. fit brûler par la main du bourreau, les IV. Articles de l'Assemblée du Clergé de 1682, & il ôta à nos Ambassadeurs les droits de franchise. Des hommes ennemis du Saint Siège laissèrent dormir quelque tems leur haine, & sacrifièrent leur Patrie à la satisfaction de nuire aux Jésuites. Ils les représentèrent au Saint Pere comme les seules gens qui inspiroient à Louis XIV. l'inébranlable fermeté qu'il montra dans cette affaire. Dans les premiers momens d'un ressentiment qu'on avoit l'art d'aigrir, Innocent XI. menaça de dissoudre la Société. Mais cette menace qui n'avoit pas d'autre principe, n'eut pas aussi d'autres sui-

tes. Faisons là-dessus une réflexion. Se seroit-on attendu à voir que dans l'instant où l'on fait les plus grands efforts pour nous rendre suspects à la Nation entière, on fût assez mal-adroit pour nous fournir l'occasion de rappeler le souvenir de notre plus grand attachement pour le Roi & pour l'Etat. Ne valoit-il pas mieux retrancher Innocent XI. de la courte Chronologie des Papes qu'on suppose avoir voulu réformer essentiellement la Compagnie, que de souffler en même-tems le froid & le chaud. La passion ne se décele jamais mieux, que lorsqu'elle est contraire à elle-même.

Benoît XIV. ferme la marche de cette suite de Pontifes que notre Censeur présente au Public comme autant d'Ange exterminateurs prêts à fondre sur la Société. S'il faut l'en croire, ce Pape avoit déjà tiré le glaive du fourreau, & il en juge par le Bref qu'il avoit

envoyé au Cardinal Saldanha. D'autres en jugeront autrement lorsqu'ils sauront que ce Pontife donna en faveur des Congrégations, une Bulle dans laquelle il fait le plus long & le plus flatteur éloge qu'il puisse de la Compagnie & de son Institut. Si sa complaisance pour le Roi de Portugal lui fit donner le Bref, dont on veut tirer avantage, il est à présumer qu'il s'en seroit repenti s'il avoit survêcu aux suites funestes qu'il a eues. Il est permis de le conjecturer du dernier Acte qu'il a fait de son autorité Pontificale; il signa la veille de sa mort le Décret des vertus héroïques du Pere Hieronimo, Missionnaire Jésuite, mort à Naples, dans ce siècle-ci. On ne détruit pas si légèrement un Institut qui forme des Saints. Cette raison paroîtra sans doute bien misérable à un Encyclopédiste, mais elle pourra faire quelque impression sur l'esprit d'un bon Chrétien.

A toutes ces allégations inconfidérées , on pourroit en joindre une infinité d'autres , mais il faudroit suivre pied à pied , l'Ouvrage que nous réfutons & nous n'en avons ni le tems , ni le courage ; faisons remarquer seulement deux faits , dont l'un est hasardé sans preuve & l'autre avancé contre la vérité. On dit (1) que le Pere Gueret fut condamné à mort , cela n'est point vrai. Si c'est par erreur , elle est grossiere ; si c'est par malice , elle est affreuse. Faire mourir au gibet celui qui est mort dans son lit , est une méprise un peu forte. Le fait hasardé regarde l'établissement des Jésuites dans plusieurs Villes du Royaume. Leur *Intrusion* (2) , dit l'Auteur , est violente dans la plûpart des Col-

(1) Page 102.

(2) Page 32.

lèges (1). Ne diroit-on pas à ce mot intrusion, qu'il veut parler de l'invasion des Vandales, ou de l'irruption des Cimbres & des Teutons. Il ajoute dans une note qu'on compte plus de trente Collèges qui *ont été établis par des Ordres surpris*. Il veut sans doute parler de ceux qui ne sont pas patenrés, & il appelle une *surprise* ce que

(1) Il ne paroît pas que ce soit-là le sentiment de Dupleix. Jugeons-en par ce trait de son Histoire du Règne d'Henri IV. » Tant de signalés » témoignages du Roi envers les Jésuites porteront plusieurs bonnes Villes à supplier Sa » Majesté de leur permettre d'appeller les Peres » de cette Société, & en fonder des Collèges » pour l'institution de la Jeunesse, & entr'autres, Reims, Poitiers, Amiens, Moulins, » Troyes, Nevers, Vienne, Rennes, Chartres, » Embrun, Sisteron, Béziers : outre les nouveaux Noviciats établis à Bourdeaux, Rouen » & Lyon, & une Maison Professe à Arles. Il » y a eu encore depuis plusieurs autres Villes » qui ont demandé la même permission, & la » plûpart l'ont obtenue. « *Dupleix, Hist. de France, Tom. IV. pag. 350.*

fait le Roi sans demander l'attache de ses *Gens*. Nous pourrions nous servir de ces Colléges non-patentés comme d'une preuve du peu d'usage que le *Confesseur fougueux* faisoit de la confiance de son Prince. Si les vues des Jésuites ne tendoient qu'à affermir leur Société, le Pere le Tellier auroit profité du tems où il *maîtrisoit Louis XIV.* & *tyrannisoit les Evêques*, pour faire patenter ces trente & quelques Colléges. Mais pourquoi la sollicitude Magistrale de notre Auteur s'étend-elle au-delà de son ressort. Si les trois Colléges qui sont dans sa Province sont patentés, il n'a rien à dire, & lorsqu'il porte plus loin ses attentions, c'est parce que la passion n'a point de bornes.

Quelqu'envie que nous ayons de finir un article, dont le Lecteur pourra être fatigué par sa longueur, s'il n'est un peu réveillé par les reproches que nous ve-

nous de faire à notre Adversaire : nous ne pouvons pas nous dispenser de venger la mémoire de Louis le Grand & des Prélats de son siècle. Nous le ferons en rendant au Pere le Tellier la justice qu'il lui refuse. Ses Anecdotes ont un goût de terroir qui se fait sentir aux moindres connoisseurs, & avertit du lieu où cet Ecclesiastique reçut une dernière éducation. Cette maison, aujourd'hui sincerement soumise à l'Eglise, ne retentissoit pas alors des louanges de ceux qui étoient les promoteurs de la soumission. Si c'est un crime de montrer du zèle en pareille occasion, le Pere le Tellier fut un grand criminel. Ses mœurs austères en opposition avec l'esprit tolérant du siècle ont pu fournir les couleurs fortes avec lesquels quelques Ecrivains ont peint le Jésuite ; mais il ne fut jamais le tyran du Clergé, ni les Evêques ses esclaves. Le Cardinal de

Rohan étoit-il donc fait pour recevoir des loix de quelqu'un, lui qui par sa haute naissance & ses éminentes dignités, en auroit imposé à tout le monde, si son cœur doux & généreux n'avoit préféré le plaisir de plaire à celui de dominer. Le Cardinal de Bissy, inférieur en naissance, mais égal en dignité à son Confrere, n'avilit jamais son nom ni son caractère, en rempant devant un Religieux. Eh ! quel outrage ne fait-on pas dans ce moment aux Prélats de France lorsqu'on les représente comme autant de petits Centurions recevant les Ordres d'un impérieux Dictateur.

Qu'on ne s'autorise pas des plaintes du Cardinal de Noailles ; personne n'ignore les motifs des dégoûts qu'il essuya du feu Roi. Nous pourrions les rappeler ces dégoûts, & honorer en même-tems la mémoire de celui qui eut la bonne foi d'en reconnoître la justice, &

d'en effacer le souvenir ; mais notre respect & notre reconnoissance pour la part que son illustre Maison veut bien prendre à nos malheurs , nous interdit cette maniere chrétienne de le louer. Nous nous bornerons à dire que c'est insulter à la gloire d'un des plus grands Rois du monde que d'oser dire de celui qui porta plus loin qu'aucun autre la représentation de la Majesté Royale , qu'il se laissa maîtriser (1) par un homme , *fougueux, audacieux, & aveuglé par son orgueil* ; & ne donner que de *bonnes intentions* au Monarque qui eut les vues les plus élevées & les plus étendues , n'est-ce pas effacer d'un seul trait de plume tout l'éclat de son regne ? Parleroit-on différemment du bon Charles VI, ou de quelques-uns de ces Rois que les Maires du Palais tenoient en tutelle.

(1) Page 27.

Voilà à quoi conduit nécessairement le système de nos Philosophes modernes. On est à leurs yeux sans esprit, sans génie, sitôt qu'on est religieux. La réputation finit là où la piété commence, & le Confesseur est toujours responsable des actions du Pénitent. Il a donc fallu que celui qui n'osoit pas se déchaîner ouvertement contre Louis XIV tombât cruellement sur le Pere le Tellier.

Le cruel Aristarque n'est guères plus réservé à l'égard de deux respectables Confreres de ce Religieux ; la réputation dont ils jouissent dans tout le Royaume, & l'estime qu'on a pour eux à la Ville & à la Cour, n'ont pu contenir sa bile. Il les traite avec un mépris capable de les deshonorar aux yeux de ceux qui les aiment & les admirent, si un triste suffrage de Province étoit de quelque poids. L'Ouvrage de l'un de ces Apologistes de la Société, n'est à

son avis qu'une déclamation (1). Reconnoît-on à cette définition injurieuse le pinceau doux & toujours fleuri, du Pere de Neuville. Reconnoît-on son cœur aux reproches qu'il lui fait, de vouloir rendre suspect au Roi le Corps entier de la Magistrature? Les Ecrits de son Confrere sont plus ménagés. L'intrépide Armorique a craint d'irriter le lion.

. *Ne rudis agminum.*

Laceſſat

*Tactu leonem, quem cruenta
Per medias rapit ira cædes.*

Mais la personne n'est pas mieux traitée, il en fait un *politique & un ultramontain* (2). Sur quels Mémoires a-t-il pu travailler? On seroit tenté de croire

(1) Pag 62 & 63.

(2) Pag. 93 & suiv.

qu'il n'a pris conseil que de son cœur, & qu'un peu de dépit a conduit sa plume. Les Apologies qu'on attribue à ces Peres ne sont pas si misérables, puisqu'il n'y a répondu que par des injures. Elles sont anonymes, parce que leurs Auteurs, quels qu'ils soient, n'ont pas eu la liberté de leur donner une publicité légale, & si ces *Ecrits sont dignes par-là de la censure & de l'animadversion publique*, quel traitement méritent donc les siens pour avoir paru sans nom d'Imprimeur, la Raison le décidera. Elle vient de voir à quel excès il a été inconsideré, il nous reste à lui déférer ses mauvais calculs.

L'AUTEUR EST FAUTIF DANS SES
CALCULS.

NOUS vivons dans le siècle des calculs : il n'est donc pas étonnant qu'ils pénètrent jusques dans le sanctuaire de

la Justice. D'ailleurs la science des nombres entre pour beaucoup dans le plan de la République de Platon; & sous ce rapport, le Censeur qui n'ignore rien, & qui prétend à tout, doit posséder supérieurement cette partie des Mathématiques. Suivons-le donc dans la carrière brillante qu'il nous ouvre. Il fait sans doute qu'un des moyens les plus sûrs pour trouver la vérité, c'est de la chercher son Barème à la main. Plein de cette confiance, il compte (1) cinquante & deux éditions de *Bussembaum*, & ne craint pas même de se tromper, en comprenant dans cette liste typographique l'édition de 1757, qui n'exista jamais. Passons-lui cette première faute. Il ajoute que, suivant un calcul qui ne doit pas paroître enflé, ces cinquante-deux éditions ont dû produire plus de

(1) Page 81.

dix mille exemplaires de *Bussembaum*. Nous convenons sans peine qu'il n'est pas exagéré, mais il faut convenir aussi qu'il est bien puérile. Dix mille exemplaires sur cinquante-deux éditions, ne donnent pas 193 exemplaires par édition. Où a-t-il donc fait son cours de Typographie ? Il faut que cet Ecrivain n'ait pas la première notion du commerce de la Librairie. La plus mince production, un compte rendu de Province, est tiré au moins à 1500 ; & nous espérons que l'ouvrage auquel nous travaillons dans ce moment, sera tiré à six mille, si le Public montre pour cette seconde Réponse la même satisfaction dont il a honoré la première. Voilà donc une seconde faute de calcul.

A cette erreur de soustraction, l'Auteur en joint une de multiplication. Il trouve dans les éditions différentes de tous les ouvrages cités dans les Affertions

dix-huit cens mille volumes ; & il ajoute qu'il n'y a peut-être pas autant d'exemplaires de l'Ecriture Sainte dans tout le Monde Chrétien. Il y a apparence que la Bibliothèque de notre Calculateur n'est pas extrêmement garnie de Bibles. Mais sans être Bibliomane , on peut avoir quelques connoissances des Cabinets d'Europe ; & un Littérateur n'est pas excusable d'ignorer que le célèbre Pensionnaire de Hollande, M. Paw , avoit trois cens exemplaires différens de la Bible entière , sans compter ceux des parties détachées. Apprenons - lui donc le fait , & ajoutons , pour sa plus grande instruction , qu'il y a près de quatre mille éditions de la Bible , & plus de huit millions d'exemplaires.

Comme cette découverte n'intéressera pas sans doute infiniment notre Calculateur , apportons-lui un autre exemple , auquel il aura l'air de prendre quelque

part, ne fût-ce que pour soutenir la réputation de Littérateur qu'il veut se donner. Tout le monde a entendu parler de ce fameux Anglois, adorateur d'Horace. Il s'en étoit fait un Cabinet de plus de huit cens éditions différentes. On en compte plus de deux cens qui ont été données depuis sa mort, ne les supposons toutes tirées qu'à deux mille, nous trouverons encore deux millions d'exemplaires d'Horace, & nous n'en paroîtrons pas plus surpris, que le Calculateur l'est des dix mille exemplaires de *Bussembaum*. Il faut convenir que si le calcul sert, comme nous l'avons dit, à trouver la vérité, il n'est pas étonnant que celui qui calcule si mal, ne l'ait pas trouvée.

L'AUTEUR EST INFIDELE DANS SES CITATIONS.

Toutes les infidélités réfléchies d'un Ecrivain ne découlent pas de la même

source, les unes partent de l'esprit, & les autres du cœur; les premières annoncent l'ignorance de l'Auteur, les autres décèlent son caractère, & toutes inspirent du mépris pour l'Ouvrage & pour l'Ouvrier.

La première Citation infidèle que nous releverons est du nombre de celles qui prennent leur principe dans l'ignorance. L'Auteur dit que » Paul III donna » des droits & des Privilèges aux Jésuites en mil cinq cens cinquante cinq; » & mil cinq cens cinquante-six, (1) » sans faire attention que ce Pape étoit mort en mil cinq cens quarante-neuf. Ceux qui sont plus versés que lui dans la science chronologique des Pontifes Romains, ont apperçu d'un coup d'œil cette erreur Bretonne, & ils n'ont fait qu'en rire; car on ne persuade pas aisément.

(1) Page 42.

aux hommes qu'un Pape, eût-il encore davantage aimé les Jésuites, soit ressuscité sept ans après sa mort pour leur donner des Privilèges. Voilà à quoi s'expose un Ecrivain lorsqu'il ne travaille pas d'après lui-même.

Passiez-lui cette erreur, Raison humaine, vous n'aurez pas certainement la même indulgence pour celle qui suit. Son cœur étoit d'intelligence avec son esprit, lorsqu'il l'a faite : elle tombe encore sur les grâces accordées aux Jésuites par le S. Siege. Il veut rendre les privilèges odieux, & pour y parvenir, il transporte la concession des privilèges au tems de la Ligue. Il fait plus, il veut qu'ils ayent été le prix des forfaits. On les accuse, dit cet Auteur impartial (1),
 „ d'avoir allumé pour les querelles
 „ des Papes le feu de la sédition & de

(1) Page 112.

» la révolte ; d'être entrés dans des ligue
 » & des conspirations contre les Rois ,
 » ce qui leur a valu des Privileges sans
 » nombre. «

Voilà d'abord des Papes qui ont à leur
 folde des boutte-feu , des conspirateurs ,
 des assassins des Rois , & qui les payent
 avec une monnoie bien idéale , des pri-
 vileges ; mais si ces privileges ont pré-
 cédé de long-tems la Ligue , que dira
 l'Ecrivain Breton pour son excuse ? qu'il
 ne le favoit pas ? il devoit l'apprendre ;
 qu'il n'a fait que rapporter ce que d'au-
 tres ont écrit ? il devoit le réfuter , il
 l'avoit même promis. Or , voyons s'il n'a
 pas le double tort ; de n'être point inf-
 truit , & de ne nous avoir pas défendu.
 La plûpart des Privileges des Jésuites leur
 ont été accordés par Paul III. & Jules III.
 dont le plus rapproché de la Ligue mou-
 rut plus de vingt ans avant qu'elle fût
 formée. Nous avons vû tout-à-l'heure le

premier de ces deux Papes ressusciter pour donner des privileges aux Jésuites ; le voici à présent avec son successeur , qui de peur d'être obligé de revenir de l'autre monde , accorde d'avance un salaire à ses émissaires ligueurs. En vérité , on ne tient pas à cela.

Les autres infidélités que nous allons relever sont un peu plus essentielles , & excitent un tout autre sentiment. Commençons par celles où il se permet de jeter un soupçon de cupidité sur les travaux apostoliques des Jésuites dans les missions. Il dit qu'on leur a reproché de n'en faire que dans des pays riches & d'un commerce abondant. Il cite (1) Balzac , *Institution du Prince* , *Liv. 8*. Remarquons d'abord que cet Ouvrage de Balzac n'a jamais été divisé en livres , mais en chapitres ; ensuite nous invi-

(1) Page 12.

terons le Lecteur à ouvrir le *Chapitre 8.* Il verra avec étonnement qu'il n'y est pas dit un seul mot des Jésuites, & que ce n'est qu'une satire indécente contre les Rois d'Espagne, dont Balzac dit : » Ils » ne veulent le salut que des Peuples du » Perou & de la Mexique ; il ne vient » pas une pistole en Europe qui ne conte » la vie d'un Indien, & qui ne soit le » crime d'un Catholique. » Il faut réver *Jésuite* pour en voir dans ce passage ; & si leur ami Armorique étoit si curieux d'en trouver dans Balzac, pourquoi n'a-t-il pas poussé ses recherches jusqu'au Chapitre suivant ; il y auroit trouvé l'éloge de ces Religieux, Directeurs de la conscience de Louis XIII.

Ne nous bornons pas à montrer l'infidélité d'une citation : effaçons par une autre, l'impression qu'elle auroit pû faire.

Un Auteur Protestant nous aidera ;
c'est

c'est la Popliniere (1). » Les Espagnols
 » contre l'avis des Jésuites & autres Ec-
 » clésiastiques qu'ils menotent avec eux ,
 » leur conseillant la douceur , *dit cet His-*
 » *torien* , n'ont dompté leurs Indes que
 » par force tromperies , & plus étranges
 » cruautés qu'on ne sçauroit croire. »
 Jusques-là les Jésuites n'étoient point les
 Capitaines de ces Catholiques dont parle
 Balzac. Voyons si comme Missionnaires
 ils n'ont pas mérité toute autre réputa-
 tion, que celle d'avoir été attirés dans ces
 contrées reculées par l'esprit de cupidité.
 Le même Historien , quoique Protestant ,
 l'apprendra à un Ecrivain Catholique.
 » En divers tems , & par toutes les Pro-
 » vines Chrétiennes , voir ès Indes ,
 » tant Orientales que d'Occident , les Jé-
 » suites ont engravé & fait bruire le nom
 » de leur profession par le mérite des

(1) Hist. de France; Livre 5. fol. 122.

» peines , hazards , & cruautés incroya-
 » bles qu'ils ont souffertes entre les bar-
 » bares pour le nom de Christ. (1) «

A la citation infidèle que nous venons de relever, & qui intéresse le Corps entier de la Société, l'Auteur en ajoute une autre qu'un secret dépit l'a sans doute empêché d'appercevoir, s'il ne l'a pas engagé à la faire. Il attribue au Pere Griffet l'ouvrage du P. Daniel & du P. Dorival (2). Il est peut-être le seul en Bretagne, qui ignore que le Pere Daniel est l'Auteur du Journal de Louis XIV, & le P. Dorival celui de l'Abregé : peut-être aussi ne l'ignoroit-il pas lui-même, mais cette erreur cadroit mieux avec son intention : ne cherchons pas à la pénétrer, & disons seulement que ce n'est ni par *ignorance*, ni par *oubli* ou *indifférence*, que

(1) Ibid. Liv. III. fol. 62.

(2) Pag. 93 & 96.

le P. Daniel a parlé si succinctement de l'assemblée du Clergé de 1682. La nature de son Ouvrage n'en demandoit pas davantage ; & communément cet Historien n'entre pas dans un plus grand détail sur les autres événemens du regne de ce grand Monarque. Les deux Jésuites que le Censeur Breton croit avoir pris en défaut en cette occasion, ont donné ailleurs tant de marques de leur zele pour la personne sacrée de nos Rois ; ils ont écrit si fortement sur cette matiere, soit dans leurs Ouvrages littéraires , soit dans leurs Livres de piété, qu'il y a mauvaise grace de les rendre suspects. Il ne doit pas même se flatter d'y parvenir ; & comment a-t-il pû en former le dessein au moment où il écrivoit (1). C'est un grand crime que de chercher à rendre suspect au

(1) Page 63.

» Roi le moindre de ses Sujets. «

En voilà assez pour établir que l'Auteur est infidèle dans ses citations. Voyons jusqu'à quel point il est téméraire dans ses défis.

L'AUTEUR EST TÊMÉRAIRE DANS SES DÉFIS.

Nous voici enfin arrivés à ce moment où il faut nous *laver de l'opprobre, dont les assertions nous ont publiquement couverts, si nous ne voulons demeurer atteints & convaincus sans retour* (1).

Forcés d'entamer une matière que tout nous sollicitoit à ne pas traiter, nous le ferons avec les ménagemens que la Religion, les bonnes mœurs & le respect dû à la Magistrature ont droit d'exiger & lieu d'attendre de nous. S'il en résulteroit quelques inconvéniens insépara-

(1) Pag. 83 & 84.

bles de la matiere qui en est l'objet ,
 n'en faites point tomber sur nous l'o-
 dieux, RAISON HUMAINE, rejetez-le tout
 entier sur celui qui nous force jusques
 dans le retranchement du silence , où
 nous nous étions réduits : accablez-l'en
 tout seul , il le mérite : c'est lui qui
 nous provoque , tantôt en nous flat-
 tant de l'espérance d'être disculpés, tan-
 tôt en nous frappant de la crainte de *de-*
meurer convaincus. Vous le voyez dans
 le même instant nous inviter adroite-
 ment à *demandeur justice* , à nous inscrire
 en faux contre les Commissaires du Par-
 lement , contre le Parlement même , si les
 assertions sont faussement imputées aux
 Auteurs de la Société. Vous le voyez en-
 suite nous intimider malignement , en
 disant qu'il n'y a personne dans le Royau-
 me qui ait l'audace d'avancer que ces
 extraits sont infidèles. Vous le voyez
 nous pousser le bras & nous retenir là

main, c'est ainsi qu'il se joue tour à tour de notre état.

Nous ne nous laisserons point effrayer par ce mot terrible, *audace*; & pleins de respect pour le Tribunal qu'on a surpris, nous saurons allier ce que nous lui devons, avec ce que nous nous devons à nous-même; de manière qu'il puisse en résulter notre justification, sans qu'il en reste la moindre tache sur un Corps, dont la Religion est plus exposée à être surprise en proportion des moyens que l'on employe, des occasions qu'on a tous les jours de la surprendre. Si les extraits sont infidèles, c'est parce que les premières mains qui ont été employées à cette collection, sont elles-mêmes infidèles, & ces mains nous les connoissons, elles ne tiennent point à la Magistrature. c'est sur elles que retombera la confusion, le Parlement de Paris n'aura qu'à

gémir de la mauvaise foi des hommes, & à se garantir davantage de leurs pièges : il connoîtra ceux-ci pour ne s'en plus servir, il nous plaindra pour nous justifier, il se rétractera pour se couvrir de gloire.

Animés de cette confiance, plus puissante mille fois sur notre cœur que toutes les invitations & les terreurs de notre Censeur, nous ne nous bornerons pas à dire que la plûpart de ces assertions ont déjà été prosrites dans des libelles qui se présentoient au Public sous le même jour : que les Tribunaux ont flétri par leurs Arrêts, & condamnés aux flammes ces libelles comme *diffamatoires, calomnieux & pernicieux au Public* (1); & que c'est notamment sur

(1) Arrêt du Parlement de Provence du 9 Février 1657, qui condamne au feu les *Lettres Provinciales*. Arrêt du Conseil d'Etat du 23 Septembre 1660. Sentence du Châtelet du 8.

celui qui parut au commencement de ce siècle (1) qu'un grand nombre de ces Affertions ont été calquées. Ce ne feroit point assez pour confondre notre

Octobre 1660, qui condamnent également au feu les mêmes Lettres, & les notes, additions & disquisitions de Guillaume Wendrock & Paul Irenée. Sentence de M. Achilles de Harlay du 10 Septembre 1669, contre la *Morale Pratique des Jésuites*, qui a été aussi condamnée à Rome & à Bruxelles.

(1) Il est intitulé » *Artes Jesuiticæ in sus-*
 » *tinendis pertinaciter novitatibus laxitatibus-*
 » *que Sociorum (quarum plusquam mille hic*
 » *exhibentur) S. D. N. Clementi Papæ XI.*
 » *Atque orbi universo denuntiatae per Chris-*
 » *tianum Aletophilum. Argentorati, apud*
 » *Kerckoven 1710.* » Dès l'an 1703 le Rec-
 teur de l'Université de Louvain en avoit con-
 damné la première édition qui ne contenoit en-
 core que » six cent soixante erreurs des Jésui-
 » tes dans la Morale, & l'avoit déclarée rémé-
 » raire, scandaleuse, offensive des oreilles
 » pieuses, perturbative de la paix publique,
 » remplie des mensonges, des injures & des
 » calomnies les plus grossières. Elle fut con-
 damnée à Rome le 4 Mars 1709. Huylenbroucq,
Indicationes Societatis Jesu, Gandavi 1711,
 pag. 334.

Adversaire & édifier nos Lecteurs.

Mais avant que d'entrer dans une carrière si vaste que nous ne ferons que parcourir, il est important d'annoncer qu'elle fera notre route, pour mettre de l'ordre & répandre quelque intérêt sur une matière aussi insipide : nous ne pourrions pas nous dispenser de discuter la question d'unité de sentiment dans la Société, & de rappeler sans ostentation les éloges donnés à ses Auteurs. Nous passerons de-là aux malignités, infidélités & falsifications des Extraits des Affertions. Tel sera le plan de notre discussion. Nous ne prétendons pas épuiser la matière ; à peine l'effleurons-nous. Ce soin est réservé à des mains plus habiles, qui ont & le fonds de lumières, & la ressource des Livres qui nous manquent. Mais en attendant qu'elles puissent la traiter en grand, nous en dirons assez pour édifier le Public,

justifier la Compagnie , & remplir d'indignation le respectable Tribunal , dont on a osé surprendre la vigilance.

Unité de sentimens & de doctrine.

L'Apôtre fouhaitoit , & tout le monde devoit désirer , que tous les Chrétiens pensassent la même chose & eussent la même façon de l'exprimer. Si cette unité si belle peut , & ne doit se trouver sur la terre que dans les choses que la Raison & la Religion nous enseignent ; il reste quantité d'autres objets problématiques sur lesquelles il est non-seulement permis , mais même avantageux , que la liberté d'esprit s'exerce : elle seule peut conduire à des découvertes utiles , & fixer les incertitudes des esprits par le conflit des génies.

Nous ne craignons pas de répéter ce que nous avons dit dans tous les tems. Il n'y a qu'une manière de penser

dans la Compagnie. De l'extrémité de l'Asie jusques aux dernieres bornes de l'Europe, dans l'Afrique comme dans l'Amérique, nous professons une même Foi, c'est celle de Jesus - Christ, nous n'avons qu'une même Doctrine, c'est celle de l'Evangile, qu'un même enseignement, c'est celui de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine. Voilà » *l'esprit qui anima les premiers*
 » *Jesuites, & qui vit encore chez nous,*
 » *& par la miséricorde divine nous espé-*
 » *rons ne le point perdre* (1).

A l'égard des autres questions abandonnées à la dispute des hommes, nous suivons ce qui paroît de plus conforme à la Raison & à l'expérience, & souvent dans ce genre on voit un Jésuite s'étudier à détruire ce qu'un autre a avancé. Si on connoissoit une route cer-

(1) Extraits des Affertions, Tom. I. pag. 184

raîne pour arriver à la vérité, les Jésuites prendroient tous la même. Mais au défaut de cet itineraire qu'aucun mortel n'oseroit se flatter d'avoir trouvé, chacun de nous va au même but, par les routes qui lui paroissent les plus propres à s'y conduire; & le bien public en est toujours le terme. Voilà ce qui a produit les *Guldins*, les *Grégoire de Saint Vincent*, les *Kirker*, les *Delana*, les *Scheiner*, les *Riccioli*, les *Deker*, & tant d'autres qui ont concouru en Europe avec la plus grande gloire, au rétablissement & à la perfection des sciences sublimes. Ils ne sont pas toujours d'accord dans les sentimens, mais ils le sont toujours dans les mêmes vûes: ils cherchent tous la vérité, & travaillent de concert pour l'utilité publique.

La même liberté se trouve dans les Auteurs qui ont traité les matieres problématiques

blématiques de Religion , (qu'on ne se scandalise point de cette expression , elle porte sur les matieres dont l'Eglise permet de disputer dans les Ecoles ;) eh ! qui ne fait que les sentimens de Molina ne sont point ceux d'Henriquez , que Vasquez ne s'accorde presque jamais avec Suarez , que Lessius est bien différent de Tiphaine ; que Sirmond & Petau ont eu des guerres scholastiques connues de tout le monde ; que Rebellus , Comitulus , Gonzalès , Gisbert , Antoine , & quantité d'autres défenseurs de la morale la plus sévere , ne s'accordent pas avec Escorbar , Fagundès , Bauri & quelques autres anciens Auteurs Jésuites , qui , à la suite de plusieurs Docteurs renommés dans leurs Universités , & des plus célèbres Dominicains & Franciscains &c. ont cru pouvoir tracer le plan d'une morale plus aisée.

Il y a donc de la supercherie , pour

ne pas dire de la mauvaise foi ; d'avoir pour ainsi dire timbré cette liste effrayante d'Affertions par un extrait qui présente au Lecteur *l'unité de sentimens & de doctrine*, afin qu'il se persuade comme de lui-même que ce qu'on va rapporter est le sentiment unanime de la Société. L'Unanimité est parfaite parmi nous dans ce qui regarde la foi, nous l'avons déjà dit, mais la liberté honnête est entière dans les recherches littéraires & problématiques. Tout ce que nos constitutions exigent, c'est qu'on ne pense, qu'on ne dise, qu'on n'écrive rien de contraire aux principes les plus reçus pour qu'on ne soit jamais une pierre de scandale. La Société eût-elle dans son sein le plus grand génie, elle le sacrifieroit, s'il pouvoit nuire au monde & la deshonor. La démission de *Postel* ne laisse point d'incertitude sur les dispositions constantes des Jé-

suites à rejeter de leur Corps les Génies singuliers, mais dangereux : ils s'en font honneur.

Eloges des Auteurs.

L'hommage qu'on rend à un Auteur par son Eloge peut bien être regardé comme l'effet de l'estime, mais il ne fauroit jamais être pris pour la preuve de l'adoption de son sentiment. C'est pourtant ce qu'on voudroit faire entendre dans l'Extrait des Affertions. Un homme qui a usé sa vie à composer des Livres peut bien recevoir quelques grains d'encens après sa mort. Bayle ne le trouvoit point mauvais ; il étoit surpris seulement que les Savans de la Société fussent presque toujours représentés dans leurs Eloges funebres comme des Saints. Il ne savoit pas que la science chez les Jésuites est un métier, comme chez les autres elle est un amu-

fement ou un état. Or le métier contient & gêne l'esprit, tandis que l'amusement ne lui impose aucun joug. Un Jésuite peut donc se sanctifier aisément, & un Savant d'amusement, s'écarter des voies du salut en donnant presque imperceptiblement dans le libertinage de croyance. Quant au Savant d'état, il est ordinairement plein de lui-même, & alors il domine les Souverains, comme Arétin; ou il ne voit qu'un peuple d'ignorans à ses pieds, comme Saumaïse. La vertu alliée dans les Jésuites à la Science, n'est donc pas un problème aussi difficile à résoudre que Bayle le croyoit, & si on peut juger des Jésuites qui sont morts par ceux que cette génération a connue, on peut assurer que les plus Savans sont ordinairement les plus vertueux. La vertu aimable du Cardinal Ptolemei, l'humilité profonde du Pere Benedetti, la naïve simpli-

cité des Peres Baltus & Oudin , ne sont
 pas encore effacées de la mémoire de
 ceux qui en ont été les témoins & les
 admirateurs. Si l'Esprit Saint ne nous
 ordonnoit pas d'attendre la mort des
 hommes pour les louer , n'applaudiroit-
 on pas à ce que nous dirions de ce pieux
 & Savant Ecrivain que nous craignons
 de laisser entrevoir de peur de blesser
 sa rare modestie. Nous convenons donc
 que les Catalogues de Ribadeneira ,
 d'Alegambe , & de Sotuel , contien-
 nent des Eloges donnés à la plûpart
 des Auteurs cités dans les Affertions.
 Si ceux qui en font les Rédacteurs ont
 cru en tirer avantage , on verra dans
 un moment qu'ils se sont abusés ; de-
 mandons leur auparavant ce que signifie
 cet *epiphonème* si souvent répété , *ce
 Ouvrage e : inscrit avec beaucoup d'elogess
 de l'Auteur dans les trois Catalogues des
 Ecrivains de la Société. Dans celui de Ri*

badeneira . . . Dans celui d'Alegambe . . . Dans celui de Souel (1). Je prends l'exemple illustre de Tolet , de la Compagnie de Jesus , Cardinal-Prêtre de la sainte Eglise Romaine , Probabiliste , fauteur de la simonie , de la confidence , du parjure , du mensonge , du faux témoignage , du vol , de la compensation , du crime de lèze-Majesté , du régicide (2) . Je vois l'epiphonème ordinaire à la tête de tous ces articles. Puis-je en faire un crime à la Société , & aux Panégyristes de ses Ecrivains , tandis qu'en parlant de l'Ouvrage même , qui a attiré ces imputations odieuses , saint

(1) Autor cum magnâ Autoris laude memoratus in triplici scriptorum Societatis Jêsu Catalogo. Apud Ribadeneiram . . . Apud Alegambe . . . Apud Souel. Extraits des Assertions. Tom. I. pag. 28 , &c.

(2) Voyez les Extraits des Assertions , Tom. I. pag. 28 , & les Vol. II. III & IV.

François de Sales écrivoit à un Evêque (1) : » en tant qu'Evêque, pour
 » aider à la conduite de vos affaires,
 » ayez le Livre des Cas de conscien-
 » ce du Cardinal Tolet, & le voyez
 » fort : il est court, aisé & assuré » :
 » tandis que le Cardinal du Perron,
 qui sollicitoit à Rome l'absolution
 d'Henri IV., écrivoit à ce Grand
 Roi (2) : » Comme en cette occasion,
 » Sire, nous ne pouvons sans sacrilège
 » vous céler la bonté incroyable du
 » Pape, & la tendre & paternelle affec-
 » tion qu'il a montrée à l'endroit de
 » Votre Majesté, laquelle a été si
 » grande qu'elle nous a tiré à son exem-
 » ple les larmes de joye & de passion ;
 » ni vous dissimuler les continuels offi :

(1) Epîtres, Liv. I. Ep. XXXIX.

(2) Du Perron, Œuvres Diverses, pag. 859.
 Edit..

» ces de ses illustres Neveux, qui ont
 » merveilleusement servi à cultiver &
 » faire fructifier la bonne volonté de
 » Sa Sainteté : aussi certes, serions-
 » nous coupables d'une extrême ingra-
 » titude, si nous n'y inférions un té-
 » moignage particulier de la façon dont
 » Monsieur le Cardinal Tolet s'y est
 » conduit, qui est telle, qu'elle mérite
 » d'être gravée éternellement en la mé-
 » moire de Votre Majesté : car outre ce
 » qu'il a renoncé à toutes considérations
 » humaines, pour embrasser l'équité
 » & la justice de votre cause, qu'il a
 » fermé les yeux à l'obligation naturel-
 » le de son Prince, de sa Patrie, de
 » ses Parens; qu'il a foulé aux pieds
 » toute sorte de menaces, de pro-
 » messes & de tentations; il a encore
 » pris tant de peine, & de corps &
 » d'esprit pour cette négociation, que
 » nous nous étonnons qu'il n'ait suc-

» combé sous le faix , combattant tantôt
 » par Ecrits , tantôt par Conféren-
 » ces ceux qui étoient contraires ,
 » remuant & animant ceux qui étoient
 » stupides ; & en somme portant cette
 » affaire avec un tel zèle & une telle
 » fermeté, que Votre Majesté n'eut
 » sut espérer tant de preuves , pour
 » ne point dire tant de chef-d'œuvres
 » & de miracles du plus affectionné &
 » courageux de tous ses serviteurs. Cho-
 » se certes qui a apporté beaucoup de
 » réputation à notre poursuite , à cause
 » de l'excellence de sa Doctrine, qui re-
 » luit par toutes les parties du monde,
 » & pour l'intégrité de sa vie, qui est si
 » exemplaire & irrépréhensible , que
 » l'envie même n'y sauroit trouver à
 » calomnier. Cela, Sire, se doit comp-
 » ter entre vos bonnes fortunes, s'il est
 » permis d'appeller de ce nom les prof-

» pèrités qu'il plaît à Dieu vous en-
 » voyer, de voir que vos vertus no-
 » obstant tant d'obstacles, ayent fait
 » une telle impression en son esprit, &
 » que vous ayez ajouté à vos autres
 » conquêtes celle d'une ame non-seule-
 » ment ornée de tant de savoir & de
 » piété, mais même si généreuse & si
 » héroïque. Nous n'avons trouvé ni
 » conceptions, ni paroles suffisantes
 » pour l'en remercier dignement, étant
 » toute notre industrie bien loin au-
 » dessous d'une si extraordinaire obliga-
 » tion.

Après des témoignages si éclatans,
 les réflexions sont inutiles ; il est seule-
 ment humiliant pour la Nation Fran-
 çoise que l'année dernière ait vû pour
 la première fois brûler les Ecrits d'un
 homme, à la mort duquel Henri IV.
 avoit donné des larmes, & toute la

France des regrets (1). Peut-être en aura-t-elle encore de plus grands à la vue des infidélités que nous allons mettre sous ses yeux, & auxquelles elle s'est laissée surprendre.

Malignité des Affertions.

LE principe une fois établi dans les Affertions, que chez les Jésuites il y a unité de doctrine, & que cette unité y est commandée par les Loix ; on présente deslors au Public les Extraits des Affertions, comme la démonstration que les Jésuites n'ont jamais été & ne sont que des hommes livrés au Probabilisme le plus outré, pour favoriser la cupidité contre la Loi, qu'ils substituent la raison à la Divinité ; & que par un pré-

(1) Henri IV lui fit faire un Service solennel dans tout le Royaume, & y assista lui-même dans la Cathédrale de Rouen.

tendu péché philosophique, ils anéantissent les idées primitives du premier Être, & les hommages qui lui sont dûs. On nous les représente comme des hommes qui ont voulu plonger le monde dans l'ignorance invincible du bien, & tranquilliser les consciences erronées. Introduits dans l'Eglise, selon nos ennemis, pour la détruire, on nous fait passer pour les partisans de la Simonie & de la Confiance : nous n'enseignons que le Blasphème, le Sacrilège, la Magie, le Maléfice & l'Astrologie. L'Irréligion est notre cri de guerre ; & pour l'établir, nous sommes Idolâtres en Chine & au Malabare ; libertins d'esprit, nous autorisons la corruption du cœur ; nous sommes les Docteurs de l'impudicité : pour voiler tant de crimes, nous autorisons le Parjure, la Fausseté, le Faux témoignage ; & pour jouir de l'Impunité, nous formons les

Juges

Juges à la prévarication. A l'abri de ces Loix scélérates, le Vol, la Compensation, le Péculat, deviennent des arts d'industrie; l'Homicide, le Parricide, le Suicide des vertus. Le crime de lèze-Majesté & le Régicide le comble de l'héroïsme. Voilà, en peu de mots, l'explication de la Table qu'on trouve au premier volume des Affertions (1).

Que dire à cela? Que si tel est le système des Jésuites, les Diagoras, les Vanini, les Hobbes, les Spinoza, les Toland, n'ont été que des âmes pusillanimes vis-à-vis d'eux; qu'en France & dans le Monde entier il faut allumer des bûchers; & dissiper jusqu'aux cendres de cette race impie. Mais aussi que faire, si les Rédacteurs des affertions en ont imposé aux Magistrats & au Public par cet affreux tableau? Pardon-

(1) Page 18.

ner ; c'est le cri de la Religion, c'est la vertu du Chrétien, c'est le parfait héroïsme. Mais obligés de nous défendre contre tant d'horreurs, nous dirons seulement qu'il y a de la malignité dans les assertions ; malignité, dont les Rédacteurs n'ont pas même senti l'absurdité ; parce qu'ils auroient vû que si une République d'Athées vertueux est une chimere, un Corps de scélérats qui durent depuis plus de deux siècles, est également impossible ; que ce Corps de scélérats a toujours eu un trop grand nombre d'hommes saints inscrits dans les fastes de l'Eglise, & célébrés par les éloges des Nations, pour que ces crimes aient pû se cacher ; que ce Corps littéraire a toujours eu à sa tête des génies intacts. Les Maldonat, les Fronton-Duduc, les Sirmond, les Pétau, les Ptolémei, les Benedetti, qui n'auroient jamais cédé à ce torrent d'ini-

quité ; que les ouvrages sortis de cette République littéraire ont eu trop de réputation, pour qu'on se persuade qu'ils ont été infectés de toutes ces erreurs : que son enseignement public par toute la Terre, toujours applaudi, malgré les fautes de quelques Particuliers, qui ont été prosrites, est une apologie complète & sans réplique, devant laquelle toutes ces imputations s'évanouissent aux yeux des gens judicieux ; qu'enfin la situation où les Jésuites se trouvent encore actuellement chargés de la Pénitencerie de Rome & de la direction de la conscience de plusieurs Souverains, forme un contraste singulier & un problème difficile à résoudre.

Prétendrons-nous donc que tous les Ecrits des Jésuites sont sans reproches ? non. Nous avons même avoués que quelqu'uns avoient été légitimement condamnés : ce sont des Hommes &

non des Anges qui les ont faits ; il faut donc qu'ils se ressentent de la foiblesse de l'esprit humain ; mais ce qui fait l'éloge des Jésuites , c'est que les Ecrivains de leur Corps qui ont erré , n'ont jamais eu de sectaires , & que chez eux les erreurs ont toujours péri avec l'homme , & souvent avec le jour qui les vit naître.

Nous nous plaignons seulement de la malignité des Rédacteurs des assertions qui , se taisant sur quantité d'Auteurs sans reproche , font disparoître tout ce qu'il y a de bon dans les Ecrits de quelqu'autres , pour n'en produire que les défauts ; nous nous plaignons qu'ils se soient permis d'intervertir l'ordre des tems , & de supposer des approbations qui n'ont jamais existé. C'est ainsi que l'édition imaginaire de *Bussembaum & Delacroix* de 1757, paroît dans les quatre volumes des assertions pour

servir à la chaîne traditionnelle d'années ; & que l'apologie pour les Casuistes est mise au rang des ouvrages approuvés par les Supérieurs de la Société, quoiqu'il soit constant que cet ouvrage n'a jamais paru avec leur approbation. Nous nous plaignons qu'ils aient empoisonné quelques mots écrits avec simplicité & entendus sans scandale ; c'est ainsi que la mémoire du P. Oudin & du P. de la Sante est déshonorée. L'une & l'autre est trop récente, pour qu'on puisse regarder le premier de ces Ecrivains comme un fauteur d'Irreligion, & le second comme un Régicide. On les en accuse pourtant, l'un sur un (1) purisme de latinité, & l'autre, dont nous n'avons pas besoin de rappel-

(1) L'expression qu'on relève dans le S. Oudin est *Histrioniam agere*.

ler aux François la candeur & la vertu, est mis au rang des criminels de lèze-Majesté, pour avoir dit qu'on avoit appelé Henri IV *le Navarrois*. La réserve *parcie invidioso nomini*, auroit bien dû lui sauver cette ignominie.

Nous nous plaignons que les usages licites & autorisés dans les Etats Chrétiens nous soient reprochés comme des erreurs dangereuses, dont on nous fait les peres, quant à peine elles sont connues de nous. Donnons-en deux exemples pris dans la foule. Dans les Extraits des Assertions, Tom. III, p. 71, on fait un crime à Hurtado d'avoir dit (1) que

(1) 1^o. Est difficultas an actus Conjugalis ante benedictiones nuptiales sit licitus Sancius Navarrus docent non esse illicitum; & merito quia quamvis Trid. Sess. 24. de matrim. cap. 1^o. Suadeat & hortetur, ne habeatur ante dictas benedictiones nullibi tamen prohibetur.

l'acte conjugal n'est pas illicite avant la bénédiction nuptiale. Puisqu'on étoit assez ignorant pour ne pas savoir les usages de certains pays Catholiques & les droits à cet égard, on devoit être assez soigneux de sa réputation pour s'en instruire. Il ne falloit qu'ouvrir Pontas, au mot *Devoir conjugal*, on y auroit vû que c'est son sentiment, & le sentiment constant des Docteurs. Il cite Navarre, le Cardinal Cajetan, Angelus de Clavasio, Dominique Soto, Diegue Covarruvias, Sylvester de Prieras, & plusieurs autres, auxquels il ajoute le Cardinal Tolet qui soutient la même opinion, & la prouve par le Concile de Trente, qui se contente seulement d'exhorter les nouveaux mariés à ne consommer leur mariage qu'après avoir reçu la bénédiction du Prêtre, sans leur en faire une défense positive & absolue.

Le second exemple est celui du Pere Antoine. Les Rédacteurs des Affertions (1) l'ont inscrit dans leur fatale Liste, sans sçavoir qu'ils y engloboient Pontas (2). Antoine décide qu'un accusé qui n'est pas interrogé légitimement ou juridiquement, n'est point tenu de confesser son crime, qu'il peut éluder les interrogations du Juge, en évitant néanmoins de mentir. Pontas propose le même cas au mot *Accusé*, & il décide « que si le Juge a procedé contre » l'accusé, & l'a interrogé sans observer les regles que le droit veut qu'on

(1) Affertions, Tom. III. pag. 240.

(2) Si reus non interrogetur legitime, seu juridice, non tenetur fateri suum crimen, sed potest judicem eludere, absque tamen mendacio, quia judex non habet jus interrogandi, nec obligandi reum nisi cum procedit juridice. Antoine. Affert. T. III. pag. 240.

» observe dans les jugemens criminels,
 » l'accusé n'est point obligé de recon-
 » noître le Juge pour son supérieur lé-
 » gitime, & par conséquent de lui obéir,
 » parce que le Juge n'est censé supé-
 » rieur légitime d'un accusé, qu'en ob-
 » servant les regles que les Loix lui
 » prescrivent dans les procédures &
 » dans les jugemens qu'il rend. D'où il
 » s'ensuit que cet homme n'étoit donc
 » pas obligé sous peine de péché mor-
 » tel, de déclarer la vérité au Juge en
 » ce cas, quoiqu'il ne lui fût pas per-
 » mis de la lui celer par le mensonge. »
 Cet Auteur appelle en garant de sa dé-
 cision S. Thomas, les Jésuites n'ont,
 dans cette question, qu'une même doc-
 trine avec l'Ange de l'école & Pontas :
 pourquoi donc en porte-t-on des juge-
 mens differens ?

Nous nous plaignons qu'ils se soient

fervis des circonstances pour reproduire des erreurs obscures & oubliées, & les ériger comme en trophées sur la ruine des Jésuites. Telle est l'affectation qu'on montre dans les Affertions, en s'étendant avec tant de complaisance sur la question de l'Ignorance invincible. La passion a aveuglé les Rédacteurs au point de les empêcher de voir que ce qu'ils reprennent dans les Jésuites de Bourges, est appuyé par un Jugement d'Alexandre VIII. Le Pape a condamné la proposition qui dit que l'ignorance invincible du droit naturel n'excuse point de péché. Les Jésuites de Bourges n'ont donc pas eu tort d'avancer que l'ignorance invincible, même du droit naturel, excuse l'homme du péché (1).

(1) Voici la proposition condamnée par Alexandre VIII. *nemo est de tur ignorantia in-*

C'est sur le fondement de la décision du même Pape que le P. Bougeant a avancé dans son Catéchisme, ce que les Rédacteurs relevent. En le rapportant ici, nous ferons d'une pierre deux coups. Nous mettrons le Public en état de juger de l'accusation intentée contre ce Jésuite (1), & nous rappellerons une seconde fois à notre Censeur Breton que nous avons des Catéchismes. « S'il » est nécessaire, dit le P. Bougeant, » que l'action du péché soit libre, il » est donc nécessaire aussi que le pé- » cheur sache que l'action qu'il fait est

vincibilis juris naturæ hæc in statu naturæ lapsæ operantem ex ipsâ non excusat a peccato formali.
Voici la proposition des Jésuites de Bourges:
Invincibilis quidem ignorantia eam (libertatem) tollit penitus, sed simul excusat hominem à peccato, etiam si de jure naturali foret. Assertions, Tom. II. pag. 56.

(1) Assertions, Tom. II. pag. 15.

» un péché. Car sans cette connois-
 » sance, il n'est pas censé avoir une
 » volonté libre de pécher. » A cette
 demande le P. Bougeant fait répondre :
 « Cela est vrai, & c'est ce qui fait que
 » l'ignorance même du droit naturel
 » excuse *quelquefois* du péché. Mais on
 » doit bien remarquer que pour que
 » l'ignorance excuse du péché, il faut
 » qu'elle soit tout-à-fait involontaire
 » & invincible. Car si on n'ignore ses
 » devoirs, que parce qu'on a volontai-
 » rement négligé de s'instruire, comme
 » Achab, qui ne vouloit point consul-
 » ter le Prophète Michée, parce que,
 » disoit-il, ce Prophète ne lui annon-
 » çoit que des malheurs, l'ignorance
 » alors n'excuse pas le pécheur. Il n'y
 » a que l'ignorance invincible qui ex-
 » cuse le péché; & il n'y a d'ignorance
 » invincible, que lorsqu'on n'a pas pû
 » s'instruire,

» s'instruire , & qu'on ne peut pas même
 » soupçonner que l'action qu'on fait
 » soit défendue ».

Nous ne finirions pas si nous voulions marquer ici toutes les propositions sur l'ignorance invincible , qu'on a eu tort de mettre au nombre des Affertions dangereuses & pernicieuses. Les actes théologiquement indifférens, c'est-à-dire , qui ne méritent ni une gloire éternelle , ni un supplice éternel , comme l'aumône donnée à un pauvre , ou le témoignage rendu à la vérité par un infidèle , & le Probabilisme tel qu'il est reçu dans les Ecoles Catholiques , exigeroient des détails immenses , auxquels nous ne pouvons , ni n'avons jamais eu l'intention de nous livrer. D'autres mains plus habiles , ainsi que nous l'avons déjà dit , se chargeront sans doute du soin de couvrir d'une confusion pleine & entière ceux qui ont trompé la

Justice & le Public. Nous dirons seulement que pour juger des Affertions si abondantes sur ces matieres , nos Lecteurs n'auront qu'à se rappeler , (& nous les en prions très - instamment ,) que Grégoire XIII (1) a condamné cette proposition : *que comme toute mauvaise action mérite l'Enfer , aussi toute bonne action mérite le Ciel ;* que le Concile de Trente a frappé d'anathême (2) ceux qui diront que toutes les actions faites avant la justification sont des péchés ; & qu'Alexandre VIII a condamné la proposition qui enseigne qu'il n'est pas permis de suivre une opinion probable ,

(1) Sicut opus malum ex naturâ suâ est mortis æternæ meritorium , sic bonum opus ex naturâ suâ est vitæ æternæ meritorium. Gregor. XIII. Propos. 2. Baii.

(2) Si quis dixerit opera omnia quæ ante justificationem fiunt , quâcumque ratione facta sint , verè esse peccata Anathema sit. Concil. Trident. Sess. 6. Can. 7.

ou la plus probable entre les probables (1). En suivant la règle des contradictoires, nos Lecteurs verront aisément ce qu'il faut retrancher de ce Recueil infidèle, qui met les actes indifférens, & tout le probabilisme au rang des Affertions dangereuses & pernicieuses. Cette règle conduira même ceux qui sont instruits, à la connoissance certaine des mains qui ont travaillé à cette compilation. Tel est le guide que nous proposons aux personnes, que quatre volumes de propositions ont effrayées. Si on l'avoit suivie, le premier & une partie du second volume auroient été réduits à bien peu de pages; mais ce n'étoit pas l'intention des Rédacteurs.

(1) Non licet sequi opinionem probabilem, vel inter probabiles probabilissimam. Alexand. VIII. Prop. 3.

Nous avons donc raison de nous plaindre, mais nous n'avons pas encore cessé de le faire.

Nous nous plaignons qu'après tant d'écrits qui ont vengé la Morale des Jésuites, on ose employer le nom respectable de la Justice, pour faire revivre contre nous toutes les calomnies anciennes & modernes.

Toutes ces plaintes sont légitimes, & il n'y a que les Jésuites au monde à qui on puisse faire impunément de pareils torts ; mais ils ne sont rien en comparaison de ceux dont il nous reste à nous plaindre. On connoîtra l'excès de la haine de nos adversaires aux infidélités qu'ils se sont permises, en compilant les extraits des Affertions.

Infidélité des extraits d'affertions.

Nous appelons *infidélités* ces ponctua-

nous artistement ménagées , pour faire
 disparoître les Auteurs qui ne sont pas
 Jésuites , & charger la Société seule de
 mille opinions accréditées avant qu'elle
 fût au monde. Le texte de Salas nous en
 fournira un exemple ; on en a supprimé
 Conrad, Docteur de Tubinge , Sayr , Bé-
 nédictin Anglois. Si on a nommé Henri
 de Gand , ce n'est que parce qu'on l'a
 pris pour Henriquez , Jésuite , comme
 nous le verrons bientôt après. N'est-ce
 pas une infidélité que de mutiler ainsi les
 autorités , pour jeter tout l'odieux d'une
 proposition sur les seuls Jésuites ? Et cette
 sorte de mauvaise foi est répétée plus de
 deux cens fois dans les quatre volumes
 des assertions. Qu'on tienne même pour
 certain , & on ne se trompera pas , que
 presque partout où on verra des points ,
 ce sont autant d'infidélités. On jugera de
 celle-ci en comparant le véritable texte
 de Salas avec celui des assertions ; nous

avons placé exprès l'un & l'autre au bas de la page (1).

Nous appellons *infidélités* ces traductions encore plus mauvaises que le texte , où lorsqu'on n'a pas passé sous silence les Auteurs , on les dénature , on les ressuscite après deux ou trois siècles , afin qu'ils grossissent la cohorte des noms & des sentimens odieux qu'on prête à la Société.

(1) *Texte de Salas, Tom. I. Tract. 8. Sect. 7. pag. 1208.*

Mihi tamen magis placet Sententia Henrici, quodlib. 4. quæst. 33. Conrad. de contractib. quæst. ultim. con 2. casu 2. Vasques disp. 61. cap. 8º. & Anton. Peres. certam. 10. Schol. num: 66. & Sayr. infrà docentium homini imperito, &c. Salas, Tom. I. Tract. 8. Sect. 1. pag. 1208.

Texte des Affertions, Tom. I. pag. 32.

Mihi . . . magis placet Sententia Henrici . . . Vasques . . . Anton. Perez . . . docentium homini imperito, &c.

Le même texte de Salas nous en fournit la preuve (1). On confond dans la traduction des assertions *Henri de Gand*. Auteur des *Quolibets Théologiques*, avec Henriquez, Jésuite. Cet Henri, dont il s'agit dans le texte de Salas, étoit mort en 1293, il a donc fallu le faire revivre trois siècles après, & lui ôter sa fourrure pour en faire un Jésuite. Ce n'est pas la seule métamorphose que les Rédacteurs se permettent, du Franciscain *Ovandus* ils en ont fait l'Ignatien *Oviedo*. Cette erreur, quoique moins fréquente que celle qu'on a d'abord remarquée, est assez souvent répétée, & suffit pour faire juger du degré de confiance qu'on doit mettre dans la fidélité des assertions.

A cette mauvaise foi les Rédacteurs en ajoutent une autre (1) qu'ils ne nous pardonneront pas si nous en étions capa-

(1) Assertions, Tom. II, pag. 30.

bles. C'est toujours Salas que nous apportons en preuve , Dieu a permis qu'un seul de ses Livres nous fournit le moyen d'accuser les Rédacteurs de trois sortes d'infidélités. Ce Jésuite ayant poussé trop loin sa métaphysique sur des cas de conscience possibles , en avoit imaginé un ridicule qu'il supprima de ses Ecrits avec tant de promptitude , qu'il n'en auroit pas resté de vestige , si quelques Exemplaires que l'on a conservés , n'eussent échappé à ses recherches. Ce Religieux examinoit dans ce cas de conscience si on pourroit regarder comme valide le mariage d'un Religieux qui auroit une véritable probabilité d'une révélation par laquelle Dieu le dispenseroit de la loi commune. Gregoire Esclapés , ce premier compilateur d'affertions , malgré son acharnement contre les Jésuites , avoit eu au moins la bonne foi d'avouer que ce texte ne se trouvoit pas dans tous

les Exemplaires de la premiere édition ; mais seulement dans quelques-uns , & jamais dans les éditions postérieures. *Las quales palabras no se hallen en todos los tomos de la primera impressiõ , sino solo en algunos , y en ninguno de las demas impressiões* Malgré cet aveu le Docteur D. Juan del Aguila , qui a réfuté les impostures d'Esclapés , le traite de calomniateur pour avoir osé s'autoriser d'un texte que l'Auteur avoit rétracté (1). *No pide mas satisfacion la proposiciõ de Salas que aver la retratado el mismo Autor antes de acabar & de tirar el pliego en la primera impressiõ , como confieffa el calumniador.*

Que diroit cet Auteur s'il voyoit que plus d'un siecle après cette calomnie se ressuscite avec encore plus d'audace &

(1) D. Juan del Aguila , satisfacion breve , Pamplona , 1653 . pag. 7 .

moins de fondement? Que dira plutôt celui qui ne veut pas qu'il puisse se trouver quelqu'un dans le Royaume qui ait l'audace [d'avancer, que ces extraits sont infidèles? On peut bien se le permettre quand on trouve trois infidélités dans un seul article, mais ce ne sont pas les seules que nous avons à relever.

Nous appellons infidélités les rapprochemens faits avec art, qui brouillent & confondent tout pour faire disparaître la vérité. Prenons pour exemple ce qu'on fait dire (1) au P. Zaccaria. On suppose que cet Ecrivain a avancé que lorsque le Général Vitelleschi avoit prescrit aux Jésuites de suivre les opinions les plus sûres dans les matieres de probabilité, ces expressions ne signifioient pas le *tutiorisme* moderne; qu'elles marquoient seulement les opinions sûres, ou comme

(1) Affertions, Tom. I. pag 248.

Vitelleschi s'en explique lui-même , celles qui étoient appuyées du suffrage des Docteurs graves & les plus accrédités : or que tel étoit alors le probabilisme qui étoit enseigné par les plus grands Théologiens Jésuites. Que le Général Vitelleschi avoit donc voulu que ses Sujets fussent *Probabilistes* (1). Rien n'est plus vain ni plus

(1) *Texte des Assertions , Tom. I. page 248.*

Gesuiti per altro non trovano nella tanto decantata lettera del Vitelleschi il *probabiliorismo*. Dice il Generale , che i suoi seguano le sentenze *piu tute* : ma questa frase in què tempi non significava il Tuziorismo moderno. Significava solo sentenze sode , o come spiega il medesimo Vitelleschi , *quæ graviorum , majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt frequentatæ* : e tale fin d' allora era il Probabilismo . . . L' autoritá gravissima del . . . Valenza , dell' azorio , del Enriquez , del Salas , del Suarez e del Sanchez fu uno stimolo efficacissimo agli altri posteriori Theologi per dichiararsi del partito Probabilistico. Dunque se il General Vitelleschi voleva , che i suoi sub-

ridicule que ce raisonnement ; aussi n'est-il point du Pere Zaccaria , mais des Rédacteurs , qui ont tout corrompu par amitié pour les Jacobins , ou par haine contre les Jésuites (2). Zaccaria prouve au

diti seguissero le sentenze , *quæ graviorum , majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt frequentatæ* , voleva , che fossero Probabilisti.

(2) *Même Texte du Pere Zaccaria , Storia Letteraria , Tom. V. Libr. 2. pag. 401.*

Gesuiti per altro non trovano nella tanto decantata lettera del Vitelleschi il probabilismo. Dice il Generale , che i suoi non servansi nelle materie morali di questa regola *tueri quis potest . . Probabilis est , authore non caret* : ma questo non al probabilismo s' oppone , si bene all' abuso s' oppone del Probabilismo , ed esclude il seguire le sentenze , che altra probabilità non abbiano , se non se tenue. Dice , che seguano le sentenze *piu tute* : ma questa frase in què tempi non significava il *luxiorismo* moderno ; significava solò sentenze sode , o come spiega il medesimo Vitelleschi , *quæ graviorum , majorisque nominis Doctorum suffragiis sunt*

Jacobin

Jacobin Concina que Vitelleschi n'a point

frequentata, e tale fin d' allora era il probabilismo. Il » P. Concina stesso nella storia del » Probabilismo, osserva, (P. 21), che il P. » Gregorio di Valenza nel 1593, e Pietro » Navarra nel 1597. La chiamano commune » nè lor paesi. Ma v' è di piu. Il P. Concina » nella citata storia del Probabilismo. (P. 23.) » immediatamente prima delle parole del General Vitelleschi asserisce : l' autorità gravissima del Medina, del Mercado, del Lopez, » del Bannez, del Valenza, dell Azorio, dell' » Enriquez, del Salas, del Suarez, e del » Sanchez fu uno stimolo efficacissimo agli » altri posteriori Theologi per dichiararsi del » partito Probabilistico.

Dunque se il General Vitelleschi voleva, che i suoi sudditi seguissero le sentenze, » quæ » graviorum, majorisque nominis suffragiis » sunt frequentata, voleva, che fossero Probabilisti. Ancor piu. Il Vitelleschi ricorda à » sudditi suoi Constitutiones, decreta Regulas » de S. Thoma seguendo, de non provèhendis » ad Cathedram, aut etiam removendis, qui » ejus modi doctrinam parvi facere, aut cordi » non habere præfeturunt « Ma se i principali Tomisti di què tempi *Medina, Lopez, Bannez* insegnavano il Probabilismo non poteva chi raccomandava à suoi l' esser *Tomisti*, pretendere, che si allontanassero dal Probabilismo.

introduit dans sa Société le *tutiorisme* moderne. Pour s'en convaincre, il se sert des paroles même de Vitelleschi, qui réduit les opinions les plus sûres à celles qui sont appuyées du suffrage des Docteurs graves & les plus accrédités; puis s'autorisant de l'aveu de Concina qui avoit écrit que la *très-grave* autorité des célèbres Théologiens Jacobins & Jésuites avoit entraîné les autres Théologiens dans le parti du probabilisme, il conclut contre Concina que Vitelleschi n'a point établi le *tutiorisme*, mais le *probabilisme*: que les Jésuites ne sont *probabilistes* qu'à la suite des fameux *Thomistes Medina, Lopez & Bannez*. Pour bien saisir l'esprit de cette querelle, & connoître l'usage merveilleux des points dans les assertions, nous renvoyons nos Lecteurs aux notes Italiennes. Un plus grand détail les ennuyeroit.

Nous appellons encore infidélités ces

rapprochemens monstrueux, de plusieurs volumes & de matieres différentes dont on ne fait qu'un seul & même texte, & par-là on insulte plus à la Religion qu'aux Jésuites. Qu'on ouvre le tome III des assertions pag. 83 & 84, on y verra l'ineffable pureté de Marie dans le mystere de l'Incarnation divine, dont Sanchez a parlé dans un premier volume, alliée avec ce qu'il dit deux volumes après des passions honteuses des hommes. Dans la même page 84 on y voit encore d'autres infidélités. Après ces mots *multi contrarium tenent*, on a supprimé les autorités qui étoient nécessaires pour entendre la question. Ensuite on cite Suarez, mais on n'indique pas l'endroit, parce qu'on a craint que si on alloit le consulter ce ne fût à la confusion des Rédacteurs; car ce Théologien parle de la maternité divine avec les lumieres & la piété qui ont si solidement établi sa réputation

dans les Ecoles. On a encore appréhendé qu'on ne vît que son sentiment même est opposé à celui qu'on veut faire entendre qu'il soutenoit. On nous dispensera sans doute de rapporter ici ces passages scholastiques : c'est bien assez d'indiquer les endroits qu'il faut consulter (1), & d'avertir que le Docteur *del Aguila* (2) avoit déjà vengé Sanchez & Suarez qu'Esclapés avoit attaqués, mais avec plus de ménagement & moins d'indécence que les Rédacteurs des assertions.

Nous appellons infidélités ces collections volumineuses sur *l'idolâtrie Chinoise & Malabare* qui contiennent une partie du second & du troisième Tome des

(1) Suarez in 3. p. q. 32. a. 1. Disp. 10. Sect. 1. pag. 104. Edit. Lyon. 1614.

(2) D. Juan del Aguila, *satisfacion breve*, pag. 48.

Assertions ; on accumule contre les Jésuites ce qui a été fait contre les Missionnaires de tous les Ordres & de tous les Etats ; on dissimule les témoignages de la fidélité & de l'obéissance des Jésuites. Nous ne nous étendrons pas sur les affaires de la Chine : elles sont connues par trop d'écrits, qui sont entre les mains de tout le monde ; & les Histoires de la Vie de Clément XI., ont mis les sentimens & la conduite des Jésuites dans le plus grand jour. Si on n'ignore pas les fautes de quelques particuliers ; on fait aussi que le plus grand nombre a obéi ; & qu'enfin, tous se sont soumis aux decrets émanés du Saint Siège.

Mais nous devons nous étendre davantage sur *l'idolâtrie Malabare*. Et en vengeant les Jésuites de l'Inde, nous vengerons tous les Missionnaires de l'Orient. Pour persuader que les Jésuites sont livrés aux superstitions Malabares, qu'ils

sont constamment rebelles aux decrets du Saint Siège , l'on entasse de longs extraits de la Bulle de Benoît XIV. , *omnium sollicitudinum* , donnée en 1744 ; & on retranche l'endroit le plus essentiel , le témoignage que le Saint Pere lui-même rend à la soumission & à l'obéissance des Jésuites (1) : obéissance encore

(1) His ista constitutis atque mandatis obtemperantes omnes Episcopi & Missionarii Apostolici regnorum Madurenfis, Maysturenfis & Carnatenfis, nominatimque qui pridem contra Cardinalis Turnonii decretum steterant, fide datâ, sacramentoque interposito, exactam, integram, absolutam, inviolabilem observantiam litterarum quarum superius exemplum insertum est, quodque incipit *compertum exploratumque*, promiserunt secundum formulas aliis in litteris pontificiis expressas, quæ pariter enunciatae jam sunt, quæque incipiunt *concredita nobis Dominici gregis*, utque suum nobis ad Pontificatûs apicem evectis, sanctæque sedi fidele obsequium & submissionem certo probarent argumento, ad manus nostras exempla reddi curarunt solemnibus iurandi quod præstiterunt. Ce témoignage authentique & sans

constatée par les Fastes de l'Eglise Malabares , imprimés à Rome , & dédiés à Benoît XIV, où l'Auteur après avoir rapporté le témoignage du Pape dont nous venons de parler : ajoute qu'il « a vu lui-même les originaux des actes de soumission envoyés par les Missionnaires Jésuites de l'Orient , & que quoique les autres Religieux en aient aussi envoyés , il n'a pû voir que ceux des Jésuites. » (1) Après de tels traits ,

réplique a été anéanti dans les Extraits de la Bulle *Omnium Sollicitudinum*, par les six points que l'on voit à la pag. 48 des Aïsertions , Tom. III.

(1) Et quantumvis aliorum Religiosorum cætuum personæ exempla a sum. Pont. exacta, observantiæ devotorum, ac propria manu subscripta suis Superioribus Generalibus transmissierint, mihi tantum videre licuit quæ a PP. Societatis Jesu transmissa sunt , & signanter ab existentibus Macai, Pekini, su cheu, ad oram Piscariæ in Malabariâ, Meliaporis in Madurey, in regno Marravense, in Cochinchinâ, in

que doit-on penser de l'infidélité des Rédacteurs des assertions , qui ont trompé les Tribunaux de la Justice ; qui les ont armés contre des écrits qui réclamoient pour la vérité & la notoriété des faits ; qui ont fait déclarer que ces écrits outrageoient « les Papes successivement » Auteurs des Bulles : *Ex illâ die , ex » quo singulari , & omnium sollicitudi- » num* : remèdes impuissans contre les » idolâtries, les scandales & les excès de

regno siamense, & paucis aliis Malabarix & finarum partibus, unâ cum epistolâ P. Cajetani Barreto Provincialis Malabarix, datâ Talce 13 Augusti 1741 ad Reverendissimum Patrem Generalem cum quâ transmittit illi reliquas juramentorum formulas, quæ anno eiapso, ob locorum distantiam habere non potuerat, vel quia Missionariorum aliquos Maratarum manus aufugientes sylvæ tenebant. Joannis Facundi Raulin, Ordinis Fratrum S. Augustini Ex-Generalis, atque Hispaniarum indiarumque Assistentis Historia Ecclesiæ Malabarix, Romæ. Mainardi. 1745. pag. 507.

» ces indomptables Missionnaires(1). Telles sont les qualifications qu'on voit dans l'Arrêt qui a condamné au feu la Lettre de M. l'Evêque Dupuy ; si elle avoit besoin d'être vengée , nous suspendrions volontiers notre plume & nos intérêts pour nous charger de ce soin , & nous en trouverions autant de motifs dans notre cœur que dans son zèle ; mais un Réquisitoire de Province ne tire guères à conséquence , & ce n'est pas sur cet écrit plein d'empyrement que la postérité jugera du mérite de cette Lettre vraiment Episcopale. Le Roi la trouvée telle , & un de ses Parlemens l'a condamnée. Ce contraste est le plus grand éloge qu'on puisse en faire.

Nous ne nous bornerions pas à rele-

(1) Arrêt du Parlement de Rouen du 2 Juillet 1762 , contre la Lettre de l'Evêque du P. au Roi.

ver un si petit nombre d'infidélités si nous avions autant de secours & de tems que de bonne volonté & de moyens. Nous prions donc le public de ne pas imaginer que nous ayons épuisé la matière ; mais il y en a assez de dit pour éclairer les lecteurs , & trop pour humilier les rédacteurs. Passons aux falsifications des textes.

Falsification.

Les Magistrats seront saisis d'horreur à ce seul nom , eux dont la Justice sévère & louable , ne fait pas même grace aux faussetés matérielles ; c'est-à-dire , à celles que l'oubli ou l'inadvertance a pû occasionner. Tout le monde fait la précaution que les rédacteurs d'actes publics prennent pour restituer un seul mot. Il faut autant de signatures , ou de paragraphes qu'il y a de personnes intéressées dans l'acte. Le Code des Notaires con-

nient plusieurs préceptes là-dessus, & s'ils
 se sont dispensés de l'observation d'un
 seul, l'acte est toujours suspecté, très-
 souvent rejeté, quelquefois même on
 s'inscrit en faux contre la pièce. La mau-
 vaise foi des hommes a suggéré ces pré-
 cautions aux Législateurs, & les Juges
 punissent ceux qui s'en écartent. Or, si
 la Justice porte si loin sa délicatesse dans
 des objets qui n'intéressent que la for-
 tune d'un particulier, combien doit-elle
 être scrupuleuse & sévère, lorsqu'il s'a-
 git de la réputation & de l'existence d'un
 Corps entier ? Il n'est donc pas douteux
 que le respectable Tribunal, dont on a
 surpris la vigilance, auroit rejeté de la
 liste volumineuse des assertions, toutes
 celles où il auroit apperçu la moindre
 altération. Mais comment dans un si court
 espace de tems, & dans une matière si
 étendue, auroit-il pû s'assurer par lui-

même que cet assemblage de textes n'étoit point altéré , une Bibliothèque immense & des années entières y auroient à peine suffi. Il peut donc y avoir des falsifications , sans qu'il y ait de la faute des Magistrats ; on peut conséquemment les relever sans leur déplaire. Leur indignation ne tombera que sur les mains infidèles qui les ont trompés.

En suivant toujours notre même plan , nous déclarons que par falsifications nous entendons la suppression d'une partie du texte qui sert , ou à expliquer le sens de l'Auteur , ou à justifier ses sentimens. Cela posé , nous allons examiner quelques extraits des Assertions. Ce ne sont pas les plus intéressans & les plus faux , mais ils se présentent les premiers à nous ; & nous avons tous les livres nécessaires pour démontrer leur falsification.

Le Pere Daniel s'offre d'abord à nos
yeux ,

yeux, on le présente (1) au public comme un Jésuite qui convenoit de la justice du reproche qu'on faisoit à son Corps, touchant l'idolâtrie Chinoise. Transcrivons en entier le texte de son Ouvrage, nous marquerons par quelques points tout ce qu'on en a supprimé. La falsification sautera d'elle-même aux yeux des moins clairs voyans (2).

» Cet article de l'idolâtrie est l'en-
 » droit de toutes les Provinciales le plus
 » cruel pour les Jésuites , dit cet Ecri-
 » vain , & je leur ai souvent dit que
 » c'étoit en quelque façon un défi pour
 » tout le reste ; car étant une fois supposé
 » vrai, tout ce qui suit devient croyable ,
 » ou du moins ne paroît pas si incroya-
 » ble mais la fausseté de ce

(1) *Affertions*, Tom. III. pag. 65.

(2) *Daniel*, *Recueil de divers Ouvrages Philosophiques & Théologiques*, Tom. I. page 440.

» point étant clairement prouvée , rien
 » ne fait voir plus évidemment , &
 » d'une maniere plus capable d'indi-
 » gner les gens de bien, la rage & la fu-
 » reur des ennemis de cette Compa-
 » gnie. » Que l'on joigne ce que nous
 avons séparé par des points, & que les ré-
 dacteurs des assertions ont malignement
 supprimé ; & on verra si le Pere Daniel
 a jamais prétendu convenir que son Corps
 autorisoit l'idolâtrie.

La falsification qu'on a faite dans le
 Pere Davrigny , est encore plus affreuse &
 plus grossiere (1). Cet Auteur est relevé
 avec la mauvaise foi ordinaire des Ré-
 dacteurs. Il avoit trop bien caractérisé
 leurs Héros , & cela ne se pardonne pas.
 Nous rapporterons trois preuves de mau-
 vaise foi à son égard. Il raconte l'affaire
 de Suarez qu'on a eu grand soin de me:-

(1) Assertions , Tom. IV. pag. 332 & suiv.

tre sous les yeux du Public , espérant de rendre l'Historien François complice des maximes de l'Ecrivain Portugais. Pour cet effet on supprime en trois endroits ce qui l'excuseroit aux yeux des gens les plus difficiles. Voici la premiere falsification. » L'Auteur donnant aux Ecclésiastiques des prérogatives , & aux Papes une puissance sur le temporel des Rois , que nous faisons une *profession particulière* de ne pas reconnoître (1). » Cette *profession particulière* ne quadroit pas , sans doute , avec le projet de rendre les Jésuites odieux aux François , & on a cru qu'il étoit plus court de supprimer quelques lignes que de laisser subsister trois mots favorables à ceux dont on a juré la perte.

La seconde falsification n'est pas moins

(1) Davrigny , Mémoires Chronologiques & Dogmatiques, Tom. I. pag. 198.

importante à relever. » Tout le monde
 » fait , dit Davrigny , que ceux qui don-
 » nent le plus d'étendue aux droits du
 » Pape , n'ont garde d'admettre les *affreu-*
 » *ses conséquences* qui sont le motif des
 » Arrêts qui les condamnent , mais le Par-
 » lement de Paris ne laisse pas de les dé-
 » duire de leurs principes , & c'est ce
 » qui allume son zèle contre les Au-
 » teurs , persuadé qu'il doit s'élever avec
 » d'autant plus de force contre cette doc-
 » trine , qu'on fait paroître plus d'indif-
 » férence là-dessus dans les pays voi-
 » sins (1) «. *Affreuses conséquences* sont
 deux mots qu'on ne voit pas avec plaisir
 sortir de la bouche d'un Jésuite. Il a donc
 fallu supprimer tout le morceau. Eh !
 qui fait si on n'a pas été bien aise aussi
 d'écarter de l'esprit des François la réfle-
 xion qu'ils auroient pu faire , en lisant

(1) Davrigny , *ibid.*

qu'on fait paroître dans les Etats voisins plus d'indifférence sur la question du pouvoir du Pape , cela pourroit bien non diminuer le zele de la Nation pour la personne & les droits du Roi , mais la rassurer contre les atteintes qu'on lui donne ; car enfin les autres Potentats aiment bien autant leur Personne & leur Couronne que les Rois de France, cependant on ne les voit pas être dans des trances continues contre les entreprises de la Cour de Rome , comme nous le sommes ; un Ministre Etranger faisoit là dessus il y a quelques années une réflexion si naturelle que nous la supprimons , persuadés que le Lecteur la fera aussi.

La troisième falsification commence au milieu de la page 201 , les Rédacteurs en suppriment le reste & vont au milieu de la page 202 pour finir leur article. Voici ce qu'ils ont eu soin d'écarter des yeux du Lecteur. » Le Cardinal de Riche-

» lieu si zélé pour les intérêts de la Cou-
 » ronne & la grandeur de son Maître ,
 » veut qu'en cette matiere on ne croie
 » ni ceux qui par l'excès d'un zele indis-
 » cret se rendent ouvertement les parti-
 » sans de Rome , ni les Gens de Palais ,
 » qui mesurent , dit-il , d'ordinaire la
 » puissance du Roi par la forme de sa
 » Couronne , qui étant ronde n'a point
 » de fin ; mais des personnes si doctes
 » qui ne puissent se tromper par igno-
 » rance , & si sinceres que ni les intérêts
 » de l'Etat ni ceux de Rome ne les puis-
 » sent emporter contre la raison. La dif-
 » ficulté est de trouver des hommes de
 » ce caractère , & quand il y en auroit
 » de tels au monde , il n'y auroit pas peu
 » d'embarras à s'assurer qu'on les eût
 » trouvés. La doctrine des Ultramon-
 » tains sur certains articles nous paroît
 » pleine de flatterie & d'adulation , &
 » eux sur ces mêmes points nous font à

» peine l'honneur de nous croire Catho-
 » liques ». On voit par ce morceau sup-
 primé l'intérêt que les Rédacteurs ont eu
 d'en faire leur retranchement. Le Lec-
 teur y auroit trouvé dans la façon de
 penser du Ministre le plus jaloux de l'au-
 torité de son Maître , un blâme , ou du
 moins un ridicule contre ceux qui don-
 nent dans l'excès ; il y auroit vu aussi que
 le Pere Davrigny appelle la doctrine des
 Ultramontains sur l'article du pouvoir du
 Pape , une *Doctrine pleine de flatterie &*
d'adulation , & qu'il se met du nombre
 de ceux à qui ces mêmes Ultramontains
 font à peine l'honneur de les croire Catho-
 liques.

Ces trois falsifications se trouvent ren-
 fermées dans deux pages qui ne prouvent
 que des choses indifférentes en soi , mais
 dont l'ensemble dépose clairement en fa-
 veur de la bonne doctrine du Pere Da-
 vrigny , ceux qui voudront prendre la

peine de recourir au Livre même , seront très-mal édifiés de trouver ce Jésuite dans la cathégorie des régicides : il ne fera donc plus permis désormais d'écrire l'Histoire , à moins qu'on ne s'arrête à chaque ligne pour renouveler sa profession de foi & abjurer ces maximes détestables ; il semble que le Général Aquaviva l'avoit prévu , lorsqu'il fit le Decret qui défendoit de rien écrire sur cette matière sans qu'il eût été revu à Rome. *Quidquam* (1) renferme le pour & le contre , le directement ou l'indirectement. Ce sage Général prévoyoit sans doute , en faisant ce précepte , qu'il se

(1) In virtute Sanctæ Obedientiæ , commendatur Provincialibus , ne in suâ provinciâ quidquam quæcumque occasione , aut linguâ , evulgari patiantur a Nostreis in quo de potestate summis Pontificis supra eleges & Principes , aut de Tyrannicidio agatur , nisi prius recognitum Romæ , & probatum sit. Decret. Claud. Aquavivæ. 2. Aug. 1614. Institut. Tom. II. pag. 5.

trouveroit des gens assez injustes pour accuser les Jésuites ou de s'être trop étendus sur cet objet, ou de n'avoir pas assez combattu à leur gré la maxime meurtrière; mais quelques difficiles que soient ces gens, nous les défions d'oser dire qu'ils ne sont pas contens de la manière de s'exprimer du P. Davrigny, lorsqu'il parle de lui-même. Voici ses véritables sentimens, pag. 116 & 117, année 1610: « Il n'y a peut-être point
 » de doctrine plus révoltante que celle
 » qui enseigne qu'il est quelquefois permis de tuer les Rois, qui sont toujours les Oints du Seigneur, quelque
 » déréglés qu'ils puissent être. David
 » n'attenta point à la vie de Saül son
 » persécuteur; & l'exemple de cet homme, selon le cœur de Dieu, auroit dû
 » instruire tous les Docteurs Chrétiens.
 » Cependant il y en a un grand nombre, & chez les Sectaires & chez les

» Catholiques qui ont trouvé dans les
 » passions de leur cœur, ou dans les
 » vaines subtilités de l'école, qu'on
 » peut tremper ses mains meurtrières
 » dans le sang d'un Prince revêtu du
 » titre odieux de Tyran. Milton, qui a
 » fait l'apologie de l'horrible parricide
 » commis en la personne de Charles I^r,
 » Roi d'Angleterre, prétend n'avancer
 » rien qui ne soit conforme à la doc-
 » trine des plus fameux Protestans. Jean
 » Petit, Docteur de Sorbonne, dont le
 » Concile de Constance reprouva les
 » sentimens, n'est pas le seul qui n'ait
 » point rougi de se déclarer pour cette
 » opinion meurtrière : on fait quel a été
 » le sentiment du célèbre Jean Gerson,
 » de Jacques Almain, de Richer, de
 » Jean Boucher, auxquels on donne
 » aujourd'hui tant d'éloges. Le pre-
 » mier en mérite certainement beau-
 » coup pour sa piété & son érudition :

» il est probable, ou qu'il s'est mal ex-
 » primé, ou qu'il n'avoit pas assez ré-
 » fléchi sur les conséquences du senti-
 » ment qu'il embrassoit, ni sur la faus-
 » seté du principe sur lequel il étoit
 » appuyé. Je ne dis rien de tant d'au-
 » tres qui ont canonisé le Jacobin Jac-
 » ques Clément, assassin d'Henri III.
 » La Sorbonne s'assembla extraordi-
 » nairement pour procéder à son apo-
 » théose, & de tant de Docteurs qui
 » se trouverent à l'assemblée, il n'y eut
 » que le Maître Jean Poitevin qui s'y
 » opposa ; encore son opinion fut-elle
 » reçue avec de grandes huées. Une
 » haine furieuse éteignoit alors les lu-
 » mières les plus naturelles : le prestige
 » a passé. Les opinions ont souvent un
 » tems contre les modes ; mais il est
 » étonnant qu'où l'Ecriture & la Rai-
 » son parlent si haut, l'opinion ait en-
 » core lieu, & impose à ceux qu'on con-

» sulte comme la Loi & les Prophetes :
 » rien ne prouve mieux que les lumie-
 » res de l'homme sont aussi foibles, que
 » sa prévoyance est courte. »

Voilà comme s'exprime le régicide Davrigny ; s'il faut aux Jésuites quelque chose de plus pour manifester leurs bons sentimens, ils ne craindront pas d'avouer leur impuissance. Venons à une falsification d'un autre genre.

Ceux qui ont plus l'amour de Dieu sur les levres que dans le cœur, se sont appliqués de tous les tems à persuader aux Fidèles que les Jésuites effaçoient du Décalogue le précepte d'aimer Dieu. Pascal avoit assaisonné ce reproche de plaisanteries, & il se faisoit lire ; les Rédacteurs des assertions (1) ont voulu l'accréditer par des falsifications, & ils se sont mépriser. Ils ont pris un texte du

(1) Assertions, Tom. II. pag. 144.

Pere Gordon où il est dit : » J'estime
 » qu'il n'est pas facile de marquer le
 » tems où le précepte de la charité oblige,
 » il est certain que c'est une obligation ,
 » mais il est aussi assez incertain de dé-
 » terminer le tems où il faut la remplir.

*Existimo non posse facile designari tem-
 pus quo obliget hoc præceptum (chari-
 tatis). Certum quidem est esse obligatio-
 nem , sed de tempore definito satis incer-
 tum.*

En ne recueillant que ces mots de l'Ou-
 vrage du Pere Gordon , il est évident
 qu'on a voulu faire entendre que ce Jé-
 suite réduit l'obligation d'aimer Dieu à
 très-peu de chose , & qu'il se rapproche
 beaucoup de quelques Auteurs qui ont
 enseigné que toute , ou presque toute la
 vie , peut se passer sans qu'on fasse des
 actes d'amour de Dieu ; mais si on prend
 la peine de lire l'Ouvrage de ce Casuiste ,
 on n'appercevra en ceci qu'une affecta-

tion criminelle de la part des Rédacteurs des Affertions , & nous pouvons à bon droit l'appeller une falsification affreuse. On en jugera par ce que le Pere Gordon enseigne au même endroit (1).

1°. Il réfute ceux qui ont pensé qu'on n'est obligé de faire un acte d'amour de Dieu qu'au tems de la mort. Il est clairement impossible , dit-il , que ce beau & très-grand précepte ne soit point obligatoire dans tout le reste du cours de la vie , sur-tout lorsque l'on considère que l'amour de Dieu doit être la regle de nos actions. *Planè est impossibile hoc nobile & maximum mandatum nunquam in totâ vitâ reliquâ habere suam obligationem & præsertim cum amor Dei debeat esse norma nostrarum actionum.*

» 2°. Il enseigne qu'on doit faire des

(1) Jacobi Gordoni Theologia Moralis universa. Tom. II. col. 1329.

» actes d'amour de Dieu quand il s'agit
 » de vaincre une grande tentation ». Ce
 qui est assurément très-commun dans le
 cours de la vie. *Cum homo necessario orat
 ad vincendam gravem tentationem.*

» 3°. Il dit qu'on est obligé à cet acte
 » d'amour de Dieu quand il faut faire
 » un acte de contrition. *Cum homo eget
 actu contritionis.*

» 4°. Il observe que comme le pré-
 » cepte d'aimer Dieu a son obligation ,
 » il a aussi son tems. *Sicut habet suam
 obligationem , ita habet suum tempus.*
 Du reste il convient qu'on ne peut pas
 définir ce tems avec la précision la plus
 exacte , qu'on ne peut pas assigner tous
 les cas & tous les momens où l'on est
 obligé d'exécuter le précepte affirmatif
 de l'amour de Dieu , parce que ce pré-
 cepte , en tant qu'affirmatif, n'oblige pas
semper pro semper , comme parlent les
 Théologiens.

Si les Rédacteurs avoient eu la bonne foi de mettre sous les yeux du Public tous les points que nous venons d'exposer, on auroit vu que le Pere Gordon s'écarte peu de la doctrine des meilleurs Casuistes sur le précepte de l'amour de Dieu, & qu'il ne peut être reprehensible que dans l'esprit de ceux dont le cœur voudroit que tout Jésuite fût trouvé coupable. Les Rédacteurs des assertions sont visiblement de ce nombre, & voilà pourquoi ils se sont bornés à ne rapporter que les trois premières lignes de tout ce que dit le Pere Gordon ; avec de tels moyens il n'est point d'Auteur qu'on ne puisse rendre suspect & même criminel. *Proh pudor !*

Ils en ont usé de ces moyens (1) à l'égard d'Escobar. Ce Casuiste examine la question si dans l'administration des Sa-

(1) Assertions, Tom. II. pag. 158.

cremens une grande crainte peut autoriser à la dissimulation : voici l'espece.

Escobar prouve que cette dissimulation n'est pas permise , mais le Pere Ferdinand de Castro Palao ayant taxé d'*audacieuse & de téméraire* l'opinion de ceux qui tiennent que la dissimulation est permise dans l'administration des Sacremens , Escobar dit que cette censure lui paroît trop rigide , & il se décide à la trouver telle sur ce qu'il a vu que de graves Docteurs l'ont soutenue , *dum lego graves Doctores affirmantes*. Si les Rédacteurs avoient eu la bonne foi de rapporter ces mots & cette raison , ils auroient vu qu'Escobar ne témoigne que des égards pour la personne de ces graves Docteurs , & nullement pour leur sentiment ; il blâme seulement la censure de Castro Palao , parce qu'elle attache les notes d'*audace & de témérité* à l'opinion de ces Ecrivains ; mais en même tems il s'élève contre leurs déci-

sions. Or, où est le crime ? Convient-il à de simples Théologiens, tel qu'étoit Castro de Palao, de se donner la liberté de qualifier d'*audacieuses* & de *téméraires* les propositions que l'Eglise ou les Facultés de Théologie n'ont point notées de cette façon. On fait bien de rejeter & de réfuter ces propositions quand on les juge fausses, & Escobar l'a fait dans cette occasion ; mais les notes distinctes d'*audace* & de *témérité* ne doivent être employées que par ceux qui ont droit de qualifier la doctrine. Voilà tout ce qu'un esprit juste & modéré peut penser à la lecture du texte d'Escobar, & ce n'est pas là assurément le sujet d'un reproche d'irreligion, tel que l'annonce le titre de l'article des assertions ; mais il faut bien s'attendre à voir tout aggraver par ceux qui ne trouvent pas de couleurs assez fortes sur leur palette quand il faut peindre les Jésuites.

Escobar s'en plaignoit autrefois d'une

maniere assez plaifante : il difoit que tandis que les François le trouvoient trop relâché & le condamnoient *aux furies* , les Efpagnols le trouvoient trop févere & le menaçoient de l'Inquifition.

A tant de fauffes imputations faifons fuccéder une falſification finguliere en fait de doctrine de mœurs.

On ſent à ce ſeul nom combien il eſt délicat de traiter cette matiere , & nous aurions bien voulu nous diſpenſer d'en parler. L'intention des Caſuiſtes , en agitant ces queſtions , n'étoit pas de les mettre ſous les yeux de toutes fortes de perſonnes , ils vouloient ſeulement inſtruire les Confefſeurs ; il eût même été à fouhaiter qu'ils ſe fuſſent bornés ſimplement aux principes & à quelques conſéquences principales , ſans entrer dans la diſcuſſion d'une infinité de cas poſſibles : ils ont rasſemblé dans leurs Livres quantité de détails ſur leſquels ils euſſent mieux fait

de se taire & d'abandonner les décisions particulières au bon sens des Confesseurs , ou aux lumières de ceux qu'ils pouvoient consulter dans l'occasion ; mais l'abondance extrême des Casuistes sur ces objets , & l'excès d'instruction qu'ils se sont permis à cet égard , ne suffisent pas pour les accuser d'avoir enseigné une morale relâchée , c'est dans eux un défaut de prudence , & non un attentat contre la saine doctrine , supposé toutesfois qu'en décidant ces cas ils se soient renfermés dans l'exacritude des principes. Pour être taxé à juste titre de Casuiste relâché , il faut ou avoir voulu établir des maximes relâchées , ou les avoir adoptées : au reste la mauvaise coutume de traiter trop au long & d'épuiser , pour ainsi dire , les matières qui regardent la partie délicate des mœurs , ne peut être attribuée avec justice aux seuls Jésuites , ils ont eu pour modèles en ce point ,

comme dans tous les autres, des Docteurs de tous les Ordres & de toutes les Nations (1) ; c'est une vérité qui n'a besoin que d'un coup d'œil pour être portée jusqu'à l'évidence. Les citations dont ils chargent leurs décisions prouvent assez qu'un grand nombre de Casuistes les avoit devancés dans cette carrière.

Il ne manque à ces observations préliminaires qu'une protestation ; forcés de traiter pour notre justification des questions qui auroient dû rester entièrement ensevelies, nous ne nous y sommes déterminés qu'avec peine, & nous le ferons avec ménagement. Si malgré cet aveu & cette précaution quelque oreille chaste en est blessée, nous la prions de nous le pardonner, il est bien plus juste

(1) Le Jurisconsulte André Tiraqueau en a dit sur cette matière autant que les Casuistes, & avec moins de nécessité. André Tiraquellus, *de legibus connubialibus & jure maritali*, in-fol.,

d'en rejeter la cause sur ceux qui nous en ont fait une nécessité.

Parmi les Affertions produites sur l'article de l'impureté , nous nous arrêterons à celle qu'on rapporte , comme étant de Thomas Sanchez (1). Ce Casuiste (2) propose trois questions , on ne rapporte qu'une partie de ce qu'il dit sur la première , on supprime aussi la seconde , c'est-à-dire , l'exposition du cas , & on ne laisse pas de mettre une partie de la réponse de *Sanchez* , de sorte qu'au premier coup d'œil le Lecteur des Affertions croit (& c'étoit bien l'intention des Rédacteurs) que la réponse de *Sanchez* est la décision du premier cas , tandis que c'est au second qu'elle se rapporte.

Nous remarquerons en second lieu que ce qui commence par ces mots , ro-

(1) Affertions , Tom. III. pag. 85.

(2) Sanchez , *de Matrimonio* , Tom. III. lib. 9. disput. 17. pag. 217.

gabis forsan & finit à ceux-ci , *prima tamen conclusio* , n'est point le sentiment de *Sanchez*. Il ne fait que rapporter celui d'un Auteur qu'il réfute ; c'est un fait que l'on pourra vérifier , il n'en coutera que la peine de jeter les yeux sur les deux textes latins , l'un du volume infidèle des *Affertions* ; l'autre , d'un exemplaire de l'édition dont on annonce qu'on les a tirés (1). On y verra que les Rédacteurs des *Affertions* se sont arrêtés avec une affectation criminelle à ces mots *ad voluptatem* pour induire le Lecteur à croire que *Sanchez* a tenu sur l'objet en question le sentiment le plus relâché , qui est celui de Navarre & d'Ovandus. L'horreur qu'inspirent toutes ces matieres , nous empêche de pousser plus loin la justification de *Sanchez* : son texte

(1) Voyez , à la fin de cet Ouvrage , le Texte entier de *Sanchez*.

y suppléra pour nous (1). Nous dirons seulement que s'il y avoit eu de la bonne foi dans les Rédacteurs, leur main se feroit arrêtée à la lecture du seul sommaire de Sanchez dans cette partie : le voici en François. On rapporte ici une

(1) Voici ce texte fameux, capable de couvrir à jamais de confusion les Rédacteurs des Affertions, s'ils savent rougir. Après ces mots *ad voluptatem* de la p. 86. tom. III. des assertions, ajoutez : » Ceterum viris doctissimis à me consultis » visum est culpam esse lethalem sodomix in- » choatæ : idque meritò. Quia ille tactus nec » ex se, nec ex tangenti intentione, potest ad » actum conjugalem referri : eò quòd medium » improporcionatum & alterius ordinis luxuriæ » sit. Sicut esse mortale distinctæ speciei, in- » ter solutos habentes animum intra vas debi- » tum consummandi. Atque hinc facile solvuntur » objecta. Quoniam non dicitur vas legitimum » servari, quando usurpatur illegitimum ad al- » terius luxuriæ ordinem tendens, licet intra » illud non consummetur. Que feront les falsificateurs lorsqu'il n'y aura plus de Jésuites en France ? Il n'y a que contre des Jésuites qu'on ose avancer qu'ils soutiennent des horreurs, tandis qu'ils les combattent. Mais nous serions trop heureux si la ruine des Jésuites ne nuisoit qu'aux falsificateurs.

question

question singuliere & on la réfute. *Refertur quædam quæstio & refutatur.*

N'allons pas plus avant, le défi auquel nous répondons n'en exigeoit pas tant, & c'est beaucoup trop pour le peu de tems que nous y avons mis, & le peu de secours qu'on a dans une Province, où les livres dont nous avons besoin n'existoient pas même quand on les a pros crits (1). Que dira présentement celui qui, en nous aiguillonnant pour répondre aux Extraits des Affertions, feignoit d'être persuadé que nous serions dans l'impuissance de prouver que cet ouvrage étoit tissu de mauvaise foi? Il faut pourtant qu'il en convienne, & qu'il se mette du nombre de ceux qui auront l'*aveuglement de le croire*, ou l'im-

(2) La plûpart des Livres qu'on a condamnés à Rennes étoient si rares dans cette Province, qu'on n'a pas pu en ramasser un exemplaire de chacun pour l'exécution de l'Arrêt.

bécillité de se permettre des doutes (1). Car enfin nous en avons assez dit au moins pour le faire douter.

Mais en avoit-il assez lû de ces Affertions, pour en avoir une connoissance légale? Il dit qu'il a ouvert ce Recueil, nous disons plus : nous savons la seule page qu'il a lûe. C'est celle où se trouvent toutes les qualifications odieuses que les Rédacteurs nous ont données. Il les a comptées une à une, & son Barême l'a bien servi dans cette occasion. Etoit-ce assez pour un Magistrat, s'il est tel? Ne devoit-il pas examiner du moins quelques-unes de celles qui révoltent la Nature? Il craignoit peut-être d'être *imbécille* en doutant. Laissons-lui le soin de se donner le titre qui lui convient, pour n'avoir pas douté.

Nous nous bornerons donc à renou-

(1) Page 83.

veller la protestation que nous avons faite en commençant cet article. L'illustre Tribunal qu'on a surpris, ne perd rien dans notre cœur du respect que nous lui devons. Obligé de s'en rapporter pour ce travail à des personnes versées dans les matieres théologiques, il ne peut être responsable au jugement des gens judicieux, que de s'être trompé dans le choix ; mais attendu que jusqu'ici personne n'a donné des regles certaines aux hommes pour n'être pas trompé par les hommes ; c'est assez qu'on en soit fâché, quand on s'en est apperçu ; & nous rendons aux Magistrats la justice de croire que c'est le moindre des sentimens qui s'éleveront dans leur cœur, à la vûe des surprises qu'on a faites à leur Religion, sans craindre qu'ils nous fassent mauvais gré de les avoir édifiés sur notre doctrine, &

éclairés sur les mains infidèles qui les ont trompés.

Quant au Rhéteur Breton, nous le livrons à ses remords. Il s'étoit engagé à nous défendre ; il étoit convenu que si les Affertions étoient fausses, nous devions être disculpés, il devoit donc les vérifier ; il ne l'a pas fait, il a donc manqué tout à la fois à son devoir & à sa parole. Quel dommage qu'il ait proscrit dans un jour tous les Casuistes relâchés ! Les plus relâchés ne l'eussent point été trop pour excuser ses procédés.

Nous n'avons pas oublié que nous nous sommes engagés à parler de quelques Ecrits attribués à des Tribunaux de Justice, & nous avons déclaré que nous ne fortirions point des bornes du respect dû au sceau de la Magistrature, dont ils sont revêtus. Nous allons rem-

plir ce double engagement. Commençons par un Arrêt qui est timbré du nom d'un Conseil Souverain.

Le Parlement de Rouen nous a tellement accoutumé à voir traiter d'*impie* notre Institut, que nous voilà presque blazés là-dessus, & nous ne releverons point tout ce qu'a ajouté de plus dur le Conseil Souverain de Perpignan. Il ne dépend pas plus de nous d'empêcher qu'on donne ces qualifications à nos Constitutions, qu'il dépend des Tribunaux séculiers de les rendre vrayes en le disant: Celui-ci a cru qu'il falloit renchérir sur une des premières classes, sans faire attention qu'il est presque la dernière de toutes. Nous ne lui en faisons aucun mauvais gré. Il a été plus surpris que tout autre en proportion de son plus grand éloignement du lieu, où son Arrêt a été minuté. Il auroit dû seulement en retrancher, de sa propre

autorité, les restrictions mentales qu'il exclut très-gravement du serment qu'il exige des Jésuites, à moins qu'il n'ait cru qu'ils les portent sur le front. Il faut convenir qu'on est bien à plaindre d'être jugés par des hommes, qui ne savent pas que les restrictions mentales & les équivoques ne tombent pas sous les sens. Comment donc ces très-grands Magistrats d'un très-petit Ressort ont-ils pu ordonner que les Jésuites se *purgeroient par serment toute direction d'intention, restriction mentale, ou équivoque cessant* (1).

Ne nous éloignons pas de ce respectable Tribunal, sans examiner le réquisitoire d'un homme d'esprit. Comme tous ces ouvrages roulent à peu près sur le même pivot, nous ne remarquerons que deux choses dans celui-ci.

(1) Jugement du Conseil Souverain de Roussillon, du 12. Juin 1762.

L'Auteur s'appesantit beaucoup sur deux faits, dont l'un est évidemment faux, & l'autre au moins très-suspect de fausseté. Le premier est l'affaire du P. Malagrida : il donne ce Jésuite pour un homme qui avoit trempé dans la conspiration de Portugal. Nous dirons d'abord que cette conspiration n'est pas aussi claire que le jour. Un Anglois, qui étoit à Lisbonne lorsque l'accident du Roi Très-Fidèle arriva, a écrit que ce Prince n'avoit été que très-grièvement insulté par le mari jaloux d'une femme infidèle. C'est mille fois plus qu'il n'en faut pour mériter les plus grands supplices ; mais ce n'est pas assez pour donner à cette action criminelle le nom de conjuration proprement dite ; parce qu'une conjuration suppose des complices, & on n'en a pas besoin pour faire une insulte. D'ailleurs aucun Carliste de la Société n'a, Dieu merci,

traité cette question, & il auroit eu grand tort de le faire. Or, s'il n'y a pas eu de conjuration, comme le prétend l'Anglois, comment le P. Malagrida a-t-il pû y entrer ? Mais laissons cet Auteur se disputer avec ceux qui veulent que le Roi de Portugal ait reçu un coup de carabine, dont pourtant personne n'a vû la playe, & oublions que les nouvelles varient là-dessus dans les premiers momens. Contentons-nous de venger la mémoire du P. Malagrida : il est faux qu'il ait été condamné pour avoir conseillé d'attenter à la vie d'un Souverain. La *sainte* Inquisition ne l'a jugé que sur ses écrits, & les papiers. Anglois ont très-bien dit qu'il *avoit été brûlé pour avoir raconté ses rêves*. Les ennemis des Jesuites ont bien senti que ce Jugement disculpoit ce Religieux de toute accusation de conspiration. Comment donc un Magistrat, que la passion

n'aveugle point, a-t-il pû ne pas apercevoir ce que les hommes les plus passionnés ont vû d'un coup d'œil? Il n'auroit donc pas dû faire d'un crime supposé une des bases de ses motifs de proscription.

Le second reproche que nous faisons au même ouvrage, est à peu près de la même nature. L'Auteur y parle affirmativement de la conjuration des poudres. Il ignore sans doute, (car il y a bien loin des bords de la Tamise à ceux de la Garonne, & de l'Académie d'Oxford à celle des Jeux Floraux,) que beaucoup d'Anglois prétendent que cette conjuration a été imaginée par le Ministre d'Etat Cécil, pour humilier les Catholiques. Mais quand elle seroit aussi réelle que des critiques la croient fausse, sur quel fondement l'Orateur Tectosage affirme-t-il que les Jésuites étoient entrés dans cet abominable complot?

Ce n'est pas assez qu'ils ayent péri dans les supplices pour les juger criminels. Les Magistrats savent bien qu'ils peuvent être trompés. Il n'est point de Tribunal qui n'ait eu le regret de l'avoir été. Rien n'est si dangereux que d'affirmer en pareille matiere. Si le Magistrat que nous avons en vûe, avoit écrit quelque tems après le supplice que les Jésuites subirent par la fourberie de Titus-Oatès, il auroit eu la confusion intérieure de s'être trop avancé; & s'il savoit qu'un Evêque Catholique (1)

(1) L'Evêque Catholique de Londres dont l'Ouvrage est intitulé : *Memoirs of Missionary priests, as well secular as regular, and of other Catholics of both sexes, that have suffered death in England, on Religious accounts; from the year of our Lord 1577, to 1684. gathered partly from the printed accounts of their lives and sufferings published by contemporary Authors, in divers languages; and partly from manuscript relations, kept in the archives of the English Colleges and convents abroad, and*

vient de faire imprimer à Londres, avec les Vies des généreux Confesseurs de la Foi dans ce Royaume, les éloges des Jésuites Garnet & Oldecorne, qui périrent comme complices de la conspiration des poudres, il auroit sûrement quelque peine d'avoir adopté trop légèrement ce que M. de Thou & tant d'autres ont écrit à ce sujet. M. le Procureur général auroit au moins pû s'appesantir moins sur cette matiere; détester Catesby, & parler avec modération des Jésuites. Des personnes qui le connoissent & l'aiment dans la Capitale, surprises de le voir dans son réquisitoire plus noir que Cleveland, & ne reconnoissant point à ce trait sa gayeté naturelle, ont dit qu'il avoit quitté le brodequin pour chauffer le cothurne.

oftentimes penned by eye-witnesses of their death. divided into two parts. London. 1742. Voyez le second volume page 15 & 476 & suiv.

Les motifs du Parlement de Bordeaux ont dû être fans doute plus pressans que ceux de tous les autres Tribunaux, puisqu'il y a mis moins de formes. Du reste, ils se répètent tous : ainsi on trouvera la réponse à ses motifs dans les Apologies des Jésuites.

Par la même raison, nous n'aurions rien dit de celui de Rouen, si une méprise assez singulière du Substitut, ne méritoit une petite annotation de notre part. La quantité de choses qu'il a été obligé de lire pour son compte rendu, lourd de choses & de style, a fait confusion dans son esprit, au point de lui faire prendre le change de maniere à lui faire perdre sa grande réputation. On lui a raconté qu'il y avoit dans nos Constitutions, *qu'il est probable que les Loix, même celles de l'Eglise, n'ont pas la force d'obliger sous peine de péché mortel.* On lui a fait sans doute la malice de

de lui cacher que les Constitutions prof-
crivoient cette maxime. Ainsi il a cru
de bonne foi qu'elles l'autorisoient & il
s'est autorisé à son tour de cette erreur,
pour dire avec emphase (1) : « Com-
» ment accorder avec la Religion l'en-
» gagement téméraire de suivre une re-
» gle de mœurs, dans laquelle on lit
» qu'il est probable que les Loix, mê-
» me celles de l'Eglise, n'ont pas la
» force d'obliger sous peine de péché
» mortel. » Il est bien triste en vérité
de périr sous le glaive de la justice,

(1) L'erreur est singulière. Un Magistrat
donne pour maxime de la Société une proposi-
tion qu'elle a proscrire de ses Ecoles. Il n'y
avoit qu'à lire le titre du Chapitre, » Proposi-
» tiones aliquot, quæ in scholis Societatis non
» sunt docendæ «. La première proposition
qu'elle défend à ses Théologiens d'enseigner,
c'est celle-là même : » Leges humanæ, etiam
» Ecclesiæ, non habent vim obligandi sub pec-
» cato mortali «. Institut. Tom. II. pag. 233.

quand il est confié à des mains qui ne distinguent pas ce que les Constitutions autorisent de ce qu'elles condamnent. C'est bien le moment d'ajouter à nos Litanies le *Libera nos Domine*, que l'Eglise y inféra lors de l'irruption des *Hommes du Nord*. M. l'Evêque du Puy s'en rit sans doute, & il fait bien. On a cru flétrir sa Lettre, & on y a ajouté une sorte de culte; on faisoit l'apothéose des grands Hommes en brûlant leurs effigies. Comme nous ne voulons point déplaire à M. Charles, de peur qu'il ne se cache, comme il l'a dit en voyant l'*Appel à la Raison*, nous le féliciterons, loin de le pousser davantage, du zèle qu'il a montré pour sauver un thème de la flamme, & celui qui l'avoit dicté, de la proscription. Dans le fonds, il est vrai de dire qu'il n'y a pas grande différence de certains hommes aux bêtes; & il y a apparence que si les vers

du P. Mamachi eussent paru dans ce moment, on n'auroit pas montré tant de sévérité contre le Régent.

En nous promenant en esprit dans tout le Royaume, il est presque aussi impossible de ne pas s'arrêter à Metz, que de lire jusqu'au bout le Réquisitoire qui y a paru. Il nous est tombé entre les mains, & il s'est ouvert presque de lui-même à un endroit, où il est dit que les Jésuites envoient tous les ans le cinquieme de leur revenu à Rome. Il faut que les Jésuites de Metz soient bien riches pour, qu'à la seule inspection de leurs facultés, M. le Procureur général n'ait pas senti qu'il se trompoit, en interpretant le mot *quindennia*. Comme il ne faut pas que l'Homme du Roi ignore rien, s'il est possible, nous allons lui donner la vraie signification. *Quindennia* est un droit qu'on paye tous les quinze ans au Pape en certains pays,

pour les Bénéfices de patronage Ecclésiastique, Laïc ou même Royal, annexés à des Eglises ou à des Communautés, à peu près comme ce qu'on appelle en France l'*Homme vivant & mourant*. Ce petit trait d'érudition nous fournit l'occasion de donner une preuve de plus du non-dévouement servil des Jésuites aux volontés de la Cour de Rome. Il y eut en 1704 une grande querelle en Portugal pour le *quinden-
nia*. La Reine la commença, & ensuite le Roi la soutint. On aimoit alors les Jésuites en Portugal, & leurs Souverains ne vouloient pas qu'ils payassent à Rome le *quindennia*. Cette contestation causa des disputes très-vives, dont il est parlé dans la vie de Clément XI. Voyez aussi Ant. Francus *Synopsis Annalium, Soc. Jesu. In Lusitania*, an. 1704, & seqq.

Nous aurions bien voulu parler du

beau Requisitoire d'Aix. Il a déjà fait assez de bruit pour exciter la curiosité du Public. Mais M. le Procureur Général y met sans doute la dernière main, & nous aurons le plaisir de le voir paroître un jour dépouillé de tout ce que les bruits publics nous en apprennent. L'Auteur a trop d'esprit pour ne pas se réformer, s'il en est besoin. Il profitera des reproches qu'on dit lui avoir été faits par son vénérable Confrère, & ne voudra pas passer pour le triste Copiste de ceux qui l'ont devancé dans cette carrière. Si jamais cet Ouvrage nous parvient, nous dirons avec tout le respect possible ce que nous en penserons.

Voilà notre engagement rempli pour les Ouvrages que nous nous faisons un devoir de respecter. Examinons rapidement un libelle qui ne mérite pas ces égards. Il est d'un Frère Prêcheur dont

nous ignorons le nom , & si nous le savions nous n'aurions garde de le dire, la charité nous le défend. Le Disciple de saint Thomas veut justifier son Maître. Le dessein est louable, les moyens ne valent rien. Ce n'est pas avec des subtilités d'Ecole qu'on persuade. Voici comme s'exprime le Docteur Angélique sur l'indépendance absolue des Souverains (1). » La souveraineté & la préé-
 » minence se sont introduites sur la
 » terre par le droit divin : or ce droit

(1) D. Thomas 2. 2. quæst. 10. art. 10. *Dominium & prælatio introducta sunt ex jure divino. Jus autem divinum quod est ex gratiâ, non tollit jus humanum quod est ex naturali ratione. Ideo distinctio fidelium & infidelium secundum se considerata non tollit dominium & prælationem infidelium supra fideles. Potest tamen juste per sententiam vel ordinationem Ecclesiæ auctoritatem Dei habentis, tale jus domini vel prælationis tolli; quia infideles merito suæ infidelitatis merentur potestatem amittere super fideles qui transferuntur in filios Dei.*

» divin ne détruit point le droit naturel ,
 » d'où il s'en suit que la distinction de
 » fidèle ou d'infidèle considérée en soi ,
 » n'ôte point la souveraineté & la préé-
 » minence des infidèles sur les fidèles.
 » On peut pourtant être privé de cette
 » sorte de Souveraineté ou dignité par
 » une Sentence ou arrangement de
 » l'Eglise qui en a l'autorité de Dieu ,
 » parce que les infidèles méritent à juste
 » titre à raison de leur infidélité de per-
 » dre la puissance qu'ils avoient sur les
 » fidèles , qui sont transférés aux droits
 » des enfans de Dieu. » Nous révè-
 » rons la sainteté de l'Ange de l'Eco-
 » le , nous respectons sa Doctrine , nous
 » déplorons seulement le tems où il a
 » vécu , & les erreurs qui y étoient ac-
 » créditées. Du reste nous soutenons
 » que par l'énoncé du texte que nous
 » venons de rapporter & la force du
 » raisonnement , il est démontré que le

Saint enseignoit en cet endroit que lorsqu'il n'y a point de scandale à craindre, l'Eglise qui a l'autorité de Dieu, peut justement ôter le droit de domaine aux infidèles qui le perdent par le mérite de l'infidélité.

Mais allons plus loin & voyons cette mauvaise Doctrine, se développer dans l'Ange de l'Ecole, c'est dans l'endroit où il examine » si un (1) Prince perd son » Domaine sur ses Sujets à raison de » son apostasie, de maniere qu'ils ne » soient plus tenus de lui obéir. » Voici comme le Saint conclut d'après l'autorité de Grégoire VII. » (2) Lorsqu'un

(1) *Utrum Princeps propter apostasiam à fide amittat dominium in subditos, ita quòd ei obedire non teneantur. S. Thom. 2. 2. q. 12. art. 2.*

(2) *Cum quis per Sententiam denunciatur propter apostasiam excommunicatus, ipso facto ejus subditi à dominio & juramento fidelitatis ejus liberati sunt. D. Th. 2. 2. q. 12. art. 2.*

» Prince est dénoncé excommunié par
 » Sentence pour crime d'apostasie , les
 » Sujets sont dégagés sur le champ de
 » l'obligation de lui obéir & des liens
 » du serment de fidélité. » L'Ange de
 l'Ecole dit pour prouver sa thèse : » (1)
 » dès qu'un Prince est Chrétien , il est
 » soumis à la Sentence de l'Eglise , & il
 » ne peut dominer sur des Sujets Chré-
 » tiens , parce que cela pourroit tendre
 » à une grande corruption de la foi.
 » Car , ajoute-t-il , un homme apostat ,

(1) Infidelitatem illorum qui fidem suscep-
 runt potest sententialiter punire , & convenien-
 ter in hoc puniuntur , quod subditis fidelibus
 dominari non possint. Hoc enim vergere posset
 in magnam fidei corruptionem , quia ut dictum
 est homo apostata pravo corde machinatur ma-
 lum & jurgia seminat , intendens homines se-
 parari à fide , & ideo quam citò aliquis per sen-
 tentiam denuntiatur excommunicatus propter
 apostasiam à fide ipso facto ejus subditi sunt
 absoluti à dominio ejus , & juramento fidelita-
 tis quo hi tenebantur. S. Thom. ibid.

» *comme je l'ai déjà dit*, roule dans son
 » cœur des projets malins, & il jette
 » des semences de discorde dans la vue
 » de séparer les hommes de la foi.

C'est en vain qu'on a recours aux distinctions Thomistes. L'Ange de l'Ecole semble les avoir prévues, & s'être attaché à en prévenir les effets lorsqu'il se fait l'objection suivante : » (1) il semble
 » d'abord que le Prince ne perd point
 » le domaine qu'il a sur ses Sujets à raison de son Apostasie, qu'ils sont même obligés de lui obéir ; car saint
 » Ambroise dit : quoique l'Empereur
 » Julien fût Apostat, il eut pourtant.

(1) Videtur quod Princeps propter apostasiam fide non amittat dominium in subditos, quia ei teneantur obedire. Dicet enim Ambrosius & habetur 11. quæst. 33. quod Julianus Imperator quamvis esset apostata, habuit tamen sub se Christianos milites quibus cum dicebat, producite aciem pro defensione Reipublicæ obediebant ei. Ergo propter apostasiam Principis subditi non absolventur ab ejus dominio.

» dans ses Armées des Soldats Chré-
 » tiens qui lui obéissoient lorsqu'il leur
 » disoit ; rangez-vous en bataille pour
 » défendre la République , d'où il faut
 » conclure que les Sujets ne sont point
 » déliés du serment de fidélité , à raison
 » de l'Apostasie du Prince. » Voilà l'ob-
 » jection que l'Ange de l'Ecole se fait,
 » voyons comme il s'en tire. » (1) On ré-
 » pond à cette difficulté, qu'au tems de
 » Julien l'Apostat, l'Eglise qui n'étoit
 » encore qu'au berceau, n'avoit pas en-
 » core la puissance de réprimer les Prin-
 » ces de la terre, & c'est pour cette raison
 » qu'elle a toléré que les Chrétiens obéis-
 » sent à cet Empereur dans les choses, qui
 » n'étoient pas encore contre la foi, de

(1) Dicendum quod illo tempore Ecclesia in sua
 novitate nondum habebat potestatem terrenos
 Principes compescendi ; & ideo toleravit Fi-
 deles Juliano apostatæ obedire in his quæ non-
 dum erant contra fidem , ut majus fidei pericu-
 lum vitaretur. S. Thom. ibid.

» peur qu'elle ne courut de plus grands
 » risques. » Nous demandons s'il ne
 faut pas être Jacobin & Jacobin & demi
 pour inférer de ces paroles que saint
 Thomas convient *que l'Eglise n'a pas
 le pouvoir de contraindre les Princes
 puisqu'elle assure que dans sa naissance
 elle n'avoit pas encore ce pouvoir.* (1) Le
 Frere Prêcheur & disputeur auroit dû
 au moins retrancher le mot *encore*, qui
 le juggle, parce qu'il s'ensuit que saint
 Thomas suppose que l'Eglise avoit reçu
 depuis ce tems-là ce pouvoir.

Ce n'est pas la seule Logique des
 Révérends Peres qui est en défaut. Leur
 Latinité leur fait également faux-bond.
 La crainte de fatiguer le Lecteur nous
 fera supprimer la discussion grammati-
 cale, nous nous contenterons de dire

(1) Mémoire justificatif des sentimens de S.
 Thomas, page 6.

que depuis qu'on s'est avisé de traduire du Latin en François, on n'a jamais rendu *nisi forte* par ces mots *par concession*. C'eux qui voudront en savoir davantage prendront le peine de lire le texte (1) que nous inférons au bas de la page. Lorsqu'on réfléchit sur les passages que nous venons de rapporter, il faut nécessairement rire ou hausser les épaules en voyant le grave Maître *totus*

(2) S. Thom 2. Sentent. dist. 44. q. 2. art. 4. In his quæ ad salutem animæ pertinent magis est obediendum potestati spirituali quam sæculari. In his autem quæ ad bonum civile pertinent, est magis obediendum potestati sæculari quam spirituali, secundum illud. Matt. 22. Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, &c. nisi forte potestati spirituali etiam sæcularis potestas conjungatur sicut in Papâ, qui utriusque potestatis apicem tenet, scilicet spiritualis & sæcularis hoc illo disponente qui est Sacerdos & Rex in æternum secundum ordinem Melchisedech, Rex Regum & Dominus Dominantium, cujus potestas non auferetur, & regnum non corrumpetur in sæcula sæculorum. Amen,

teres atque rotundus, conclure que selon S. Thomas *la puissance que l'Eglise peut avoir de réprimer les Princes ne lui a été donnée que de la part des hommes, en tant qu'ils lui ont donné des Souverainetés* (1). Il faut n'être guères convaincu du mépris où est la vieille Scholastique pour ofer se flatter de croire que de pareilles subtilités feront illusion. Défendre une mauvaise cause par de mauvaises raisons, c'est la rendre détestable. Voyons si notre Frere Prêcheur aura été plus heureux à justifier saint Thomas relativement à la fidélité due aux Souverains.

Pour se faire une juste idée de la vraie Doctrine du Docteur Angélique sur ce point, il faut voir le titre de sa question, l'objection qu'il se fait, & la réponse qu'il y donne. » La question

(1) Ibidem, pag. 20.

» est (1) si les Chrétiens sont obligés
 » d'obéir aux Puissances Séculières, &
 » surtout aux tyrans. Voici l'objec-
 » tion ; (2) personne n'est tenu d'obéir
 » à celui qu'il peut tuer si licitement
 » qu'il en mérite des louanges ; mais
 » Cicéron dans son Livre des Devoirs
 » absout ceux qui tuerent Jules César,
 » quoiqu'il fût uni avec eux d'une étroi-
 » te amitié, parce qu'il étoit une sorte
 » de tyran pour avoir usurpé l'Empire :
 » donc on n'est pas obligé d'obéir (3)

(1) *Utrum Christiani teneantur obedire Potestatibus secularibus, & maxime Tyrannis. S. Thom. 2. Sentent. q. 44. art. 2.*

(2) *Nullus tenetur obedire ei quem licite immo laudabiliter potest interficere. Sed Tullius in Libro de Officiis salvat eos qui Cæsarem interfecerunt, quamvis amicum & familiarem, qui quasi Tyrannus jura Imperii usurpaverat; ergo talibus nullus tenetur obedire. S. Thom. ibid.*

(3) *Dicendum quod Tullius loquitur in casu illo, quando aliquis dominium sibi per violen-*

» à cette sorte de Princes. » A cette ob-
 jection saint Thomas répond » que ,
 » Ciceron parle du cas où quelqu'un se
 » feroit emparé par violence de la Sou-
 » veraineté, contre la volonté des Su-
 » jets ou avec un consentement forcé
 » de leur part, & lorsqu'il n'y a point de
 » recours aux Supérieurs qui puissent fai-
 » re justice de l'usurpateur, car alors celui
 » qui tue le tyran pour délivrer la Pa-
 » trie, est loué de son action & mérite
 » récompense. » Nous révérons saint
 Thomas, nous l'avons déjà dit, mais
 avec tout le respect que nous lui devons
 comme Saint, & quoiqu'en puissent
 dire les Freres Prêcheurs, nous ne

tiam furripit subditis violentibus, vel etiam ad
 consensum coactis, & quando non est recursus
 ad Superiorem, per quem judicium de invasore
 possit fieri. Tunc enim qui ad liberationem Pa-
 trie tyrannum occidit, laudatur & præmium
 accipit.

craindrons pas d'avancer qu'il ne pense pas mieux que Cicéron , & que sa morale sur ce point est digne du Républicain chez lequel il l'a prise. Il falloit qu'il l'eût bien adoptée puisqu'on en trouve le principe dans un autre de ses Ouvrages où il a écrit : (1) » Il faut dire » que le gouvernement tyrannique n'est » point juste , parce qu'il n'a pas pour » objet le bien commun , mais l'intérêt » particulier de celui qui gouverne , » ainsi que l'établit Aristote dans sa » Politique & dans sa Morale. C'est

(2) S. Thom. 2. 2. q. 42. art. 2. Dicendum quod regimen tyrannicum non est justum , quia non ordinatur ad bonum commune , sed ad bonum privatum regentis , ut patet per Philosophum in 3. politic. & in 8. ethic. & ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis , nisi forte quando sic inordinate perturbatur tyranni regimen , quod multitudo subiecta majus detrimentum patitur ex perturbatione consequenti quam ex tyranni regimine.

» pourquoi le trouble excité contre ce
 » Gouvernement ne peut point être re-
 » gardé comme une sédition, si ce n'est
 » dans le cas où la multitude soumise
 » au tyran souffriroit un plus grand
 » dommage de ce trouble que du Gou-
 » vernement du tyran. » Il est évident
 que ces principes anéantissent le regne
 des tyrans, autorisent les séditions
 avantageuses & ne défendent que celles
 qui sont trop périlleuses. Il est fâcheux
 que le Docteur Angélique ait trop mé-
 dité sur Cicéron & sur Aristote. Il au-
 roit pu se passer au moins de les citer.
 Un Docteur de l'Eglise choisit mieux
 ses autorités. S'il ne s'étoit pas appuyé
 sur celle-ci, il auroit épargné des écarts
 à ceux qui l'ont suivi. Nous admirons
 saint Thomas autant que qui que ce
 soit lorsqu'il est beau, & il l'est très-
 souvent, mais n'en déplaît aux *Freres*
Prêcheurs nous ne pouvons nous em-

pêcher , puisqu'ils nous y forcent , de dire qu'il est mauvais en ceci. *Magis amica veritas*. Si cette profession leur déplaît , qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes ; & qu'ils offrent à Dieu le calice ; ils le boiront jusqu'à la lie.

Saint Thomas ne s'est pas borné à décider qu'on peut tuer le tyran d'usurpation , il conduit par degré au Régicide. Nous n'insisterons pas sur cette expression anarchique , on peut résister aux mauvais Princes comme aux voleurs. *Sicut licet resistere latronibus, ita licet resistere intali casu malis Principibus* (1) » Il n'y a ni François, ni Catholique, qui admette cette Doctrine. Voici un principe qui en découle. (2) » Si

(1) S. Thom. 2. 2. q. 69. art. 4.

(2) S. Thom. de Principe cap 6. Si ad jus multitudinis alicujus pertineat sibi providere de Rege , non injustè ob eadem rex institutus potest destrui ; vel refrænari ejus potestas , si

» un peuple a le droit de se donner un
 » Roi, le même peuple peut le desti-
 » tuer , ou même mettre un frein à sa
 » puissance Royale s'il en abuse tyran-
 » niquement, & il ne faut pas croire
 » que ce peuple manque à la fidélité en
 » destituant ce tyran quand même il
 » auroit promis de lui obéir pour tou-
 » jours, parce qu'il a mérité ce sort en
 » se conduisant mal à l'égard de la mul-

potestate regiâ tyrannice abutatur. Nec putandâ
 est talis multitudo infideliter agere tyrannum
 destruens, etiamsi in perpetuo se ante subjece-
 rat, quia hoc meruit in multitudinis regimine
 se non fideliter gerens, ut exigit Regis offi-
 cium, quod ei pactum à subditis non reservetur.
 Sic Romani Tarquinius superbum, quem in
 Regem susceperant, propter ejus & filiorum
 tyrannidem, à Regno ejecerunt, substitutâ mi-
 nori, scilicet consulari potestate. Sic etiam
 Domitianus, qui modestissimis Imperatoribus
 Vespasiano patri, & Tito fratri ejus succeffe-
 rat, dum tyrannidem exercet, à Senatu Ro-
 mano interemptus est, omnibus quæ perversè
 Romanis fecerat per Senatus consultum justè
 & salubriter in irritum revocatis.

» titude au préjudice des devoirs d'un
 » Roi : car le peuple en se soumettant à
 » lui ne lui a pas donné ce droit. C'est
 » ainsi que les Romains qui avoient choi-
 » si Tarquin le Superbe pour Roi , le
 » chassèrent du Trône à cause de sa
 » tyrannie & de celle de ses enfans , &
 » substituerent à sa puissance le Gouver-
 » nement Consulaire. C'est ainsi que le
 » Senat Romain fit tuer Domitien qui
 » avoit succédé aux sages Vespasien &
 » Titus , & après sa mort un Sénatus
 » Consulte déclara justement nul tout
 » ce qu'il avoit fait de mauvais pendant
 » son Regne. » Des conséquences qu'on
 » pourroit tirer de ces principes iroient
 » plus loin que nous ne voudrions , &
 » nous les abhorrons plus que personne.
 En voilà assez pour répondre à un Au-
 teur qui n'avoit que faire de remuer ces
 questions.

Comme il ne se croira pas battu, car

la chicane Scholaſtique vaut bien celle du Palais, faiſons-lui un dilême, ſans cependant lui accorder la moindre choſe ſur la prétention qu'il a eue de juſtifier S. Thomas. Ou le Docteur angélique a enſigné la doctrine meurtrière comme nous venons de le prouver, ou tous vos RR. PP. Bannez, Martinez de Prado, Sylveſtre de Priéras, &c. qui l'ont enſignée, & que vous n'avez pas oſé juſtifier, ſont des diſciples infidèles de l'Ange de l'école, & en cela ils ont violé votre loi fondamentale d'enſeigner, expoſer & défendre la doctrine de S. Thomas, non-ſeulement quant à la ſubſtance, mais auſſi quant à la lettre. Rayez donc tous ces graves Maîtres de votre catalogue, ou ſouffrez patiemment qu'on mette S. Thomas à la tête de celui des Tyrannicides. Nous finirons cet épiſode, qui n'eſt déjà que trop long, par un fait qui prouve juſqu'à quel point les

Freres Prêcheurs sont attachés à la doctrine de l'Ange de l'école quelle qu'elle soit. On a entendu dire en chaire à un de ces Freres Prêcheurs, zélé Thomiste, « qu'il étoit prêt de répandre son » sang pour chacune, & la plus petite » des paroles de S. Thomas (1). » Il faut convenir qu'il en avoit bien de reste, ou plutôt qu'il avoit besoin qu'on lui en tirât.

Tous nos engagements sont remplis. C'est à vous, Raison humaine, à décider si nous l'avons fait avec succès, appelés à votre Conseil l'équité, & chargez-vous ensemble de présenter nos raisons au Public : elles ne sauroient passer par des mains qui lui soient plus agréables

(1) Cosmas Philarc. 2. p. Summ. l. 4.
Cap. 22.

C O N C L U S I O N.

S'IL est douloureux de perdre son état , il est défolant de s'en voir dépouillé par des moyens que ceux même qui les emploient n'osent avouer. Tel est le sort des Jésuites , telle est la conduite de leurs ennemis. Pour peindre d'un seul trait l'un & l'autre , il suffit de rappeler le soin qu'on prend de s'envelopper dans des prétextes , & d'affecter plus d'un intérêt qu'on n'a pas. S'il nous étoit permis d'interpeller le Rhéteur auquel nous venons de répondre , nous lui demanderions s'il croit dans sa conscience tout ce qu'il a pris dans son imagination ; s'il est persuadé que vingt-trois mille hommes peuvent devenir fanatiques en se revêtissant d'un habit noir sans boutons ; s'il croit le despotisme spirituel possible , l'unité de sentimens effective , l'obéissance purement aveugle praticable ; s'il croit
qu'un

qu'un être pensant puisse commander à sa pensée , qu'un être libre puisse aimer l'esclavage , qu'un être raisonnable puisse cesser de raisonner comme par enchantement , & dépouiller tout sentiment d'intérêt personnel pour se revêtir des affections étrangères , dont le fruit & le terme seroient l'opprobre & la mort.

Quelques absurdes & insensées que soient ces suppositions , les motifs de destruction de la Société en France n'ont point d'autre base ; mais comme elles n'auroient pas fait assez d'impression sur les esprits , on a cherché à remuer les cœurs , non par le pathétique de l'éloquence , mais par le stratagème de l'illusion. On a vû un vrai Philosophe moderne prendre tout-à-coup le ton d'un Apôtre , & un prétendu Homme de Loix s'ériger en Préfet d'Etudes. On l'a vû intéresser les ames chrétiennes en leur annonçant la Société comme un Corps con-

juré contre l'Evangile ; les époux , en peignant les Jésuites comme les corrupteurs de la morale ; les peres , en leur faisant craindre pour leurs enfans *une éducation vicieuse & barbare* ; les François , en leur montrant dans ces Religieux des adversaires de nos maximes ; les bons serveurs du Roi & de la Patrie , en nous dénonçant comme des hommes toujours prêts à s'armer pour des Puissances Etrangères , & contre les jours de nos Souverains. Aidé de ce second moyen , il est parvenu à exciter l'indignation dans quelques ames , & à suspendre la compassion dans plusieurs. Il a feint de vouloir sauver l'Evangile , & il en a détruit les ouvriers ; de vouloir conserver les mœurs , & il a rompu une des plus fortes digues qui s'opposoient à la corruption du siècle ; de vouloir faire fleurir les Lettres , & il en a anéanti les Cultivateurs ; de vouloir faire perdre des partisans à la

Cour de Rome , & il en a augmenté le nombre de tous ceux qui ont reconnu dans le moment qu'elle n'avoit point les prétentions qu'on lui attribue. Il a feint de prendre soin de la Jurisdiction des Evêques , & il y a porté les derniers coups. Il a feint de s'alarmer pour la Patrie & le Prince , & il a jetté dans le cœur de tous les bons François de fausses allarmes. Il a feint , en un mot , de remédier aux maux de l'Eglise & de l'Erat , & il porte un coup mortel à l'un & à l'autre.

Ingratus Sylla qui Patriam durioribus remediis quam pericula erant sanavit. Eh ! quels torts a-t-il pô faire qu'il n'ait pas fait ? S'il étoit un Tribunal où l'on pôit intenter une action contre le prétendu Magistrat qui se dérobe à la vengeance publique en usurpant le nom de Vengeur public , & à la connoissance légale des Juges en faisant paroître son Ecrit sans nom d'Imprimeur , quel est le grief dont il nous ac-

cuse que nous ne puissions rejeter sur lui & l'en accabler ? Il manque à l'Eglise, à son Chef visible, au Corps des premiers Pasteurs, à celui du second Ordre, à la première Ecole du monde Chrétien, aux Sociétés Religieuses, aux Nations Etrangères, à la vérité, à la bonne foi, à la Justice, à la piété, à la Religion, à vous-même, Raison humaine, écoutez-nous & jugez-le, nous vous le déferons. Il manque à l'Eglise, en déclarant fanatique un Institut qu'elle a déclaré pieux ; aux Souverains Pontifes, en les associant à nos prétendus forfaits ; aux Evêques, en ne tenant aucun compte de leur suffrage ; à leur Jurisdiction, en prétendant qu'il faut, contre l'usage, déposer ailleurs que dans les Greffes des Officialités les déclarations sur les quatre Articles ; au second Ordre, en se plaignant pour lui, de nous, dans le moment qu'il ne se plaint que d'être le témoin de nos disgraces ; à la

premiere Ecole du monde Chrétien , en renouvelant le souvenir de quelques anciens démêlés que de généreux procédés ont effacés dans le moment & veulent qu'on oublie ; à tous les Corps Religieux , qui , ne pouvant faire entendre leur voix en notre faveur , nous portent tous les jours en secret leurs gémissemens ; aux Nations Etrangères , en rajeunissant & dénaturant des mécontentemens surannés , pour les faire tomber sur l'Institut , & associer par-là les Nations à ses propres torts. Il manque à la vérité , par ses allégations hazardées ; à la bonne foi , par ses fausses citations ; à la Justice , par les surprises qu'il lui a faites ; à la piété , en lui donnant le nom d'enthousiasme , & les effets du fanatisme ; à la Religion , en traitant de vicieux & bisarres des engagements pris avec elle & marqués de son sceau ; à vous-même , Raison humaine , en abusant de tout ce que vous lui avez

donné de lumieres , pour tâcher de faire illusion aux esprits les plus éclairés.

Eh ! faut-il être surpris que cette plume , guidée par l'imagination , ose se promener sur les objets les plus respectables & n'en ménager aucun , quand on la voit prendre un effor téméraire , s'élever jusqu'au Trône , & ne rendre un hommage à son Souverain qu'aux dépens de tous ceux que l'Univers lui a rendus. » Ce n'est que
 » d'aujourd'hui , dit le prétendu Homme
 » du Roi, que la Justice a eu un libre cours.
 » Vous en voyez les effets , vous voyez les
 » sentimens du Public à qui la liberté
 » des sentimens a été donnée. Graces en
 » soient rendues à la bonté du Prince qui
 » nous gouverne , il délivrera la Nation
 » de l'esclavage du fanatisme , & il l'éclairera en lui donnant une meilleure
 » institution (1). « C'est ainsi que Tacite

(1) Page 32.

parloit pour honorer Trajan après le regne de Domitien. *Nunc demum redit animus* (1). Ce n'est donc , à son avis , que d'aujourd'hui que la Justice a eu un libre-cours , & quarante-sept ans du plus doux des regnes se sont écoulés sans qu'il ait été permis aux Magistrats de rendre à chacun ce qui lui appartient. Ce n'est donc que d'aujourd'hui que les Peuples ont joui de la liberté , & quarante-sept ans du plus modéré des regnes ont été pour eux un dur esclavage. Ce n'est donc que d'aujourd'hui qu'une véritable piété va commencer d'honorer le Dieu de nos peres ; & quarante-sept ans d'un regne où le Prince a fait si souvent usage de son autorité pour étouffer l'erreur , n'ont été

(1) *Nunc demum redit animus* : primo statim beatissimi sæculi ortu Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuit principatum ac libertatem ; augetque quotidie felicitatem imperii Nerva Trajanus, Tacit. Vit. Agric.

employés qu'à tolérer, protéger, respecter le fanatisme. Ce ne fera donc enfin que du jour où le Roi répondant aux vœux de ce grand Gymnasiarque , *éclairera la France par une meilleure institution* , que la Nation pourra se dire véritablement éclairée ; & quarante-sept ans d'un regne dont elle pourroit se glorifier pour les hautes Sciences, si on en avoit moins abusé, seront aux yeux de l'Univers comparables aux siècles de barbarie. C'est ainsi que le Zelateur de son Prince & de sa Patrie , mauvais Copiste du plus délicat Ecrivain & du plus sublime génie , loue le Roi & la Nation.

Prenez part à cet outrage , mânes illustres des Bourbons ; sortez de vos retraites paisibles , revêtez-vous de cette majesté que vous y avez déposée , & montrez-vous à vos Peuples tels que vous étiez aux yeux de l'Univers lorsque vous en faisiez l'admiration & la

terreur. Paroissez, non pour justifier les Jésuites ; un intérêt plus pressant vous appelle & doit ranimer vos cendres dans ce moment, venez venger votre mémoire. On vous associe aux Domitiens, aux Caligula, aux Nérons ; tout le tems de votre glorieux règne n'est plus qu'une époque deshonorante d'esclavage : *Nunc demum redit animus.*

Grand Henri, dont le zèle pour la Religion alla jusqu'à faire reluire la lumière de l'Évangile dans ces Contrées que le Soleil éclaire de ses premiers rayons, on veut que vous n'y ayez envoyé à grands frais des Missionnaires, que pour y substituer le fanatisme à l'Alcoran : souffrirez-vous cet outrage ?

Louis le juste, dont la piété solide porta le feu de la charité dans des climats glacés ; on veut que vous n'ayez envoyé des Missionnaires chez les Hu-

rons, que pour faire succéder le fanatisme à l'irréligion de ces Sauvages : souffrirez-vous cet outrage.

Et vous Monarque, dont le regne a eu autant d'époques mémorables que de jours, qui en affermissant dans votre Empire les Colonnes du temple du Dieu vivant, n'avez pas négligé d'éclairer celui de la justice, & d'illustrer celui des muses, n'avez-vous honoré les sciences, attiré les arts, récompensé les Sçavans & les Artistes, que pour laisser à votre Auguste petit-fils l'obligation de donner *une meilleure institution à ses Sujets*. N'avez-vous fait un code plein de sagesse & digne des plus beaux jours de l'ancienne Rome, que pour arrêter *le cours de la justice*? N'avez-vous travaillé avec succès à déraciner l'hérésie de votre Royaume, que pour y jeter les semences du *fanatisme*, & mettre l'héritier de votre sceptre

tre & de votre nom dans la nécessité de suivre une route différente de celle que vous lui avez tracée. On ose l'y inviter, on fait des vœux pour qu'il s'en écarte, on croit toucher au moment où il va s'en écarter, & on bénit cet instant imaginaire comme celui où la liberté va être rendue à vos Peuples, où le prétendu fanatisme va être détruit : *nunc demum redit animus.*

Ah ! si vos cendres sont insensibles, vos Peuples ne le feront point. Ils se rappelleront tous ce que vous avez fait pour la gloire du nom François, & ils ne permettront pas que la vôtre soit ternie.

Mais que peut-on attendre d'un Peuple dont l'esprit se laisse séduire par des sophismes, dont le cœur se laisse alarmer par de vaines terreurs, dont l'ame autrefois généreuse & compâ-

tiffante semble avoir perdu tout sentiment d'humanité.

Venez à son secours encore plus qu'au nôtre, Raison humaine ; montrez-lui ces édifices de piété prêts à s'écrouler ; peignez-lui l'abolition de ces assemblées Chrétiennes, d'où l'époux revenoit toujours plus fidèle à l'épouse, le fils plus obéissant à ses parens, le sujet plus soumis à son Prince ; peignez-lui avec des traits touchans, le vuide de ces chaires, où les vérités de l'Evangile & les devoirs de la vie civile lui étoient annoncés ; peignez-lui le retranchement de ces journées de recueillement, où le *Pere de miséricorde* attendoit ses enfans pour parler à leur cœur dans le silence, & les faire rentrer dans les voyes du salut ; peignez-lui avec les couleurs même de l'intérêt, la ruine de ces établissemens que nos Rois avoient formés chez les Infidèles & chez les Idolâtres

Idolâtres pour faire reluire aux yeux des uns la lumière de l'Evangile , & apprendre aux autres à connoître le Dieu d'Abraham & d'Isaac. Les Missionnaires en y portant la foi à travers les mers & au peril de leur vie , y portoient aussi la gloire du nom François , & la Nation en rapportoit des richesses immenses qui font la splendeur & la félicité d'un Etat , quand il n'en fait pas lui-même la source de sa perte. Peignez-lui ces Missions intérieures & presque continuelles dont les moindres fruits étoient des restitutions , des réconciliations , la réunion des familles , & la fin des Procès. Peignez-lui ces Eglises toujours ouvertes à la piété des fidèles , & dont les voutes sacrées retentissent encore des prieres qu'on y faisoit pour la conservation de notre Roi ; ces Autels où l'Agneau sans tache étoit offert gratuitement au Pere éternel, pour

défarmer sa colere , ou le remercier de ses bienfaits : ces Tribunaux de la Pénitence où le Pêcheur venoit se reconcilier avec son Dieu ; ces cachots où nous descendions avec empressement pour y porter des secours ou des paroles de consolation à des malheureux livrés à leur indigence ou à leurs remords : ces Hôpitaux où nous entrions sans repugnance pour y assister les mourants : ces tems de peste où l'*Ange exterminateur* sembloit menacer des Provinces entieres , dont les Habitans se feroient souvent trouvés sans secours spirituels, si les Jésuites n'avoient bravé la mort , pour leur porter des paroles de vie. Peignez-lui enfin cent soixante Colléges ou Séminaires fermés presque en un même jour dans tout le Royaume , les Villes privées par là de leur réputation , les peres de leur consolation , les enfans de leur éducation , la

Nation d'un de ses plus beaux ornemens, l'Eglise d'une de ses pépinières ; & ne craignez pas d'en trop dire , rien ne remplacera le Corps qu'on va détruire. On le sent déjà , on le sentira un jour davantage , & les regrets nous vengeront. Avec les Jésuites , périront nécessairement le goût des Lettres qu'ils entretenoient par état , celui des hautes sciences qu'ils soutenoient par émulation , celui de la chaire qu'ils aimoient par devoir , celui de la piété qu'ils inspiroient par zèle.

Ouvrez-vous abîmes profonds , & recevez les débris des monumens de la religion de nos Rois , de la libéralité de nos Provinces , de l'amour des François pour les sciences : ils crouleront tous dans un moment , ces Ouvrages d'éternelle mémoire ; ils périront avec un Corps suscité pour en perpétuer la durée. Ils honoroient la France , leur

souvenir la deshonorera, s'il se conserve. Recevez les donc dans votre sein, afin qu'il n'en reste aucun vestige qui puisse causer des regrets à la postérité, & des reproches à la génération qui les laisse détruire.

Mais en souhaitant qu'on lui épargne des reproches dont nous ne ferons pas les témoins, nous ne serions généreux qu'à demi, si nous ne lui épargnions nous-mêmes ceux dont nous sommes les victimes. Disparaissez donc de devant les yeux d'une Nation ingrate, vénérables Vieillards qui avez consumé vos jours à son service. Disparaissez vous qui avez reçu presque au sortir du berceau ceux qui vont être vos Juges, ils ne soutiendroient pas le spectacle attendrissant de la misère où ils vont vous réduire de sang-froid. Disparaissez vous qui avez blanchi dans les travaux Apostoliques, le Peuple ne s'accoutumeroit pas à voir ceux qui lui ont-

prêché l'aumône être réduits à la lui demander. Disparoissez vous qui passiez vos jours à ramasser des secours & à les porter aux indigens, ils souffriroient trop de leur misere à la vûe de la vôtre qu'ils seroient hors d'état de soulager. Disparoissez vous qui braviez les rigueurs des saisons pour aller instruire les habitans des campagnes, en vous voyant sans feu ni lieu, ils regretteroient de n'avoir qu'une chaumiere, & point de pain à partager avec vous. Disparoissez vous qui avez risqué tant de fois vos jours pour secourir des malades, ils murmureroient de vous voir exposés à toutes les infirmités de l'âge, traînant une malheureuse vie que vos travaux n'ont pas assez tôt consumée.

Disparoissez vous tous qui ayant renoncé de bonne foi à l'héritage de vos peres, & vû périr tous vos parens, n'avez plus ni familles sur qui compter, ni droits à répéter, ni asyle pour vous retirer, ni

moyens pour vivre. La Nation n'a pas besoin du spectacle touchant de votre indigence pour rougir éternellement de sa lâcheté, elle a souffert qu'on vous réduisit à cette extrémité, vous n'avez plus désormais rien à attendre d'elle, disparaissez ; & si pour supporter votre infortune, il vous faut trouver des amis sensibles, la pitié des Nations voisines ne vous suffit-elle pas ? Elles vous plaignent, elles vous appellent, elles vous tendent les bras. Traînez-vous malgré les infirmités de l'âge, chez ces Peuples généreux qui vous ouvrent leur sein, il n'est pas sûr que cette terre ingrate ne ferme un jour le sien à vos cadavres.

Heu fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Pour vous, jeunes Eleves, mes Confreres, qui avez si souvent arrosé avec moi de larmes de tendresse les liens qu'on vient de rompre malgré vous, paroissez

pour rendre graces comme moi à votre cruel Libérateur. *Remerciez-le avec reconnaissance*, non de vous avoir fait respirer une liberté que nous détestons & dont il abuse, mais de vous avoir détruits par des moyens qui sauvent l'honneur de notre Corps aux dépens du sien, qui consacrent à jamais notre innocence & son injustice. C'est ainsi que vous remplirez, non ce qu'il attend de vous, mais ce qu'il doit en attendre. C'est ainsi qu'affranchis d'un esclavage dans lequel un excès de prudence de nos Supérieurs ne nous a fait que trop languir, nous louerons ceux qui en nous délivrant de cette servitude, ont donné un libre essor à nos plumes pour protéger notre Institut sans blesser personne. Vous le ferez encore mieux en vous montrant toujours bons amis, bons citoyens, bons serviteurs de Dieu & du Roi. Reposez-vous du reste sur le tems; il vous lavera, il vous vengera, il vous

fera regretter. Jetez-vous seulement aux pieds du Pere de toute consolation , & laissez à la Providence le soin de pourvoir à votre subsistance ; celui qui sème pour les oiseaux ne vous abandonnera pas.

Nous ne dirons donc plus rien pour notre défense ; Dieu nous tiendra lieu désormais de parens , d'amis , de protecteurs , de tout ; on ne nous verra plus réclamer le droit des gens , qu'on nous refuse ; ni appeller à notre secours les Loix , auxquelles on commande de se faire ; ni compter sur le cri de l'humanité qu'on étouffe ; ni demander à titre de grace ce que nous avons droit d'exiger comme une justice.

C'est à vous, Raison humaine , à vous charger de ce soin. Faites sentir à nos Juges qu'ils sont suffisamment instruits , s'ils avoient besoin de l'être ; suffisamment éclairés , s'ils ne veulent pas se laisser

aveugler ; suffisamment puissans pour résister à une cabale , & ne craignez pas de leur dire ce que l'Orateur Romain disoit au Sénat : *Vos oro obtestorque , Judices , ut in sententiis ferendis , quidquid sentietis , id audeatis.*



FALSIFICATION INSIGNE

du texte de *SANCHEZ*, dont il est
parlé pag. 202 & 203.

Nous donnerons le texte en entier, tel qu'il est dans l'Ouvrage de *Sanchez*: nous ajouterons les remarques nécessaires pour faire connoître les altérations, les falsifications faites par les Rédacteurs des *Affertions*, Tom. III. pag. 84 & suivantes.

SANCHEZ, DE MATRIMONIO,
Tom. III. Liv. 9. Disput. 17. p. 217.

TRIPLEX in hac disput. involvitur quæstio. Primò, quando vas innaturale usurpatur. Secundò, quando seminatio utriusque conjugis non est simultanea: vel data opera est extra vas legitimum. Tertiò, quando est extra, ratione impotentiae.

QUÆSTIO I. An semper sit culpa lethalis, ubi vase naturali omisso, innaturali conjuges abutuntur? Et quidem ubi in vase innaturali copula consummatur, aut est animus consummandi, manifesta est sodomia lethalis, peccatumque contra naturam. Quia adversatur fini naturali illius copulæ, qui est prolis generatio. Nec uxor ad similem copulam intra vas legitimum, uxor est.

Aliqui tamen id admittunt, (ut refert *Abulensis*, c. 5. *Matth. q. 224.*) ut verum sit in viro agenti, secus in fœmina patienti. Quia non habet sui corporis potestatem, sed solus vir. Deinde, quia stat, petentem reum esse culpæ, reddentem verò illius immunem. Verum tenendum est nullo modo licere uxori pati copulam sodomiticam, aut effusionem feminis extra vas: licet aliàs mors sibi comminata obeunda sit. Quia ea copula est intrinsecè mala, pejorque fornicat-

tionne , quæ nullo timore potest honestari : nec est matrimonialis , quæ sola licita est. Ita (1) *Alensis* 2. p. q. 166. *membro* 3. ad 2. *Abulensis* d. q. 224. *D. Ant.* 3. p. t. 1. c. 20. §. 3. *Sylv. verb. Debitum* , q. 4. init. *Tabiena Matrimonium* 3. *quæst. fenult. Ledesma* 2. p. 4. q. 51. a. 6. *propos. 5. Margarita confess.* 6. *præc. f.* 86. *pag. 1. Grassis p. 1. decision. l. 2. c. 82. n. 13.* Nec obstat argumentum contrarium , quoniam vir non habet potestatem in uxoris corpus . ad quemcumque usum , sed ad solum uxorium intra vas legitimum. Hoc tamen libenter fatebor , si velit vir intra vas legitimum copulam habere , quamvis tem-

(1) *Ita Alensis.*] Ces autorités sont omises dans les Extraits des Assertions. Cette omission ne tire pas ici à conséquence comme en quantité d'autres endroits , où on ne les a supprimées que pour déguiser la vérité & rendre les Jésuites odieux.

pore effusionis seminis soleat membrum retrahere, quo semen extra decidat, uxorem copulæ assentientem, minimè autem membri retractioni, liberam esse à culpa. Quia dat operam rei licitæ, debitum legitimè exactum reddens, & malitia viri est omnino extrinseca, & aliena ab illo actu, nec uxor illi assentiens fit particeps, quin potius dissentit culpæ.

Rogabis forsan, qualis culpa sit, si vir volens legitimè uxori copulari, quo se excitet, vel majoris voluptatis captandæ gratia, inchoet copulam cum ea sodomiticam, non animo consummandi, nisi intra vas legitimum, nec cum periculo effusionis extra illud. Quæstionem hanc tetigit. *Navar. l. 5. conf. in utraque editione, tit. de pœnit. & remis. conf. 7.* & facilè se ab ea expedivit, dicens tantùm reperiri peccatum tactus cujusdam illiciti, nec teneri virum con-

fiteri circumstantiam sodomix. Quare apertè solam venialem culpam in eo actu agnoscit : nullamque reddit rationem. Et huic sent. favere videtur (1) *Ovandus* 4. d. 31. q. un. propos. 3. ubi ait omnem coitum libidinosum excusari inter conjuges, modò non sit periculum extraordinariæ pollutionis. Atque probari potest. Quia quidquid conjuges efficiunt servato ordine legitimo, non excedit veniale crimen : (ut diximus disp. præc. n. 4.) vas autem servari dicitur, quoties extra illud non effunditur semen : ut contingit in præsentì. Secundò, quia tactus hic, instar tactuum membri virilis cum manibus, aut uxoris cruribus, reliquisque partibus, potest ad

(1) *Videtur Ovandus.*] Dans les Extraits des Assertions on a mis *Oviedus*. Ovièdo est Jésuite, Ovandus est Franciscain. Les Jésuites n'ont-ils pas assez de leurs péchés, sans leur prêter ceux des autres ?

copulam conjugalem referri , nimirum ,
 ut vir ea delectatione excitetur , aptior-
 que ad eam efficiatur : & esto ad solam
 voluptatem referretur , esset culpa ve-
 nialis , qualis sunt cæteri tactus ita re-
 lati ad voluptatem.

Cæterum viris doctissimis à me con-
 sultis visum est culpam esse lethalem (1)
 sodomix inchoatæ : idque meritò. Quia
 ille tactus nec ex se , nec ex tangentis
 intentione , potest ad actum conjugalem
 referri : eo quod medium impropor-
 tionatum & alterius ordinis luxuriæ sit.
 Sicut esse mortale distinctæ speciei , in-
 ter solutos habentes animum intra vas
 debitum consummandi. Atque hinc sol-

(1) *Culpam esse lethalem.*] Cet article tout
 entier est supprimé dans les Extraits des Affir-
 mations. Si on l'eût rapporté , on eût fait honneur
 aux décisions & à la saine doctrine de Sanchez.
 Pour le noircir , on lui ôte ses vertus & on le
 couvre de vices étrangers.

vuntur facile objecta. Quoniam non dicitur vas legitimum fervari, quando usurpatur illegitimum ad alterius luxuriæ ordinem tendens, licèt intra illud non consummetur. Et ceteri tactus non sunt media impropportionata, nec alterius ordinis luxuriæ. Quare tactus hic reputatur instar aliorum inter conjuges, qui ad summum culpæ veniales sunt.

Similiter effet culpa mortalis (1), si conjux in actu conjugali delectetur in alterius viri aut fæminæ cogitatione carnaliter dilectorum. Quia est delectatio morosa in objecto lethaliter malo. Ita *D. Ant. 3. p. t. 1. c. 20. §. 1. Syl. verb. Debitum, q. 2. fl. Philarc. de offic. sacerdot. tom. 1. p. 2. l. 4. c. 19. paulò post princ.* Meritò tamen dicunt, carnaliter

(1) *Culpa mortalis.*] Cet article est encore retranché des Extraits des Assertions, parce qu'on en trouvoit la morale trop sévère.

dilectorum: Quia si delectatio in nulla re turpi esset, sed in sola pulchritudine viri aut fæminæ, ac posset in cogitatione arboris pulchræ delectari, ut vel sic ad actum conjugalem excitetur, nullam video lethalem culpam. Cùm delectatio in nullum turpe objectum feratur, & ad honestum finem dirigatur. Non tamen est hoc alicui permittendum, sed valdè dissuadendum est ratione periculi.

QUÆSTIO II. (1) An sit culpa lethalis, quando data opera seminatio utriusque conjugis non est simul: aut semen

(1) *Quæstio 2.*] On a aussi omis cette question dans les Assertions, parce que l'on a bien vu qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen de tout embrouiller & de prêter à Sanchez les sentimens les plus hétéroclites, que de supprimer ses questions, & de joindre ses solutions à d'autres questions auxquelles elles n'appartiennent pas. Avec cet art merveilleux, on confondra tout; & l'homme le plus sage paroîtra le plus fou.

extra legitimum congressum effunditur? Et videtur lethalem esse culpam, ubi consultò feminatio utriusque non est simul. Quia cùm ex semine maris & fæminæ unum principium activum generationis confurgat, utrumque simul concurrere necesse est ne generatio impediatur; ut docent *Galenus l. 4. de usu partium, c. 7. Petr. Mato l. de semine fol. 59. §. Intercedente.* Et saltem ubi vir prius feminat, quàm fæmina, impediri generationem, tradunt *Avicenna fen. 21. tertii l. de membris generationis, c. 7. de sterilitate, vers. Error. autem accidens est. Ubi Jacobus de Partibus & Gentilis de Fulginio. Item Nicolaus Florentinus super sermone c. 13.*

Prima tamen conclusio (1) fit. Sanum

(1) *Prima tamen Conclusio.*] Les Rédacteurs des Affertions n'ont pas oublié cette conclusion. Mais quoiqu'elle appartienne, comme on

est consilium, ut curetur simul utrumque semen effundi : quare conjugii tardiori ad seminandum consulendum est, ut ante concubitum tactibus venerem excitet, ut vel sic possit in ipso concubitu simul effundere semen. Ita *Cajetanus* 2. 2. quæst. 154. art. 11. ad fi. *du-bio* 5. *Tabiena*, verb. *Luxuriosus* quæst. 6. §. 7. & ratio est. Quia licèt semen mulieris non sit ad generationem necessa-

le voit à la seconde question, ils l'ont insérée après ces mots du troisième article de la première question, *ceteri tactus relati ad voluptatem*. Par ce stratagème, Sanchez devient un Docteur de Sodome. Et ce qu'il a taxé d'illicite & de péché mortel, devient licite, ou au moins susceptible de péché veniel. Il nous reste à demander aux Tribunaux de la Justice, s'ils ont puni beaucoup de Faillaires plus coupables que les Rédacteurs : si on a eu raison de s'écrier avec un ron insultant, » y a-t-il quelqu'un dans » le Royaume qui eût l'audace d'avancer que » ces Extraits sont infidèles, ou l'aveuglement » de le croire, ou l'imbécillité de se permettre » des doutes. «

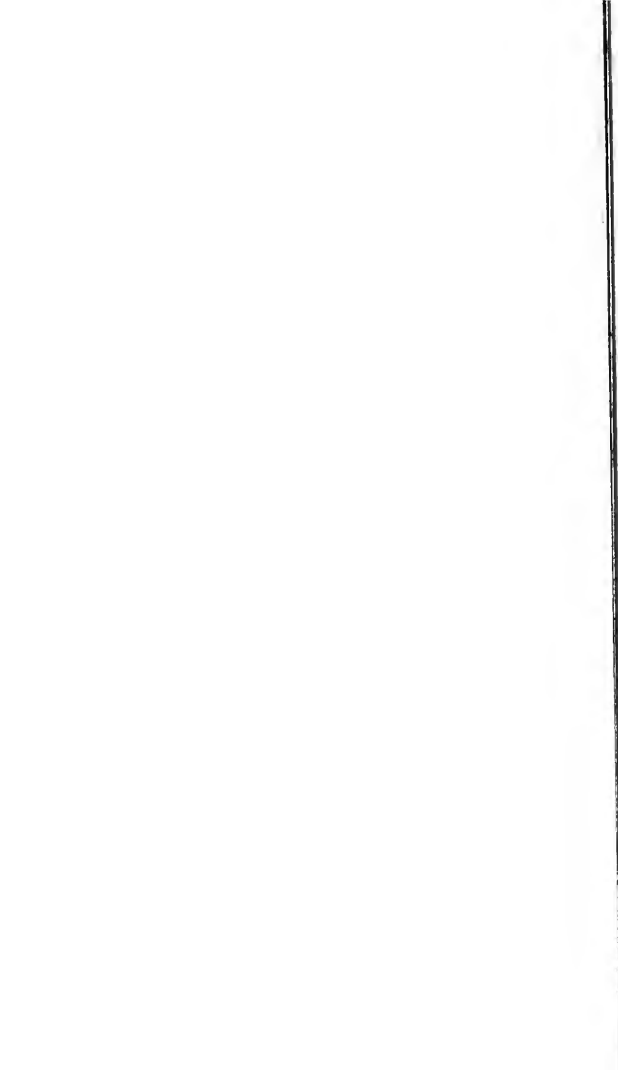
rium, multum tamen confert ad facilius generandum. Tum quia vis activa feminis virilis in femineum agens, conceptum pulchriorem ac nobiliorem format. Tum etiam, quia fæminea matrix voluptate effusionis feminis irritata ac incensa, avidius virile semen complexitur. Et fæmineum semen valde utile esse generationi, ad idque à natura institutum, vel ex eo convincitur, quod natura nil frustraneum, sed universa in finem aliquem referens agat. Cùm ergo veneream delectationem, eamque vehementissimam in fæminæ seminatione constituerit. Cujus manifestus testis est, sedatio venereæ concupiscentiæ ex illa in fæminis confurgens, signum est evidens hanc seminationem à natura institutam ad generationem, speciei que conservationem, si non ut necessariam, saltem ut utilissimam.

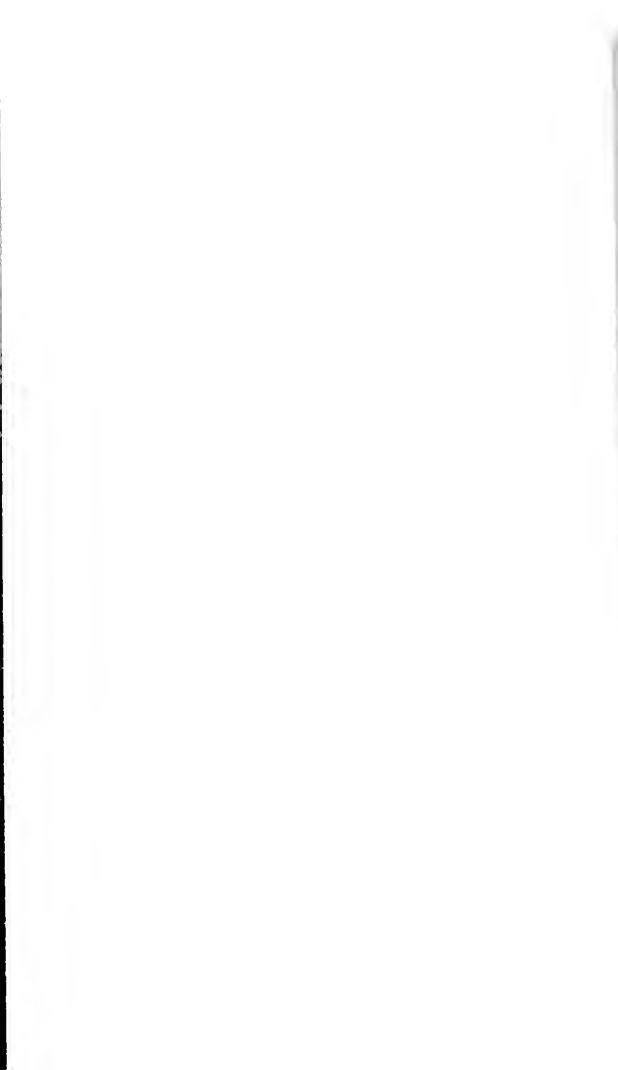
A V I S

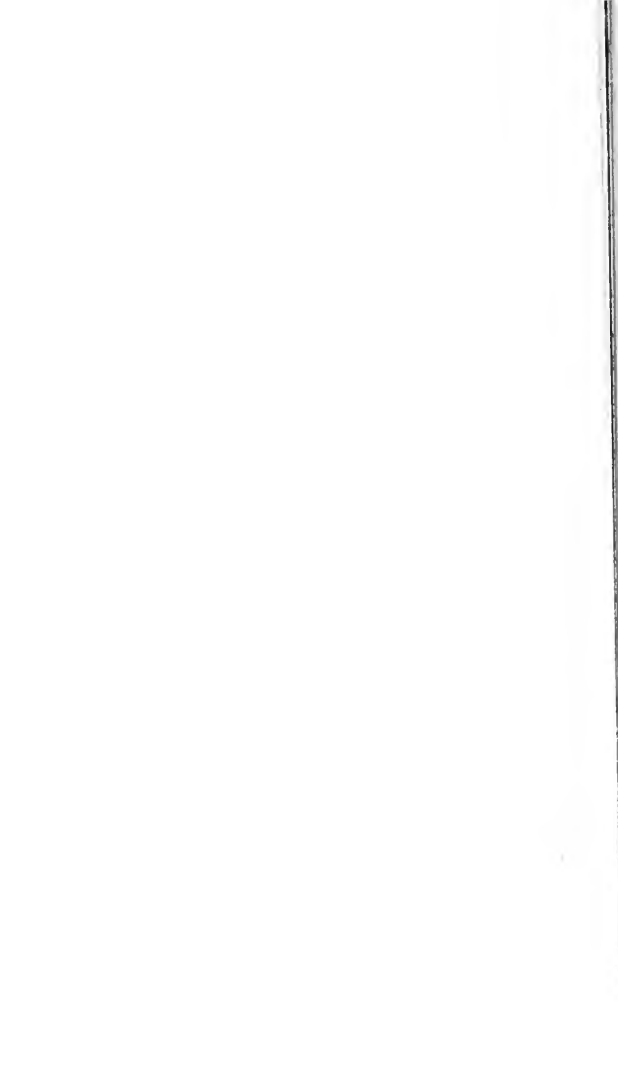
DE L'IMPRIMEUR.

PAR le dernier paquet de Bretagne, il vient de m'arriver plusieurs Articles dans le même goût. Mais comme ils ne sont pas annoncés dans le corps de l'Ouvrage, je ne puis en faire usage pour le présent.









PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BX
3731
N68

Novi de Caveirac, Jean
Nouvel appel a la raison

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 04 08 006 5